

Abridged History

.....and.....

Little Stories of France.

EUGENE TALBOT-TOURNIER

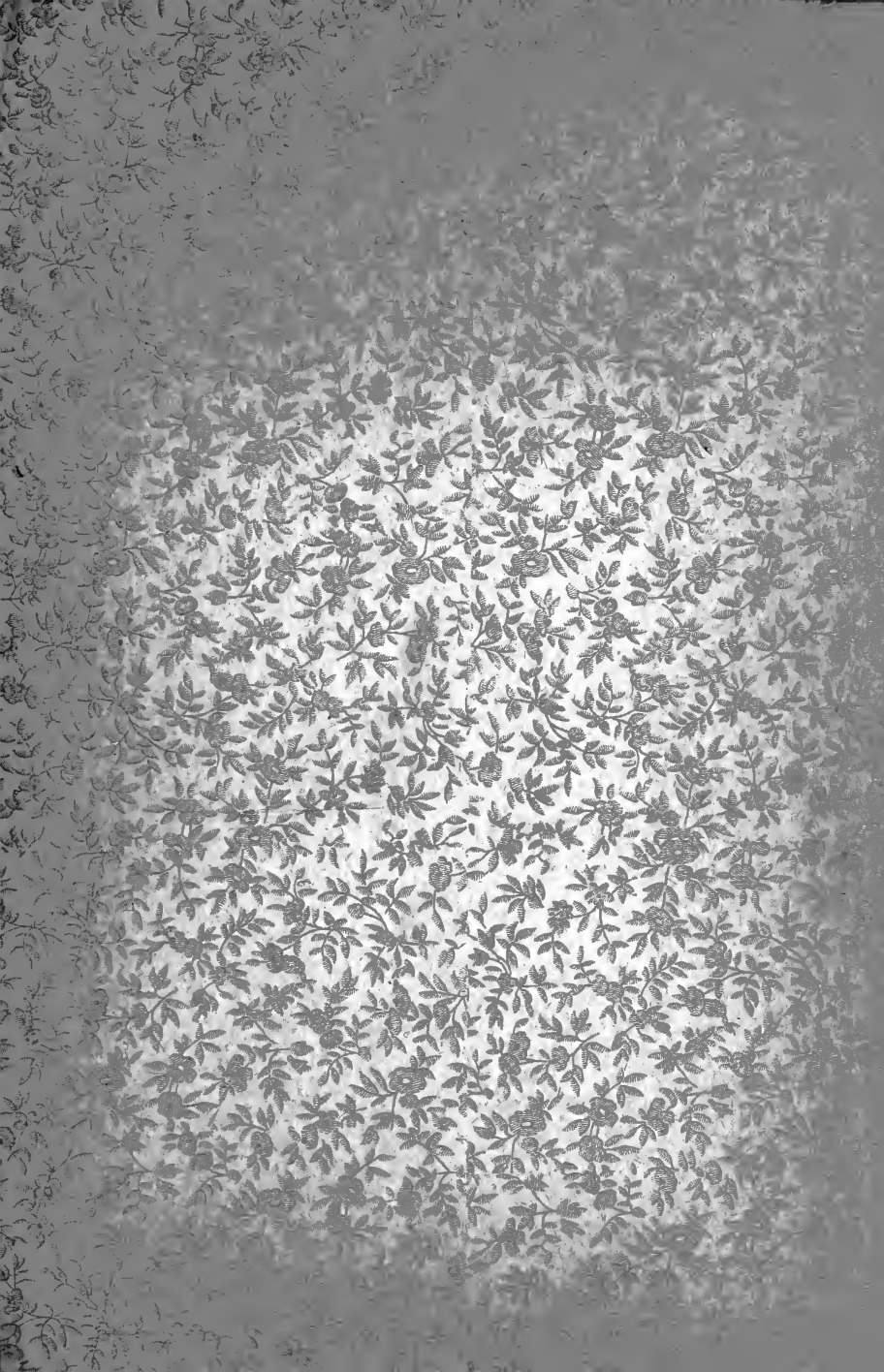


Class PC 2115

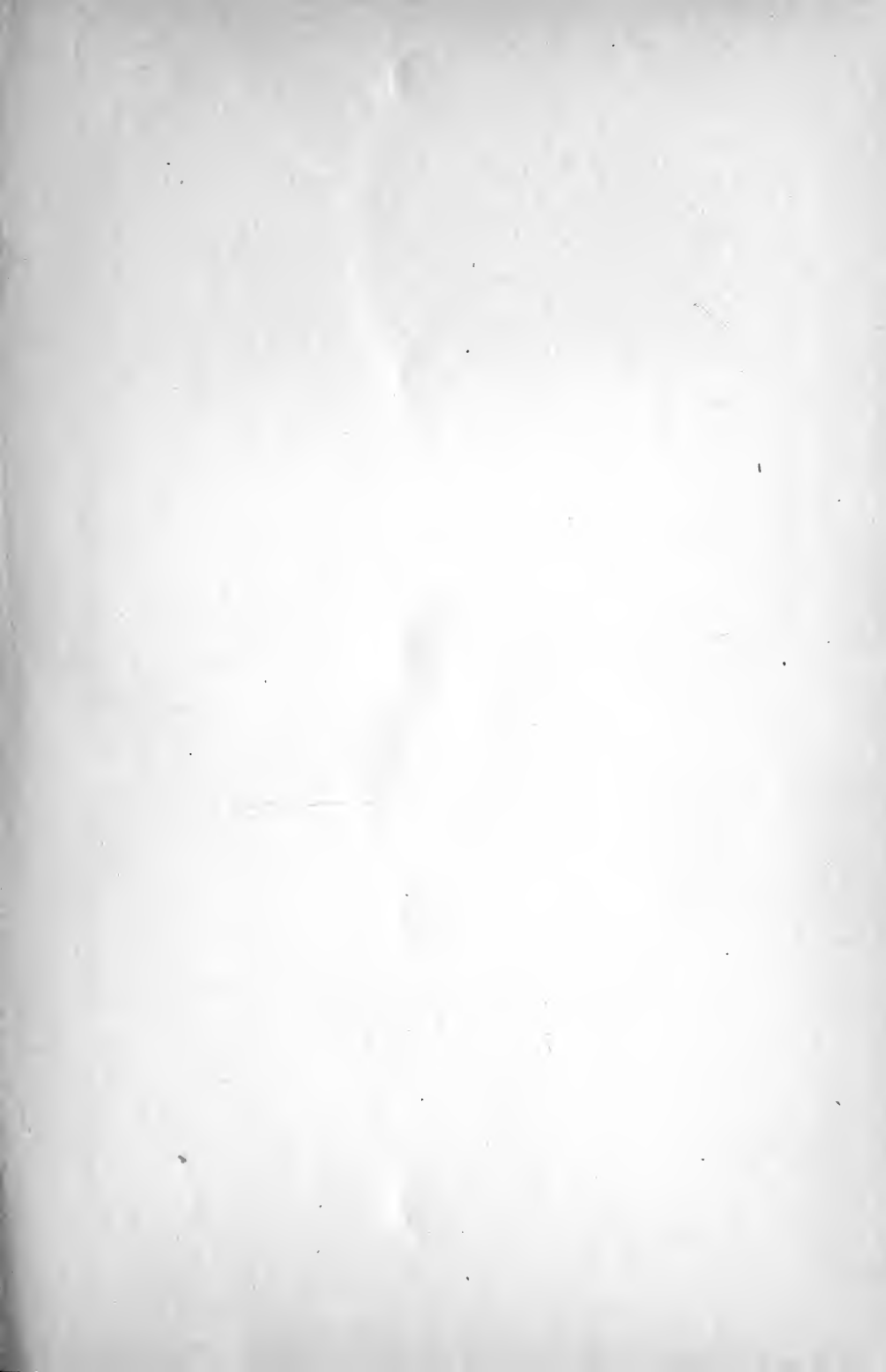
Book T3

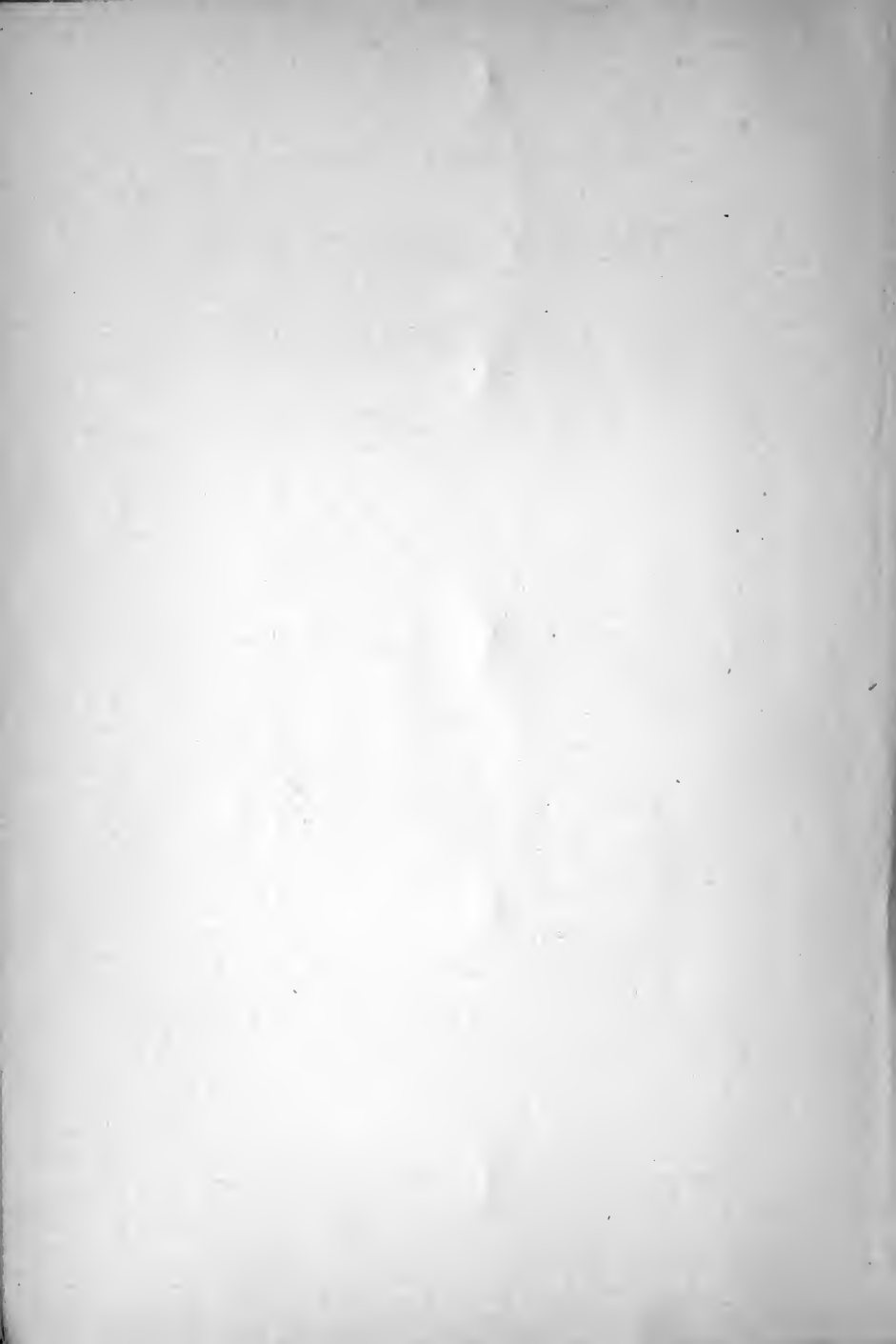
Copyright N^o _____

COPYRIGHT DEPOSIT.









Abridged History and Little Stories of France

(with notes in English)

BY EUGÈNE TALBOT-TOURNIER

AUTHOR OF

LA MÉTHODE TOURNIER

TOURNIER'S FRENCH VERB CARD GAME

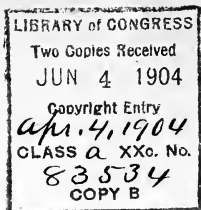
FRENCH GRAMMAR AND BOOK OF VERBS

THE PRINCIPAL IDIOMS IN FRENCH AND THEIR ENGLISH
EQUIVALENTS

EUGÈNE TALBOT-TOURNIER

LYONS, WAYNE CO.,

NEW YORK



*PC 2115
T3*

Entered according to act of Congress, in the year 1904,
by Eugene Talbot-Tournier, in the office of the
Librarian of Congress at Washington.

Y9A9B11 INT
2200000 70

LA GAULE.

La France s'appelait autrefois la Gaule et ses habitants les Gaulois. La Gaule occupait toutes les contrées qui composent aujourd'hui la France, la Suisse, la Belgique une partie de l'Allemagne, et de l'Italie.

Les Gaulois étaient un peuple irritable et fou de guerre, prompt au combat, ne craignant ni les hommes ni le ciel. Ils étaient païens.

Leurs prêtres qui s'appelaient les druides, avaient des doctrines plus hautes; ils (1) croyaient aux peines et aux récompenses dans la vie à venir mais d'horribles superstitions, des sacrifices humains (2) ensanglantaient leurs autels. Les prêtres étaient tout à la fois les législateurs, les juges, les astronomes, les médecins et les magiciens de la nation. Ils étaient longtemps tout puissants. Mais environ trois siècles avant notre ère, les nobles brisèrent le (3) joug de la caste sacerdotale et (4) constituèrent des monarchies. Quand ils étaient attaqués à leur tour par les classes inférieures, les druides s'unissaient aux rebelles contre eux. De cette façon, dans la plupart des cités, le gouvernement royal fut successivement aboli. Cette révolution achevait

(1) believed. (2) covered with blood. (3) yoke. (4) constituted.

de s'accomplir quand César (1) entreprit de dompter les Gaulois.

Les sacrifices humains cessèrent après la conquête des Gaules par les Romains.

César acheva de les réduire dans une guerre sanglante de dix ans (59-51 avant J. C.)

Des Grecs originaires de Phocée fondèrent Marseille vers l'an 600 avant J. C. Antérieurement des Phéniciens avaient bâti Nîmes.

Les Teutons, race asiatique que des exploits avaient portée jusqu'au Rhin, prirent alors le titre de *gehr-mann* (*gher* ou *wehr*, guerre, *mann*, homme), origine de ce nom de Germains, si célèbre dans l'histoire. Les Romains (2) soumirent une partie de la Gaule vers l'an 211 avant J. C.; leur histoire montre des peuples inconnus jusque-là; les Allemands, les Goths, les Alains, les Hérules, les Gépides; puis, dans une bataille où périt l'empereur romain Dèce, le redoutable nom des Franks retentit pour la première fois.

Les Franks étaient composés de plusieurs petits peuples qui avaient formé une ligue afin de résister aux Romains, toujours avides d'étendre leurs frontières. Ce nom de *Franks* rappelait le motif de leur confédération, et les distinguait honorablement des autres Germains qui avaient subi le joug de Rome; ce nom signifie *homme libre*. Ce fut ainsi que quelques hordes barbares formèrent une puissance qui, après deux cents ans de revers et de succès mélangés (3) anéantit celle de Rome dans les Gaules.

(1) undertook. (2) subjugated. (3) annihilated.

On ne sait guère quelle était la religion des Franks; mais on croit qu'elle avait quelque analogie avec le druidisme des Gaulois.

Clodion, chef des Franks saliens, est le premier roi dont l'existence soit constatée par des faits positifs. Pharamond, qu'on fait régner avant lui n'est cité que dans les chroniques postérieures. Clodion, qui fut (1) vaincu dans une recontre par le Romain Aétius, (2) paraît avoir commandé de 428 à 448. Mérovée qui lui succéda donna son nom aux rois de la première race, celle des mérovingiens. Sous lui (3) eut lieu l'invasion d'Attila, qui pénétra en Gaule jusqu'à Orléans. La Gaule tout entière se leva contre lui, et la bataille de Méry-sur-Seine (451) (4) fit reculer le roi des Huns. Childéric premier, n'est connu que par son exil et son retour. Il (5) mourut en 481. Son fils Clovis est le vrai fondateur de la monarchie franque.

Dès le second siècle de nombreux chrétiens (6) versèrent leur sang pour la foi. Lyon (7) vit les premiers martyrs; saint Pothin et saint Irénée. Saint Denis et saint Martin de Tours (8) furent les principaux apôtres des provinces du nord. Ce (9) fut de la Gaule que Constantin partit pour faire triompher le christianisme dans l'empire.

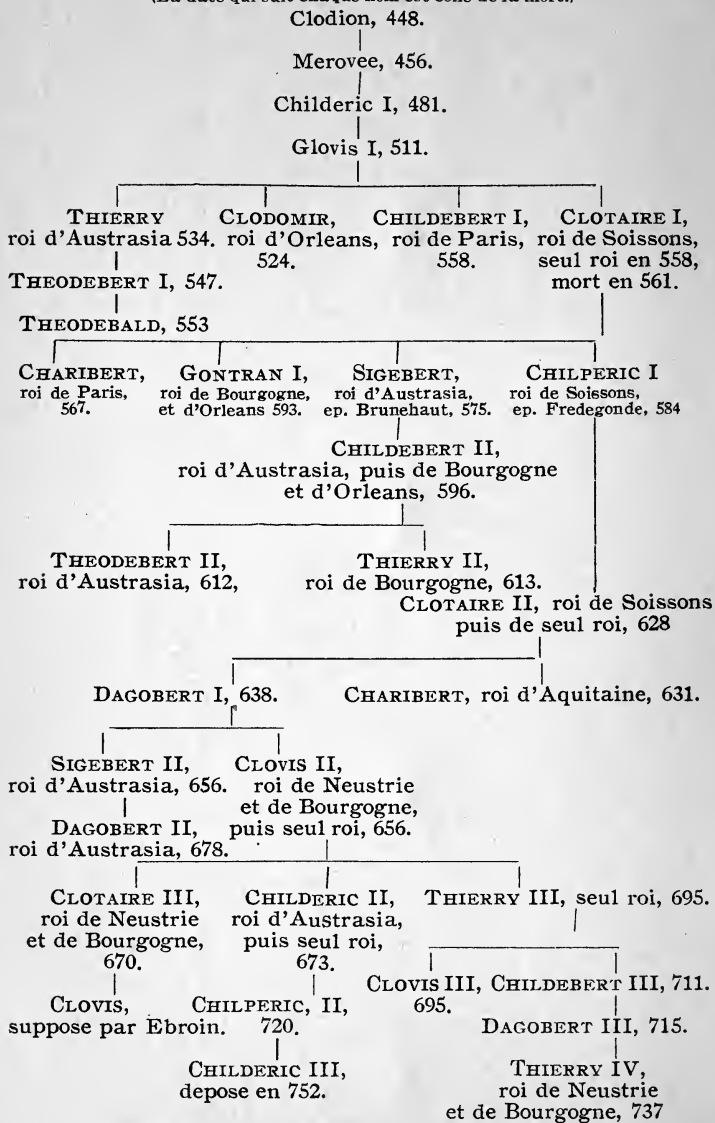
LES MÉROVINGIENS.

En 481 Clovis ne possédait que quelques districts de la Belgique. Cinq ans après il soumit tout le pays jusqu'à la Loire (486) Ce fut la fin de la domination romaine en Gaule.

(1) vanquished. (2) appears. (3) had. (4) made. (5) died.
(6) poured out. (7) saw. (8) were. (9) was.

TABLEAU GENEALOGIQUE DES MEROVINGIENS.

(La date qui suit chaque nom est celle de la mort.)



28 princes a partir de Clovis, ayant regne 271 ans.

C'est de la première race que date l'introduction du papier, de coton et des vers à soie (Clovis 1^{er}). Sous Childebert 1^{er}, les vitrages furent employés pour les églises; l'art de fondre le verre était trouvé dès l'âge d'Auguste. On commença sous Clotaire II à fondre des cloches d'une masse considérable, pour servir de signaux aux solennités de la religion. Mais cette invention était encore si nouvelle en 610 pour les Franks, que le son des cloches de Sens dissipa, dit-on, l'armée du roi qui venait attaquer la place. Deux siècles après (1) parurent en France les orgues à plusieurs jeux; elles étaient envoyées par l'empereur grec Constantin Copronyme à Pépin le Bref. Les chroniques du temps disent que c'était une machine composée de soufflets et de grands tuyaux (2) d'airain, qui imitait tantôt le bruit du tonnerre, tantôt le son des flûtes.

Les Franks avaient apporté de la Germanie une idée de la souveraineté de la nation. Pour toutes les questions importantes, le roi (3) fut obligé de réunir l'assemblée générale, à laquelle tous les hommes libres étaient tenus d'assister (Le champ de Mars). Dans chaque comté, dans chaque centurie, les hommes libres venaient aussi former la cour du comte ou du centenier pour rendre la justice.

LA LOI SALIQUE.

Clovis (4) morcela les terres de la conquête, pour en pouvoir les chefs et les soldats. Ces terres, dont la

(1) appeared. (2) brass. (3) was. (4) divided.

possession emportait l'obligation du service militaire, furent appelées *saliques*, du nom des Saliens, principale tribu des Franks. De là vient l'article célèbre de la loi qui porte le même nom : *En la terre salique, aucune portion d'héritage ne vient à la femelle, le sexe viril* (5) *acquiert toute la possession*. Le motif de cette disposition est facile à comprendre : les femmes se trouvaient, par leur faiblesse, naturellement inhabiles à remplir la condition expresse pour laquelle ces terres étaient concédées, celle d'aller à la guerre ; ce qu'on a traduit par ces mots : *Le sceptre de France ne peut tomber en* (6) *quenouille*.

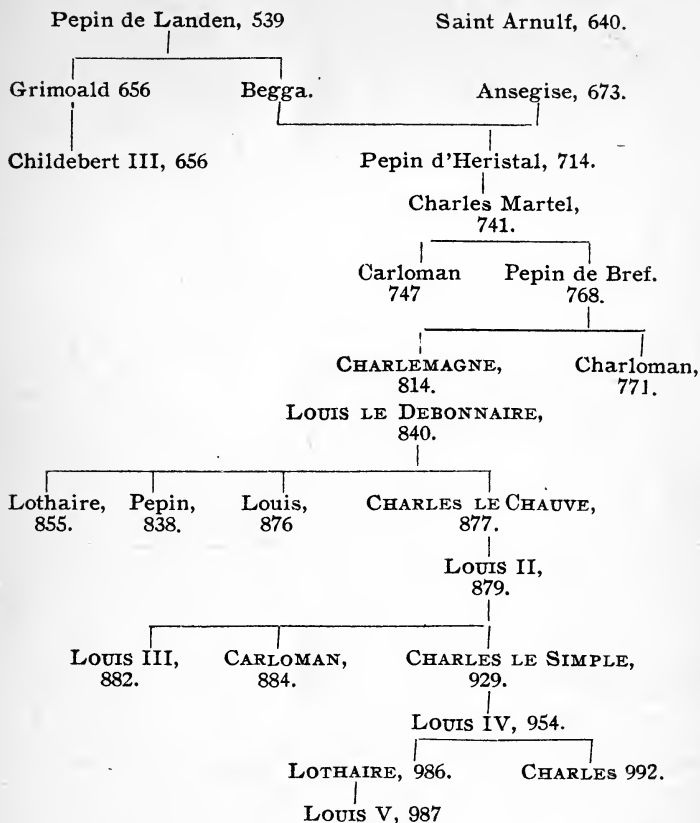
LES CARLOVINGIENS.

Les rois de la seconde race ont été nommés *Carlovingiens* parce que cette race a été principalement illustrée par la valeur de deux Charles : *Charles-Martel*, père de Pépin, et *Charles le Grand* ou Charlemagne, fils de ce dernier.

(5) Acquired. (6) distaff.

TABLEAU GENEALOGIQUE DES CARLOVINGIENS.

(La date qui suit chaque nom est celle de la mort.)



12 rois qui regnent 236 ans.

Ce fut à Soissons, dans une assemblée générale de la nation, que Pepin, surnommé Le Bref à cause de sa petite taille, reçut la couronne et les hommages de tout l'empire français. Pour effacer la tache de son usurpation, et pour rendre son autorité plus sainte et plus stable, il se fit sacrer avec de l'huile suivant l'antique coutume des rois d'Israël. Ce fut Boniface, évêque de Mayence, qui lui donna cette onction; et c'est depuis cette époque que l'usage de sacrer les rois s'est établi en France.

Pepin (1) laissa deux fils, Charlemagne et Carloman qui mourut en 771. Charlemagne (2) prit les possessions de son frère au détriment de ses neveux et (3) devint ainsi le seul maître de la Gaule.

Les Saxons idolâtres, indomptables ennemis de la France, tant de fois (4) vaincus, et toujours en vain par Charles-Martel et Pépin le Bref, provoquèrent, en 772, contre Charlemagne, une longue guerre par le pillage de l'église de Deventer. La guerre (5) dura trente-trois ans, avec des alternatives de revers et de succès, mais à la fin les Saxons tombèrent sous les coups des Franks victorieux.

La conquête du royaume des Lombards (6) eut lieu en 773 et Charlemagne (7) se fit couronner roi des Lombards. De là, il prit le chemin de Rome. Il fut reçu sur le vestibule de Saint Pierre par le pape et ils entrèrent tous deux dans l'église, aux acclamations du peuple. Adrien conjura le roi de se souvenir de la donation faite par son père à l'église et Charles la confirma de sa main. Charlemagne soumit les Bavares révoltés, porta ses armes dans l'Italie méridionale, où il reçut l'hommage du

(1) left. (2) took. (3) became. (4) vanquished. (5) lasted.
(6) had. (7) made himself.

duc de Bénévent; (8) étendit son empire en Germanie, de l'Elbe à l'Oder, par la conquête du pays des Wiltzes; (9) repoussa les Huns-Awares du Frioul et de la Bavière, et les (10) poursuivit eux-mêmes jusqu'au Raab. En 796, l'un des fils de Charlemagne, Pépin, (11) ayant forcé le camp qui servait de capitale à ces Barbares, et qui renfermait les trésors de l'Orient dévasté par leurs brigandages, rapporta en triomphe ces riches (12) dépouilles, que Charlemagne distribua à ses officiers.

En l'an 800 Charlemagne (1) se trouvait maître de la France, de l'Allemagne, des trois quarts de l'Italie et d'une partie de l'Espagne. Il avait augmenté d'un tiers l'étendue des pays que son père lui avait laissés. Ces vastes possessions étaient vraiment un empire, et le pape Léon III le couronna empereur d'Occident à Rome, le jour de Noël de l'an 800. Tous les rois étrangers recherchaient l'alliance de Charlemagne; mais aucune ambassade ne (2) fut aussi éclatante que celle d'Haroun-al-Raschid (le Juste), khalife de Baghdad. A la tête des présents qu'il lui (3) fit offrir, se trouvaient les clefs du Saint-Sepulcre, image de la souveraineté qu'il accordait à Charlemagne sur Jérusalem; puis un éléphant monstrueux, et une horloge hydraulique de métal.

Charlemagne divisa son empire en royaumes, subdivisés en duchés, margraviats, comtés, etc. Un certain nombre de comtés réunis formaient une légation, ou chaque année des envoyés royaux, par exemple un comte et un évêque, (4) venaient recevoir les plaintes des sujets, (5) veiller à la bonne administration du pays et à l'exécu-

(8) extended. (9) repulsed. (10) pursued. (11) having. (12) despoiled.

(1) found himself. (2) was. (3) was. (4) came. (5) to watch.

tion des lois, qui étaient présentées par Charlemagne et élaborées dans l'Assemblée générale, où (6) se réunissaient chaque année, au printemps et à l'automne, les ducs, les évêques, et les comtes. Chacun de ceux-ci (1) amenait douze (2) échevins, ou s'il n'en avait pas, douze des bons hommes de son comté pour compléter le nombre.

Il y a soixante-cinq de ces lois ou capitulaires, et la diversité des affaires qu'elles traitent prouve l'activité du prince et son ardent désir de mettre de l'ordre dans l'Etat.

Charles, par le conseil d'Alcuin, fonda l'Académie palatine, modèle de toutes les autres qui s'élevèrent ensuite. Elle avait pour objet l'étude des lettres, et pour fin de les faire fleurir dans toute l'étendue de l'empire français. Il établit aussi des écoles auprès des monastères pour (3) l'enseignement des premiers éléments, et des institutions pour celui des sciences.

Aussi grand législateur que conquérant, Charlemagne notait sur ses tablettes, la nuit comme le jour, toutes les pensées qui-lui suggérait pour le bien de l'Etat.

Charlemagne fut sur le point d'épouser Irène, impératrice de Constantinople, et d'unir les deux empires. Il mourut à Aix-la-Chapelle en l'année 814.

L'usage de compter les années à partir de la naissance de Jésus-Christ s'introduisit en France sous ce roi; mais longtemps on (4) fit commencer l'année tantôt au premier mars, tantôt à (5) Noël (25 mars), enfin à (6) Pâques. Ce dernier usage prévalut de Hugues Capet à Charles IX.

Charlemagne était au-dessus de ses forces de donner des

(6) reunited themselves.

(1) brought. (2) retainers. (3) teaching. (4) made. (5) christmas. (6) easter.

intérêts et des sentiments communs à ses sujets qui étaient tous différents les uns des autres par l'origine, la langue, et les coutumes et n'avaient nul désir de rester unis. Par conséquent quand l'autorité impériale tomba en des mains débiles, les guerres civiles (1) se renouvelèrent, continuellement.

LA FÉODALITÉ.

La Féodalité prenait origine par le traité de Kiersy-sur-Oise, en 877, signé par Charles le Chauve, qui déclarait héréditaires les domaines, et les charges que les rois avaient conférés viagèrement à plusieurs seigneurs.

L'hérédité des bénéfices, appelés depuis fiefs, la vassalité hiérarchique des grands fiefs envers la couronne, des fiefs inférieurs envers les grands fiefs, (2) constituèrent l'organisation politique, (3) connue sous le nom de *féodalité*. Du temps de la conquête, les chefs de bandes franques avaient possédé leurs biens en toute propriété : l'obligation du service militaire était personnelle au guerrier, et la terre était *franche* ; sous le régime féodal, au contraire, les devoirs de vasselage (4) furent attachés à la possession du fief ; la terre, et non l'homme, *releva*, soit d'un fief supérieur, soit de la couronne qui, n'ayant rien au-dessus d'elle, fut censée *relever de Dieu*. Les devoirs n'étant plus personnels, mais relatifs, les femmes, exclues jadis de la terre salique, furent appelées, faute de mâles, à l'héritage de la terre féodale, et le droit d'aînesse consolida la féodalité.

(1) renewed themselves. (2) constituted. (3) known. (4) were.

La hiérarchie féodale commençait par le monarque et ses vassaux immédiats; ces grands feudataires divisèrent leurs vastes seigneuries en plusieurs portions, qui, sous le nom de *comtés* ou *vicomtés*, (1) devinrent (2) l'apanage de leurs enfants et de leurs proches; à leur tour ceux-ci distribuèrent des portions de leurs comtés ou des *baronies* aux hommes d'armes qui se dévouaient à leur fortune, et ces subdivisions se répétaient jusque dans les derniers degrés de l'échelle féodale, jusqu'aux *chevaliers* qui, n'ayant pas assez pour partager leur terre, vivaient au centre de leur seigneurie dans un château fort, d'où ils dominaient les *vassaux* ou *serfs* qui les environnaient.

LES MOEURS.

Ou X^e siècle les écoles établies par Charlemagne furent désertées et l'Europe retomba dans la barbarie. L'ignorance (3) devint telle que les personnes les plus distinguées ne (4) savaient plus ni lire, ni écrire.

Les évêques (5) se trouvèrent tout naturellement le premier ordre de l'État, par la raison qu'ils étaient à la tête de la civilisation par l'intelligence. Ils jugeaient avec les rois dans les plaids, et leur nom était placé au bas de l'arrêt immédiatement après celui du roi; ils étaient souverains de leurs villes épiscopales; ils (6) rendaient la justice; ils (7) battaient monnaie; ils (8) levaient des impôts et avaient des soldats.

La langue romane (9) se partageait dès lors en deux dialectes bien distincts, désignés communément par le

(1) became. (2) allotments. (3) became. (4) knew. (5) found themselves. (6) rendered. (7) coined. (8) raised. (9) parted itself.

monosyllabe affirmatif qui, dans chacun d'eux, correspondait à notre *oui*. Le dialecte du nord ou français, plus rude, plus naïf, (10) prit le nom de *langue d'oïl*, et plus tard, de *langue d'oui*. Le dialecte du sud ou provençal, plus sonore et plus euphonique, s'appela *langue d'oc*. La langue d'oc contribua beaucoup à la formation de l'*italien*, qui fut appelé longtemps *langue de si*.

LES CAPÉTIENS.

Hugues Capet fonda une nouvelle maison qui a occupé plusieurs trônes de l'Europe; mais les premiers Capétiens (1) montrèrent peu d'ambition et (2) firent peu de bruit.

Hugues Capet mourut, en 996, dans la dixième année de son règne, à Paris, où les rois de France avaient cessé d'habiter depuis plus de deux siècles.

(See table on next page.)

LA PREMIERE CROISADE.

Sous le règne de Phillippe I^{er} commença ce grand mouvement des guerres saintes qui (1) durant deux cents ans précipita l'Europe sur l'Asie. C'était depuis longtemps un acte de dévotion d'aller visiter Jérusalem en pèlerinage. Les Turks Seldjoucides, maitres de cette ville, (2) vendaient aux chrétiens la permission d'aller prier sur le tombeau du Christ, objet de leur vénération. Un de ces pèlerins, Pierre l'Hermite, (3) témoin des maux auxquels étaient en proie les fidèles d'Orient sous la tyrannie musulmane, (4) s'enflamma d'un saint zèle pour

(10) took.

(1) showed. (2) made.

(1) lasting. (2) sold. (3) witness. (4) inflamed himself.

TABLEAU GENEALOGIQUE DE LA BRANCHE AINEE DES CAPETIENS.

[Les chiffres indiquent l'annee de la mort.]

Robert la Fort
gendre de Louis le Debonnaire, 866.

EUDES, comte de Paris,
et roi, 898.

Robert, duc de France,
923.

Hugues le Grand ou le Blanc,
comte de Paris et duc de France,
956.

Emma, epouse de **RAOUL**
ou Rodolphe,
roi de France.

HUGUES CAPET, roi en 987, m. 996.

ROBERT, 1031.

HENRI I, 1060.

PHILIPPE I, 1108.

LOUIS VI, dit le Gros, 1137.

LOUIS VII, dit le Jeune, 1180.

PHILIPPE II,
surnomme Augusta, 1223.

LOUIS VIII, 1226.

LOUIS IX,
dit saint Louis, 1270.

PHILIPPE III, 1285.

PHILIPPE IV, Charles, comte de Valois
1314. et d'Alencon.
tige de la maison de Valois.

LOUIS X, le Hutin,
1316.

PHILIPPE V, le Long,
1322.

CHARLES IV, le Bel.
1328.

15 rois ayant regne 341 ans.

leur délivrance. Touché de ses récits, le pape Urbain II entra dans ses projets; et, après l'avoir envoyé, comme son précurseur, prêcher la guerre sacrée de province en province, il en donna lui-même le signal au concile de Clermont, en Auvergne, où une multitude immense (5) écouta, aux cris de *Dieu le veut! Dieu le veut!* ses éloquentes exhortations. On s'arma de toutes parts pour la *croisade*; ainsi nomma-t-on cette expédition, à cause d'une croix d'étoffe rouge que tous ceux qui s'y enrôlaient, portaient à leur épaule gauche ou à leur chaperon.

Quelques bandes indisciplinées, parties avant le temps sous la conduite de Pierre l'Hermitte, du chevalier Gautier, surnommé Sans-Avoir, et de Godescalc, prêtre allemand, soulevèrent contre elles, par leurs excès, les pays qu'elles traversèrent, et périrent presque toutes en Hongrie et en Bulgarie.

L'an 1096, l'armée principale des croisés se met en mouvement. C'était une troupe régulière composée de seigneurs tout couverts de fer, de sergents d'armes et d'archers, de paysans et de serfs. Godefroi de Bouillon, duc de basse Lorraine, en fut nommé généralissime. Il choisit pour ses principaux lieutenants Hugues, frère du roi Philippe, les comtes de Toulouse, de Flandre, de Blois, de Boulogne, et le duc de Normandie. Cette entreprise, conduite militairement par le prince lorrain, atteignit le but indiqué par Urbain II: la ville sainte fut enlevée aux infidèles le 15 juillet 1099. Godefroi de Bouillon ne voulut pas prendre, malgré les instances de ses compagnons d'armes, le titre de roi; il n'aspirait qu'au titre

(5) listened.

modeste de *défenseur du saint sépulcre*. Les *Assises de Jérusalem* introduisirent en Asie le gouvernement féodal. Des lois et des chartes furent rédigées en français. La France avait droit à cette distinction : la croisade avait été prêchée dans son sein par un pape français ; des barons français en avaient été les héros.

LOUIS L'ÉVEILLÈ ET LE BATAILLEUR.

Louis VI, élève dans le monastère de Saint-Denis avec Suger, dont il avait distingué le rare mérite, l'appela près de lui lorsqu'il fut monté sur le trône (1108). Ce prince, qui dans sa vieillesse (6) fut appelé le *Gros*, avait d'abord été surnommé l'*Éveillé*. Son règne est, en effet, le (7) réveil de la royauté. On lui donna encore le surnom de *Batailleur*, parce qu'il passa sa vie à (8) *battaille*r contre les vassaux dont la capitale était (9) entourée. Louis VII dit Le Jeune lui succéda.

SECONDE CROISADE.

Saint Bernard demandait une expédition militaire semblable à celle de Godefroi de Bouillon ; Suger ne partagea point cet avis. Louis VII flottait entre ces deux autorités imposantes, lorsqu'une ambassade de Baudouin III, roi de Jérusalem, (10) vint fixer ses irrésolutions. Jérusalem était menacée de retomber sous le (11) joug des infidèles. *Ce royaume a été fondé par des Français*, (12) dirent les envoyés, *il ne peut être sauvé*

(6) was. (7) reawakening. (8) to battle. (9) surrounded.
(10) came. (11) yoke. (12) said.

que par des Français. Une nouvelle croisade fut résolue. Saint Bernard la prêcha dans la cour plénière de Vezelai, le jour de Pâques (1146), avec tant de véhémence, qu'un enthousiasme religieux (1) saisit tous les assistants. Louis (2) prit le premier la croix, Conrad la reçut à la diète de Spire. L'empereur (3) se mit en marche sans attendre le roi de France. Les deux armées furent (4) détruites l'une après l'autre dans l'Asie Mineure, par les musulmans et par la famine, et leurs débris (5) se réunirent à Jérusalem. Louis, Conrad et Baudouin (6) allèrent assiéger Damas; mais l'entreprise (7) échoua par suite de la division des princes croisés, et les deux rois (8) revinrent en Europe sans armée et sans gloire. Philippe II. (Auguste) montait sur le trône à quatorze ans. En 1182 il (9) épousait la princesse Isabelle de Hainaut.

TROISIÈME CROISADE.

Philippe-Auguste, Richard Cœur de Lion et l'empereur Frédéric Barberousse (10) prirent la croix sous le pontificat de Clément III (1189.) Mais bientôt l'humeur impérieuse de Richard révolta la fierté de Philippe. Le roi de France abandonna la Terre-Sainte, et reprit le chemin de ses États, laissant à Richard une partie de ses troupes, sous les ordres du duc de Bourgogne.

RIVALITÉ DE PHILIPPE-AUGUSTE ET DE RICHARD.

Philippe-Auguste, attaqua la Normandie; mais il échoua devant Rouen. Jean sans Terre, frère de Richard, ainsi

(1) seized. (2) took. (3) placed himself. (4) destroyed. (5) reunited themselves. (6) went. (7) miscarried. (8) came back. (9) espoused. (10) took.

nommé parce qu'il n'avait pas reçu d'apanage, (11) entendit alors avec le roi de France pour se partager les dépouilles du royal captif. La Normandie, jointe au Maine, devait être le lot de Philippe (1193). Dès qu'il (12) apprit sa délivrance: *Prenez garde à vous*, écrivait-il à Jean sans Terre, *le lion est déchaîné*. En effet, Richard revint comme un lion furieux ressaisir ses droits dans la Grande-Bretagne et défendre ses États sur le continent. Philippe, battu à Fréteval, fut tour à tour vainqueur et vaincu à Gisors. C'est à l'une de ces rencontres que (1) brilla l'intrépidité de Philippe. Comme il (2) allait de Mantes à Gisors, suivi de deux cents chevaux seulement, il (3) aperçut Richard qui lui fermait le passage avec une armée entière. On lui conseillait de retourner sur ses pas: *Moi* (4), repartit Philippe, *reculer devant mon vassal! Jamais on ne me reprochera une pareille lâcheté*. A ces mots, il s'élance à travers les bataillons ennemis, les enfonce, les perce et gagne Gisors (1197). Il se réconcilia l'année suivante avec Richard, qui ne tarda pas à se faire tuer devant le château de Chalus, ou, dit-on, il espérait trouver un trésor (1199.)

MORT D'ARTHUR ET LA ROSE DE BRETAGNE.

La couronne anglaise appartenait à Arthur de Bretagne, son neveu. En partant pour la croisade, Richard l'avait solennellement (5) reconnu pour son successeur dans le cas où il trouverait la mort dans la Palestine; mais Jean sans Terre (6) parvint, à force d'or et de promesses, à

(11) agreed. (12) learned of.

(1) shown. (2) went. (3) perceived. (4) replied. (5) recognized. (6) managed.

se faire proclamer roi dans Londres, et duc à Rouen. Arthur, prince aimable et brillant, autant que l'usurpateur était ignoble et chétif, réclama les armes à la main. Philippe se déclara, mais faiblement, en sa faveur, et le neveu (7) se vit obligé de se reconnaître vassal de son oncle. Bientôt Arthur, regrettant l'abandon de ses droits, voulut de nouveau les faire valoir; mais il fut fait prisonnier avec sa sœur Éléonore, surnommée la Rose de Bretagne, à cause de sa rare beauté. Jean sans Terre, à qui les crimes ne coûtaient rien, se débarrassa de son rival par un horrible assassinat (1203).

ACQUISITIONS DE PHILIPPE-AUGUSTE.

Philippe-Auguste cita de meurtrier, en qualité de vassal de la couronne de France, à la cour des pairs pour y rendre compte de sa conduite. Jean refusa d'y (8) comparaître; il fut déclaré coupable de felony, condamné à mort et (9) déchu de ses fiefs. Philippe-Auguste (10) s'en empara, et le domaine royal, déjà agrandi, par ce prince, de l'Artois et du Vermandois, se trouva alors doublé par la réunion de la Normandie, du Maine et du Poitou. Il ne resta aux Anglais que la Guienne. La Bretagne, devenue fief immédiat de la couronne, fut assignée à une sœur d'Arthur, qui épousa, en 1212, Pierre de Dreux, arrière-petit-fils de Louis le Gros, et chef de la branche royale des ducs de Bretagne.

Philippe Auguste mourut en 1223 après un règne de quarante-quatre ans.

(7) saw himself. (8) to appear. (9) deprived. (10) himself took possession.

QUATRIÈME CROISADE.

Les démêlés de Philippe-Auguste et du saint-siège, à cause de son mariage illégitime avec Agnès de Méranie, l'empêchèrent de prendre part à la quatrième croisade. Cependant un grand nombre de seigneurs français s'étant réunis à Soissons, on y résolut la croisade, et le curé Foulques, de Neuilly, l'alla prêcher dans les provinces. L'expédition fut commandée (1202) par Boniface II, marquis de Montferrat. Les Vénitiens s'étaient engagés à fournir des transports, à la condition que les croisés aideraient Venise à reprendre Zara, tombée au pouvoir du roi de Hongrie. Cette condition une fois remplie, la croisade fut encore détournée de son objet par les prières du jeune Alexis l'Ange, qui vint implorer la protection des croisés en faveur de l'empereur Isaac, son père, emprisonné par un autre Alexis de la même famille. La flotte cingla vers Constantinople, où l'usurpateur fut détrôné; mais l'inexécution des promesses jurées, et l'usurpation de Ducas Murtzuphle, armèrent de nouveau les croisés contre Byzance; une seconde fois ils s'emparèrent de Constantinople, et les vainqueurs se partagèrent.

A Philippe Auguste succéda son fils Louis VIII dont le règne n'est que la continuation de celui de son père. Sur les Anglais, il (1)conquit le Poitou l'Aunis, la Rochelle, Limoges, et Périgueux.

Louis IX, plus connu sous le nom de St. Louis, avait à peine douze ans à la mort de son père. La tutelle et la

(1) conquered.

régence (2) furent confiés, par le testament de Louis VIII, à Blanche de Castille sa mère. C'était une princesse adroite, active, ferme et courageuse, dont les leçons (3) firent du jeune Louis IX, non seulement un grand roi, mais encore un grand saint.

La majorité de saint Louis fut proclamée en 1236.

Attaqué en 1242 par les Anglais, le jeune roi les (4) battit et il les chassa de France.

Deux ans après, Louis IX fut (5) atteint, à Pontoise, d'une maladie violente qui le (6) conduisit en peu de jours aux portes du tombeau. Toutes les églises de France (7) retentirent de prières et de vœux. Cependant le mal empirait; un jour, on le crut mort, et déjà l'on (8) s'apprêtait à lui jeter son drap sur le visage, lorsqu'on (9) vit s'opérer en lui quelque changement; quand il (10) put parler, il demanda la croix. Au plus fort de la crise, il avait fait vœu de partir pour la Terre-Sainte, s'il recouvrait la santé. Sa mère, les prêtres eux-mêmes le pressèrent d'y renoncer. Il fut inflexible. Cette idée, qu'on lui (11) croyait si fatale, fut ce qui le sauva.

Saint Louis, après quatre ans de préparatifs, partit pour la croisade, malgré sa mère, qu'il déclara régente (1248). Marguerite, son épouse, le second et le quatrième de ses frères (les comtes d'Artois et d'Anjou), la plupart des vassaux se rendirent avec le monarque au port d'Aigues-Mortes. C'est de là que l'expédition partit pour l'île de Chypre, rendez-vous général des croisés. On y passa l'hiver, et, le 4 juin, 1249, la flotte chrétienne (12) parut à la vue des bouches du Nil.

(2) were. (3) made. (4) fought. (5) attacked. (6) conducted.
(7) resounded. (8) prepared himself. (9) saw. (10) could.
(11) believed. (12) appeared.

EXPLOITS ET CAPTIVITÉ DE SAINT LOUIS.

Louis, débarqué en Égypte, (13) mit en fuite les Sarrasins, qui lui disputaient le rivage, s'empara de Damiette et marcha sur le Caire. Mais son frère, Robert d'Artois, périt à la sanglante bataille de la Massoure; le scorbut ravagea son armée, et lui-même en fut atteint. Tout mourant qu'il était, il (14) entreprit d'exécuter sa retraite par terre, tandis que les malades étaient embarqués sur le Nil. C'est alors qu'il fut fait prisonnier avec ses deux frères et presque toute l'armée chrétienne (1250).

SAINT LOUIS RENDU A LA LIBERTÉ.

Les émirs ou chefs rebelles ratifièrent les conventions arrêtées avec le sultan, et (1) jurèrent de remettre en liberté le monarque et ses barons, après la (2) reddition de Damiette et le paiement de la rançon. Geoffroi de Sargines (3) se rendit dans cette ville, dont il ouvrit les portes aux Sarrasins, après en avoir fait sortir la reine Marguerite et les autres nobles dames croisées.

RETOUR DE SAINT LOUIS.

Le dessein de S. Louis était de repasser immédiatement en France; mais ayant (4) appris que les Sarrasins, au

(13) put. (14) undertook.

(1) swore. (2) surrender. (3) rendered himself. (4) learned.

lieu de rendre les prisonniers, en avaient fait périr un grand nombre dans les tourments, pour les obliger à quitter leur religion, il se rendit dans la Terre-Sainte, où il demeura encore quatre ans, jusqu'en 1254. C'est là qu'il reçut la nouvelle de la mort de sa mère. Il quitta alors la Palestine.

MORT DE SAINT LOUIS.

Les chrétiens ne possédaient plus en Syrie que la ville d'Acre. Louis IX, touché de leurs plaintes, (5) résolut d'aller de nouveaux à leur secours, mais la politique tourna cette fois les armes des croisés contre le bey de Tunis. Une maladie pestilentielle attaqua l'armée devant cette ville. En proie lui-même à la contagion, Saint Louis expira.

On doit encore à saint Louis la création d'un amiral, nom (6) emprunté aux Arabes, et les essais de la police parisienne. Il (7) bâtit les Quinze-Vingts, où il logea trois cents gentilhommes auxquels les Sarrasins avaient crevé les yeux; l'Hôtel-Dieu, la Sorbonne et la Sainte-Chapelle, où furent déposées les saintes reliques (la couronne d'épines, l'éponge avec laquelle Notre-Seigneur fut (8) abreuvé, et la lance qui perça son côté). C'est sous son règne qu'on vit pour la première fois les processions de la Fête-Dieu, les notaires royaux et les lettres de change. Il est le premier roi qui donna cours, dans tout le royaume, aux monnaies royales. On y voyait d'un côté une croix, et de l'autre deux piliers; de là l'origine de jouer a *croix* ou *pile*.

(5) resolved. (6) borrowed. (7) built. (8) given to drink.

Louis IX fut canonisé par le pape Boniface VIII (1297).

Le règne du fils aîné de Saint Louis, Philippe III dit Le Hardi, est peu connu, malgré sa durée de quinze années.

C'est sous ce règne que furent données les premières lettres d'anoblissement. La noblesse, (1)épuisée par les croisades, commençait à se recruter dans les rangs de la bourgeoisie. L'histoire a conservé le nom de Raoul l'orfèvre, qui reçut le premier cet honneur.

Philippe IV, le Bel, n'avait que dix-sept ans quand il (2)succéda à son père (1285).

Il y eut sous ce règne d'importantes acquisitions de territoire.

Le fait le plus important de l'administration de Philippe IV fut la convocation des États généraux, composés de députés des trois ordres; la noblesse, le clergé et le tiers état.

Trois fils de Philippe le Bel régnèrent l'un après l'autre. Louis X, le Hutin, de 1314 à 1316; Philippe V, le Long, jusqu'en 1322; et Charles IV le Bel, jusqu'en, 1328.

CONDITIONS SOUS LES CAPÉTIENS DIRECTS.

Des débris de la langue romaine, du tudesque et du gaulois, s'était formée une langue que l'on appelait la *langue romane*. Cette langue s'était divisée en deux dialectes: celui que l'on parlait au midi, plus doux, plus harmonieux, n'offrait que des syllabes pleines et sonores;

(1) exhausted. (2) succeeded.

celui du nord, au contraire, plus âpre, moins correct, était (1) rempli de syllabes sourdes et à moitié muettes. Ce fut cependant se dernier qui l'emporta sur l'autre, et qui forma la belle et noble langue que nous parlons aujourd'hui.

UNIVERSITÉ DE PARIS.

Outre les écoles monastiques qui (2) jouissaient en général d'une grande réputation, il existait des écoles séculières, parmi lesquelles on distinguait celles de Paris, de Montpellier, etc. Bientôt des corporations savantes, sous le nom d'*universités*, furent (3) créées avec un grand nombre de privilèges; semblables aux corps de métiers, les universités étaient de petites républiques qui se (4) régissaient elles-mêmes avec leur *charte* de statuts, leur juridiction indépendante, leur tribunal, etc. Celle de Paris, appelée la *filles aînée de nos rois*, reçut son organisation sous Philippe-Auguste, et presque toutes les autres lui (5) empruntèrent leurs règlements. Le nombre de ses membres était prodigieux. Dans une de ses assemblées, on compta jusqu'à dix mille suffrages. Dans une cérémonie où il (6) s'agissait d'aller de Paris à Saint-Denis, la tête de la procession était entrée dans cette abbaye avant que les derniers rangs fussent sortis de la Cité.

(1) filled. (2) enjoyed. (3) created. (4) governed. (5) borrowed. (6) the question was.

UT, RÉ, MI, ETC.

Les beaux-arts (7) ne furent pas entièrement négligés à cette époque. Gui d'Arrezzo, mort en 1031, inventa la musique à plusieurs parties, les hymnes, la gamme et les fameuses syllabes *ut, ré, mi*, etc. Dès lors un enfant apprit en quelques mois ce qu'un homme pouvait à peine savoir auparavant en plusieurs années, et bientôt toutes les églises considérables (8) eurent des chœurs de musique.

FLEURS DE LIS.

Les armoiries, que nous avons vues (1) naître à l'occasion des croisades, ne furent pas (2) oubliées dans les tournois; enfin l'usage s'en établit généralement, et le droit d'en porter (3) devint une des marques distinctives de la noblesse. Les armoiries de nos rois furent, comme on le (4) sait, des fleurs de lis. Louis VII est le premier qui les ait employées. Sous ce prince et ses successeurs, on les gravait sans nombre déterminé. Charles V (1364-1380) les (7) réduisit à trois. Elles (8) devaient, selon toute vraisemblance, leur origine à une espèce de javelot dont le fer était garni de branches (9) recourbées. Ce javelot servait sans doute de sceptre à nos premiers monarques, dont la principale occupation était la guerre, et, avec le temps, il s'est métamorphosé en une fleur de lis, dont il avait à peu près la figure.

(7) were not. (8) had.

(1) to be born. (2) forgotten. (3) became. (4) knows. (5) has.

(6) engraved. (7) reduced. (8) owe. (9) twisted, bent.

LES VALOIS.

Philippe VI, cousin de Charles IV, était (10) parvenu au trône en vertu de la loi salique, interprétée trois fois en douze ans contrairement, au droit des femmes. Edouard III, roi d'Angleterre, petit-fils de Philippe IV, par sa mère Isabelle, protesta contre cette exclusion. Les troubles intérieurs de l'Angleterre l'obligèrent pour le moment à (11) reconnaître Philippe VI comme roi. Mais plus tard Édouard (12) envahit et ravagea la Normandie. (13) Poursuivi par les Français, il se retira vers la Picardie, et, malgré l'infériorité de ses forces, (14) gagna la bataille de Crécy (1346), grâce à la témérité du duc d'Alençon qui commandait l'avant-garde de Philippe. Dans cette désastreuse journée, les Anglais (15) firent pour la première fois usage des armées à feu. Il (16) périt près de trente mille Français, quinze cents gentilshommes et onze princes.

Aux malheurs particuliers de la France (1) se joignit, l'année suivante, un fléau plus terrible encore que la guerre. Une contagion universelle, appelée la *peste noire* ou la *peste de Florence*, (2) parcourut successivement toutes les parties du monde connu. Après avoir ravagé l'Asie et l'Afrique, elle pénétra dans l'Europe, d'où elle (3) s'étendit sous les places du pôle, (4) laissant à peine dans quelques endroits la vingtième partie des habitants; les vivants (5) suffisaient à peine pour enterrer les morts. Pendant bien des jours on emporta (6) quotidiennement cinq cents morts de l'Hôtel-Dieu au cimetière des Innocents.

(10) arrived. (11) recognize. (12) invaded. (13) pursued.
(14) gained. (15) made. (16) perished.

(1) joined themselves. (2) ran about. (3) extended itself. (4) leaving. (5) sufficed. (6) daily.

Jean le Bon, fils de Philippe VI, dépensa en fêtes toutes les ressources amassées par son père. Quand la guerre recommença avec l'Angleterre, il fut contraint d'appeler les États généraux pour en obtenir des subsides. La victoire de Poitiers, gagnée par le prince Noir, fils d'Edouard III (1356), la captivité du roi Jean et celle de dix mille seigneurs, (7)accrurent la misère générale, parcequ'il (8)fallait d'énormes ransons pour racheter ces nobles. Celle du roi (9)coûta trois millions d'écus. La royauté et la chevalerie avaient compromis la France en (10)perdant les batailles de Crécy et de Poitiers. La bourgeoisie irritée, (1)prit la place du gouvernement royal et (2)fut sur le point de la garder.

Par le pouvoir de l'église, le dauphin Charles était chassé de Paris. Les Paysans (3)brûlaient les châteaux et dévastaient les campagnes. La noblesse se (4)réunit contre eux. Ils furent défaits et Paris (5)vit une réaction royaliste.

Charles V (1364-1380), surnommé Le Sage, succéda à son père Jean II. Il reprit aux Anglais presque toutes les provinces qu'ils avaient conquises. Ces succès furent dus à sa prudente politique et surtout à l'heroïsme de Du Guesclin, de Clisson et de Boucicault. A la fin de son règne les Anglais ne possédaient plus en France que quelques places maritimes.

Les lettres et les sciences (6)eurent en Charles V un protecteur zélé. Ce prince aimait beaucoup la lecture. La bibliothèque de Jean, son père, n'était que de vingt volumes; il en porta le nombre à neuf cents, augmentation

(7) augmented. (8) it necessitated. (9) cost. (10) losing.

(1) took. (2) was. (3) burned. (4) reunited. (5) saw. (6) had.

étonnante pour un temps où les manuscrits, seuls monuments des connaissances humaines, se vendaient, pour ainsi dire, au poids de l'or.

Charles VI (1380-1422) n'avait que douze ans quand son père mourut. A vingt-trois ans il tomba en démence. Ce règne (7) mit la France au bord de l'abîme.

Les trois oncles (1) reprirent les rênes du gouvernement. Dans la nuit du 29 janvier, 1393, le mariage d'une veuve, dame d'honneur de la reine, fit imaginer pour le bal de la cour, une mascarade d'hommes sauvages, revêtus d'habits de toile, sur lesquels étaient (2) collées, avec de la (3) poix, des (4) étoupes très (5) déliées qui ressemblaient à du poil. Le roi trouva cette invention si plaisante qu'il (6) voulut être de la partie. Cinq jeunes courtisans, lièrent les uns aux autres, parurent sous ce déguisement avec Charles, qui (8) tenait un bout de leur chaîne. A leur entrée dans la salle, ils ne furent point (9) reconnus; on s'approcha d'eux pour les examiner des pieds à la tête. Le duc Louis d'Orléans, frère du roi qui tenait un flambeau, mit sans dessein le feu à la tunique de l'un d'eux, et bientôt ils furent tous enveloppés de flammes. Le roi se fit aussitôt reconnaître, et fut préservé par la duchesse de Berri qui le couvrit de son manteau; un seul des cinq autres rompit sa chaîne et se jeta, moitié brûlé, dans une cuve remplie d'eau; se qui le sauva. Les autres moururent dans des tourments horribles.

Le pouvoir était disputé par deux puissants rivaux, le duc Louis d'Orléans et le duc de Bourgogne (Jean-sans-Peur). Comme le roi avait des lueurs de jugement, on

(7) placed.

(1) retook. (2) stuck. (3) pitch. (4) oakum. (5) undone—pulled out. (6) wished. (7) bound. (8) held. (9) recognized.

(10)concevait des espérances. Le garde de sa personne fut confiée à la reine, Isabeau de Bavière; le duc se réfugia en Touraine, et laissa le duc de Bourgogne maître de Paris, où elle rentra quelque temps après, par suite du traité conclu à Chartres en 1409; mais comme c'était une paix sans garantie, on l'appela la *paix fourrée* (patched up).

BOURGUIGNONS, ARMAGNACS ET BATAILLE D'AZINCOURT.

Paris et la France se partagèrent entre les *Bourguignons* et les *Orléanistes*, nommés aussi *Armagnacs*, du nom du comte d'Armagnac, beau-père du duc d'Orléans. Chaque parti triompha tour à tour. Les Bourguignons, d'abord maîtres de Paris, que les *Cabochiens*, milice de bouchers payée par le duc de Bourgogne, remplirent de carnage, furent ensuite expulsés par les Armagnacs.

Pendant huit années les Armagnacs (le parti d'Orléans) et les Bourguignons (11)ensanglantèrent la France, qui à cette époque, souffrait de la perte de la bataille d'Azincourt, gagnée par Henry V, roi d'Angleterre.

(1)Attiré par le dauphin Charles à une entrevue pour réunir les Armagnacs et les Bourguignons, le duc de Bourgogne fut assassiné à son tour.

TRAITÉ DE TROYES.

Philippe le Bon, nouveau duc de Bourgogne, (2)appela les Anglais au secours de son parti, et abusa tellement, de

(10) conceived. (11) made bloody.

(1) influenced. (2) called.

concert avec Isabeau, de l'aliénation mentale de Charles VI, qu'il le (3) fit consentir à accorder sa fille Catherine en mariage à Henry V, roi d'Angleterre, et à reconnaître, au préjudice de son propre fils, ce roi étranger pour régent du royaume et pour héritier de la couronne, par le traité de Troyes (1420). Un nouveau parlement rendit un arrêt par lequel le Dauphin fut banni, exilé à jamais et déclaré indigne de succéder à aucunes terres et seigneuries. Le Dauphin en appela à Dieu et à son épée.

MORT DE CHARLES VI.

Les Français, impatients de (4) se soustraire au joug de l'étranger, se (5) seraient révoltés sans doute, si Henry V ne fût pas mort peu de temps après (1422.) Charles VI ne lui (6) survécut que peu de mois, et mourut après quarante-deux ans d'un règne malheureux pour le prince et pour la France. Charles était né juste et bon; et malgré ses infortunes, il fut toujours aimé de son peuple, qui le pleura sincèrement.

L'ORIGINE DU THEATRE EN FRANCE.

Sous Charles VI, on vit naître les théâtres. Jusque-là, les troubadours, les jongleurs et les ménestriers (2) jouissaient presque seuls du privilège d'amuser la nation. Des acteurs d'un autre genre (3) vinrent les faire oublier. Les pèlerins avaient l'usage de chanter des cantiques spirituels,

(3) made. (4) to remove themselves. (5) would be. (6) survived.

(2) enjoyed. (3) came.

et de réciter dans les villes, les merveilles des contrées lointaines qu'ils avaient visitées; il leur arrivait souvent de se réunir plusieurs, et de former des troupes ambulantes. Ce fut là l'origine du théâtre en France. Ces spectacles ne parurent d'abord que dans les rues, et quelquefois sur des (4)échafauds dressés au milieu des carrefours; mais, sur la fin du XIV siècle, plusieurs bourgeois de Paris s'associèrent pour donner une forme plus régulière à ces essais grossiers. Ils composèrent une espèce de drame, dont le sujet était la mort de Jésus-Christ. C'est de là que vinrent les noms de *Confrérie de la Passion*, donné à cette société, et de *mystères* aux pièces qu'elle (5)jouait. Cette nouveauté eut un succès prodigieux.

CHARLES VII.

Le Dauphin fut proclamé roi sous nom de Charles VII, à Poitiers, par un petit nombre de sujets fidèles; le fils de Henri V fut couronné à Paris et à Londres roi des deux royaumes, sous le nom de Henri VI et la régence du duc de Bedford, son oncle.

Charles VII s'occupait plus de donner des fêtes que de suivre de bons conseils. Un jour que le brave La Hire était venu à la cour pour rendre compte à Charles VII d'une affaire importante, ce monarque, occupé d'une fête qu'il (7)voulait donner, lui en fit voir les (8)apprêts, et lui demanda son avis. *Je pense*, lui répondit La Hire, *que l'on* (9)*ne saurait perdre son royaume plus gaiement.*

(4) scaffolds. (5) played. (7) wished. (8) preparations. (9) would not know.

JEANNE D'ARC.

Enfin la Providence (1) suscita, pour le salut de la monarchie, la fille d'un laboureur de Domremy. Jeanne d'Arc annonça sa mystérieuse mission par d'éclatants témoignages.

On dit que Merlin, le grand oracle du moyen âge (2) vit dans une vision, inspirée par les doctrines druidiques, sur la destruction et le renouvellement du monde, que la France (3) serait délivrée par une vierge qui (4) mettrait sous ses pieds "les hommes armés de l'arc," (les Anglais.)

L'idée que la France (5) serait sauvée par une femme (6) s'accréditait de jour en jour.

Dans la nuit de l'Épiphanie (6 janvier, 1412), une enfant était née de Jacques Darc et d'Isabeau Romée, honnêtes laboureurs d'origine servile, (7) établis à Domremy en Lorraine. L'enfant fut appelée Jeanne. Au cours de ses jeunes années on dit qu'elle avait une communication mystique avec tous les êtres de la nature. Quand elle était petite les oiseaux venaient manger des miettes de pain dans sa main. Plus tard quand elle (8) gardait les moutons de ses parents, le loup ne les attaqua jamais.

La sérieuse enfant, réservée, un peu sauvage, offrait déjà ce mélange de méditations solitaires et de puissante activité qui caractérisent les êtres promis aux grandes missions. Elle priait les saints continuellement pour la France, dont les malheurs avaient déjà (1) frappé vaguement son oreille et son cœur. Jeanne (2) rêvait au pied de "l'arbre de mai" et elle croyait apercevoir les

(1) raised up. (2) saw. (3) would be. (4) would put. (5) would be. (6) accredited itself. (7) established. (8) guarded.
(1) struck. (2) dreamed.

(3) fées au clair de lune. Mais les fées ne dansaient plus comme avant; elles (4) pleuraient pour la France.

Souvent elle (5) voyait les petits garçons de Domremy (6) revenir tout (7) ensanglantés de leurs batailles contre les enfants de Maxie, village qui tenait le parti de Bourgogne. Le vraie guerre, et non plus son image enfantine (8) apparut enfin dans la vallée. Les Anglo-Bourguignons (9) menaçaient Vaucouleurs et (10) promenaient le fer et le feu dans le contrée. A l'approche des bandes ennemies, les habitants de Domremy (11) durent plus d'une fois, chercher un aïse à la hâte. Ces scènes de troubles et de terreurs (12) faisaient sur la jeune fille une impression ineffaçable. Elle écoutait, le (1) cœur palpitant, les yeux en pleurs, les lamentables récits qu'on (2) faisait sur les calamités du beau royaume de France. Les récits (3) devenaient pour elle l'aspect même des choses. Elle voyait les campagnes en feu, les armées françaises (4) jonchant de leurs morts les plaines; elle voyait (5) errant, proscrit, ce jeune roi qu'elle (6) paraît de vertus imaginaires, et qui personnifiait à ses yeux la France.

Alors l'autel était prêt et le feu du ciel descendit. Un jour d'été, en 1425, alors que Jeanne (7) était dans sa quatorzième année, elle (8) se trouvait seule dans le petit jardin paternel. Tout a coup une voix l'appela par son nom: "Jeanne la Pucelle, fille de Dieu, je suis l'archange Michel, je te viens commander de la part du Seigneur, que tu (9) ailles en France, que tu ailles au secours du dauphin, afin que par toi il recouvre son royaume."

(3) fairies. (4) wept. (5) saw. (6) come back. (7) bloody. (8) appeared. (9) menaced. (10) promenaded. (11) had, obliged, were. (12) made. (1) heart. (2) made. (3) became. (4) covering. (5) wandering. (6) adored. (7) was. (8) found herself. (9) goest.

En (10)levant ses yeux Jeanne (11)entrevoyait dans un nimbe lumineux une figure (12)ailée au majestueux visage, qu'environnait un tourbillon d'esprits.

Trois ans s'étaient écoulés depuis les premières révélations de Jeanne, et les voix devenaient toujours plus pressantes.

Consumée d'un feu intérieur, il lui (1)échappait parfois des paroles si étrangers qui (2)étonnaient et alarmaient ses père et mere qui la (3)surveillèrent de plus près. Ils (4)tâchèrent de la marier et un jeune homme qui aimait Jeanne et qui prétendait avoir d'elle une promesse de mariage, la cita avec la connivence de ses parents, devant l'officialité de Toul pour l'obliger à (5)remplir cette prétendue promesse. On espérait que Jeanne n'oserait pas comparaître devant les juges ecclésiastiques. Mais elle (7)comparut, (8) jura qu'elle n'avait rien promis, et gagna son procès.

Jeanne n'hésita plus. Longtemps avant que la nouvelle du siège d'Orleans arriva, Jeanne s'était mise en devoir d'obéir aux voix qui la tourmentaient sans relâche. "Hâte-toi" disaient les voix, "Va-t-en à Vancouleurs, vers Robert de Baudricourt, gouverneur de Vancouleurs," Jeanne (9)obtint de ses parents d'aller passer quelque temps chez un frère de sa mère, au village du Petit-Burei, entre Domremy et Vancouleurs. A peine arrivée chez son oncle, elle lui (10)dit: "N'a-t-il pas été dit autrefois que la France, (11)perdue par une femme (12)serait sauvée par une pucelle? La femme, c'est la reine Isabeau: la pucelle, c'est moi." L'oncle de Jeanne (1)fut

(10) raising. (11) saw. (12) winged. (1) escaped. (2) astonished. (3) watched over. (4) tried. (5) fulfil. (6) hoped. (7) appeared. (8) swore. (9) obtained. (10) said. (11) lost. (12) would be. (1) was.

subjugué par l'autorité avec laquelle (2)s'exprimait la jeune fille, (3)se rendit auprès du gouverneur et lui parla de la mission que s'attribuait sa nièce. Baudricourt le (4)renvoya avec force railleries. Alors Jeanne se présenta en personne chez lui. Il se moqua d'elle aussi, mais elle persista et (5)s'établit à Vancouleurs. L'attention publique commençait à être vivement excitée; le bruit des visions de Jeanne transpirait, et Baudricourt, qui l'avait d'abord crue folle, était tenté de la (7)croire sorcière. Les nouvelles d'Orléans (8)ranimèrent toute son ardeur. Elle déclara qu'avant la mi-ca-rême il (9)fallut qu'elle fût (10)devers le roi. "Personne que moi ne (11)peut recouvrer le royaume de France," (12)disait elle. Un jeune bourgeois que exerçait un office royal à Vancouleurs, et un gentilhomme appelé Bertrand de Poulengi, (13)entraînés par l'accent inspiré de Jeanne, lui (14)jurièrent de la (15)mener "Sous la conduite de Dieu."

Les préparatifs du voyage ne furent pas longs et les habitants de Vancouleurs en firent les frais. Jeanne coupa ses longs cheveux, et changea sa cotte rouge de paysanne pour des habits d'homme. Baudricourt lui donna une épée, son oncle lui acheta un cheval et la Pucelle partit, accompagnée de six cavaliers.

Sur la fin de son voyage une embuscade lui avait été dressée par des hommes d'armes. Quand ils l'aperçurent, ils furent saisis d'une telle stupeur qu'ils restèrent comme (1)cloués en place et Jeanne passa. Le comte de Vendôme (2)introduisit enfin Jeanne dans la grande salle du

(2) expressed herself. (3) rendered himself. (4) sent back. (5) established herself (6) had. (7) believe. (8) reanimated. (9) necessitated. (10) before. (11) can. (12) said. (13) drawn. (14) swore. (15) to conduct.
 (1) nailed. (2) introduced.

château où le roi, (3) l'éprouva en se retirant à l'écart, sous des vêtements fort modestes. Mais Jeanne, sans hésiter, alla droit à lui et embrassa ses genoux.

"Ce n'est pas moi qui suis le roi," dit Charles, Et lui (4) montrant un de ses courtisans: "Voici le roi." "Au nom Dieu, gentil prince, c'est vous et non autre!" répondit Jeanne.

Il se passa ensuite entre Jeanne et le roi une scène mystérieuse. Il lui demanda enfin de lui donner une preuve secrète de sa mission, Jeanne lui répond: "Je te (5) dis, de la part de messire que tu es vrai hêritier de France et fils du roi." "Ces paroles avaient déjà un grand sens, car elles répondaient à un doute secret qui tourmentait le roi sur la légitimité de sa naissance. Alors il déclara que Jeanne avait conquis sa confiance.

Bedford, (3) revenu de l'Angleterre, qu'il était (4) allé pacifier, (5) assiégeait Orléans, et la ville était près de succomber. Avec ce boulevard de la royauté devait tomber le trône des Valois. Jeanne d'Arc, (6) unissant sa valeur à celle de Richemont et de Dunois, délivra cette place (1429), ce qui lui (7) valut le surnom de *Pucelle d'Orléans*; puis elle fit prisonnier le duc de Suffolk (8) s'empara de Beaugency; battit et prit Talbot à Patay, et (9) alla faire sacrer le roi à Reims, à travers mille obstacles et mille dangers. Sa mission accomplie, Jeanne (10) voulut se retirer; Charles VII ne put consentir à son départ (11). Retenue malgré elle sous les drapeaux elle alla défendre Compiègne, où elle tomba au (12) pouvoir des Bourguignons, qui la (13) livrèrent aux Anglais (24

(3) prove. (4) showing. (5) say.

(2) conquered. (3) come back. (4) gone. (5) besieged.

(6) uniting. (7) valued. (8) seized. (9) wept. (10) wished.

(11) retained. (12) power. (13) delivered.

mai 1430). Bedford conduisit sa captive à Rouen, et l'y livra à un tribunal ecclésiastique, qui la condamna au feu, comme hérétique et magicienne (1431).

A la fin elle disait: "Ne parle point de mon roi; il est bon chrétien. Ses dernières paroles furent. "Oui mes voix étaient de Dieu. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait par son ordre. Mes voix ne m'ont pas déçue. Mes révélations étaient de Dieu."

Quand la flamme montait elle était entre L'Advenu et Isambard. Ils ne voyaient que Jeanne. Ce fut elle qui vit le péril pour eux et qui les fit descendre.

L'oeuvre de Jeanne éblouit le pensée. Elle reste le plus grand événement de notre histoire, jusqu'à la révolution française.

Une trêve conclue en 1443 retarda l'entière expulsion des Anglais. Mais la violation de la trêve, en 1448, leur fit (1)éprouver de nouveaux et irréparables revers. (2)Vaincus à Formigny et à Castillon, chassés de Rouen, de Honfleur et de Cherbourg, de Bovonne et de Bordeaux, ils (3)perdirent sans retour la Normandie, la Gascogne et la Guienne (1453), et, maîtres naguère de la moitié de la France, ils ne possédèrent plus que Calais, qu'ils conservèrent encore plus de cent ans (jusqu'en 1558).

(4)L'éloignement de son fils redoubla le chagrin, de Charles VII, il s'imaginait que son fils cherchait à le détrôner; le roi mourut, en effet, en 1461, de chagrin, selon les uns, de faim, selon les autres, parce que

(1) met with. (2) vanquished. (3) lost. (4) removal. (6) fearing.

(6) craignant d'être empoisonné par les émissaires de son fils, il s'abstint de manger pendant sept à huit jours.

Louis XI lui succéda (1461-1483).

Il fut aimé du peuple à cause de la simplicité de ses mœurs et de ses manières populaires. Il admettait souvent des bourgeois à sa table, et leur demandait des conseils. Il favorisa surtout la classe commerçante; il fit venir de Grèce et d'Italie des ouvriers qui fabriquèrent en France les premières étoffes de soie, et des étoffes pailletées d'or et d'argent. Il établit les postes sur les grandes routes du royaume, et favorisa les travaux des premiers imprimeurs.

TITRES DE LOUIS XI.



Louis XI fut le premier roi reçut le titre de *Majesté* (il ne portait auparavant que le titre d'*Altesse*).

Charles VIII, fils et successeur de Louis XI était mineur à la mort de son père. Son règne ne dura que quinze années. Il mourut à l'âge de vingt-sept ans, sans enfants. Avec lui (7) s'éteignit la première branche des Valois.

LA BRANCHE DES VALOIS ORLÉANS.

Le successeur de Charles VIII, Louis XII, après avoir épousé la veuve de Charles VIII, Anne de Bretagne, eut à (1) soutenir trois guerres en Italie; la première à Milan, pour faire (2) valoir les droits qu'il avait sur ce duché par

(7) extinguished itself. (1) sustain. (2) to value.

Valentine de Milan, sa grand'mère, la seule héritière du Milanais; la deuxième à Naples, pour partager cet État avec Ferdinand le Catholique; la troisième dans les États de Venise, conjointement avec la ligue de Cambrai, pour s'opposer aux envahissements de cette république. Cette ligue, formée en 1508, se composait de Louis XII, du pape Jules II, de l'empereur Maximilien et de Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne.

En moins de vingt jours, l'an 1499, il (3) enleva le Milanais à Ludovic Sforce, qui mourut onze ans après, prisonnier en France; mais il le perdit dans la suite; il (4) conquit Naples, de concert avec Ferdinand le Catholique; mais il fut obligé de lui céder cet État, malgré les efforts de Bayard, qui ne put résister à Gonzalve de Cordoue, général de Ferdinand; il défit les Vénitiens à Agnadel, en 1509, et (5) s'empara de tout ce que Venise possédait sur le continent; mais la jalousie de l'empereur et celle du pape Jules II le forcèrent à suspendre les hostilités.

Cette jalousie donna lieu à la ligue de la Sainte-Union, dans laquelle le pape Jules II fit entrer Henri VIII, roi d'Angleterre, Ferdinand, roi d'Espagne, les Suisses et les Vénitiens contre Louis XII, qui fut excommunié et dont le royaume fut mis en interdit (put under the ban of the church).

Louis XII fit retirer ses troupes d'Italie, parce qu'il se voyait obligé de résister en même temps à Maximilien I^{er}, à Henry VIII, roi d'Angleterre, à Ferdinand, roi d'Espagne, et aux Suisses, qui se disposaient à l'attaquer

(3) took away. (4) conquered. (5) himself seized.

de tous les côtés à la fois. Après avoir été mis en déroute près de Guinegate, à la journée dite des *Eperons*, où Bayard fut fait prisonnier, Louis XII vint à bout de négocier une paix honorable, dont une des conditions fut son mariage avec Marie, sœur de Henri VIII. Anne de Bretagne était morte en 1514.

Ce mariage, qui avait précédé celui de Charles d'Autriche avec Renée de France, seconde fille de Louis XII, amena Ferdinand le Catholique à la paix ; mais il abrégéa la vie du monarque. "Le bon roi, dit l'historien de Bayard, à cause de sa nouvelle femme, changea de tout sa manière de vivre ; car où il avait coutume de dîner à huit heures, il convenait qu'il dînât à midi ; où il avait coutume de se coucher à dix heures du soir, souvent il se couchait à minuit." Une maladie violente l'emporta le 1^{er} janvier 1515 ; il avait régné dix-sept ans. A ses funérailles, les crieurs des corps, agitant leurs clochettes, crièrent le long des rues : *Le bon roi Louis, père du peuple, est mort* ; et le peuple fondait en larmes.

FRANÇOIS PREMIER.

François premier, roi des gentilhommes, succéda à l'administration parcimonieuse de Louis XII, avec une cour brillante et prodigue.

Il trouva le trésor sans dette mais vide. Au lieu d'établir de nouveaux impôts, il se procura des ressources en vendant des charges de justice. La nation, humiliée de ses récentes défaites se porta d'elle-même et avec ardeur

à une nouvelle expédition. Les Alpes furent franchies; François rencontra les Suisses près de Marignan. Après une lutte de deux jours, nommée la bataille des géants, il fut maître du milanais. La suite de cette victoire fut la paix perpétuelle signée avec les Suisses devenus ses alliés depuis ce jour-là. Tandis que François célébrait sa victoire par des fêtes et appelait les dames à la cour, en (1)disant qu'une, "cour sans dames était une année sans printemps, et un printemps sans roses."

Le roi d'Espagne, Charles-Quint se faisait (3)élire empereur (1519). De ce jour la politique de la France changea. Il ne (4)s'agissait plus de gagner une province, mais de sauver la liberté de l'Europe menacée. Charles-Quint était maître de l'Espagne, de Naples, des Pays-Bas, de l'Autriche et empereur d'Allemagne, titre auquel étaient attachés des droits de suzeraineté sur l'Italie. Il avait (5)entraîné dans son alliance le pape Léon X et Henri VIII d'Angleterre. Ferdinand Cortez et Pizarre (6)faisaient pour lui la conquête du Mexique et du Pérou. Que (7)manquait-il donc au nouveau Charlemagne? La France! Mais la France ne se donna pas ni ne se laissa pas prendre.

François premier commença la guerre par l'invasion de la Navarre; elle fut conquise et perdue en peu de jours. Le Milanais lui fut enlevé par la défaite de la Bicoque.

Aux désastres de la guerre vint se joindre une conspiration dangereuse. Charles de Bourbon, prince du sang et connétable, irrité d'un jugement inique qui le (8)dépouillait d'une partie de ses biens, conspira avec

(1) saying. (3) elected. (4) acted. (5) drawn. (6) made. (7) lacked. (8) dispoiled.

Charles-Quint le démembrement de la France. Le complot découvert, Bourbon s'évada et passa au service de Charles-Quint, qui poursuivit en Italie le cours de ses succès. Le favori Bonnivet, chef des armées françaises, (9)échoua devant Milan, et termina la campagne par la déplorable journée de Biagrasse, qui coûta à la France le Milanais et Bayard. Les Impériaux passèrent les Alpes, (10)envahirent la Provence et (11)assiégèrent Marseille. Mais la ville résista avec vigueur ; le roi (12)accourut avec une nomdreuse armée, et l'ennemi se retira en désordre.

François premier ne (1)pouvant se résigner à céder ainsi sa conquête, repassa en Italie, (2)reprit Milan, combattit à Pavie, où il fut vaincu et fait prisonnier. Ce fut après cette défaite qu'il (3)écrivit à sa mère, régente en son absence, cette lettre fameuse : *Madame, tout est perdu, fors l'honneur*, (1526). Charles-Quint était alors en Espagne ; vainqueur sans avoir combattu, il retint son rival captif à Madrid, ne (5)voulant lui rendre la liberté qu'à de rigoureuses conditions.

Cependant François premier tomba dangereusement malade. Charles-Quint, (6)se voyant le point de perdre avec le roi tout le fruit de sa victoire, résolut de lui rendre visite et de lui donner quelques espérances. Lorsque le roi le (7)vit entrer dans sa chambre, il se souleva sur son lit avec humeur, et lui dit d'un ton de reproche et de colère : *Venez-vous voir si la mort vous dédivrera bientôt de votre prisonnier?*—*Vous n'êtes pas mon prisonnier*, répondit Charles, *mais mon frère et mon ami ; et je n'ai d'autre dessein que de vous rendre la liberté et*

(9) failed. (10) invaded. (11) besieged. (12) hastened.

(1) being able. (2) retook. (3) wrote. (4) except. (5) wishing.

(6) seeing himself. (7) saw.

toute la satisfaction que vous pouvez attendre de moi. Puis il l'embrassa et (8)l'entretint avec cet air de franchise, dont le roi ne (9)savait pas se défier.

Cette visite produisit un effet salutaire sur le malade; en peu de jours il fut hors de danger. Lorsque Charles le (10)sut bien rétabli, il changea de langage. En vain le roi lui (11)rappela ses promesses bienveillantes; ne pouvant rien en obtenir, il s'engagea par le traité de Madrid (1526) à livrer la Bourgogne, à donner ses deux fils en otage, à s'allier par un double mariage à la famille de Charles-Quint, à rétablir Bourbon, enfin à céder tous ses droits sur l'Italie.

Le nécessité engagea François-premier à accepter l'alliance des Turcs. Leur glorieux prince Soliman fit une puissante diversion en menaçant sans relâche l'Autriche de côté du Danube. Le siège de Vienne par les Turcs, en 1529, (1)amena la paix de Cambrai, qui confirma à l'empereur Charles-Quint la possession de l'Artois et de la Flandre française, mais nous laissait du moins la Bourgogne.

VICTOIRE DE CÉRISOLES; PAIX DE CRESPIY. (1544).

Cette paix n'était qu'une trêve. , En 1536 Charles, de retour de l'expédition de Tunis et alors au comble de la puissance, envahit lui-même la Provence à la tête d'une armée formidable. Le maréchal de Montmorency ravagea le pays autour de lui et l'obligea par la famine à une retraite désastreuse. L'entrevue de

(8) entertained. (9) knew. (10) knew. (11) recalled.

(1) brought.

Nice entre les deux monarques suspendit les hostilités (1538); et quelque temps après, Charles-Quint traversa la France au milieu des fêtes, pour aller (2) châtier les Gantois. Il avait promis le Milanais à un fils du roi, il le garda. Une expédition malheureuse qu'il (3) tenta contre Alger parut à François premier une occasion favorable de reprendre les armes. Abandonné de tous ses alliés, sauf des Turcs, et réduit à combattre contre la moitié de l'Europe, il gagna la bataille de Cérisoles en Piémont (1554), mais (4) vit l'empereur envahir la Champagne, tandis que l'Anglais Henri VIII, passé du côté des impériaux, attaquait la Picardie. La belle défense de Boulogne et de Saint-Dizier le sauva et lui permit de signer le traité de Crespy (1544), qui lui laissait le Piémont et la Savoie en échange de la renonciation à ses droits sur Naples, Milan et la Flandre.

Henri II, fils et successeur de François premier, eut, comme son père, à combattre Charles-Quint. Il s'unit aux princes protestants d'Allemagne, attaqués par l'empereur. Une rapide invasion en Lorraine le (1) rendit maître des villes impériales de Metz, Toul et Verdun (1552), appelés les Trois-Évêchés.

Bientôt Charles-Quint vint assiéger Metz avec cent mille hommes; François de Lorraine, duc de Guise, sauva cette place par une brillante et vigoureuse défense. Charles se retira après avoir vu périr les deux tiers de son armée, et l'année suivante (1554), il perdit la bataille de Renti contre Henri II lui-même.

(2) chastise. (3) attempted. (4) saw.

(1) rendered.

Charles-Quint abdiqua la couronne d'Espagne de Philippe II, son fils (1555). La guerre continua entre Henri II et Philippe jusqu'au traité de Cateau-Cambrésis (1559). Par cette paix Henri conserva les Trois-Évêchés, mais renonça à toutes ses prétentions sur l'Itali.

Les Guise murmurèrent parce que la paix diminuait leur crédit. Montmorency (2) para le coup par l'expédient d'un double mariage : celui de Marguerite, sœur du monarque, avec Emmanuel Philibert, duc de Savoie, et celui d'Elisabeth, sa fille, avec Philippe II. Un autre avait été précédemment conclu ; c'était celui de Marie Stuart, fille de Jacques V, roi d'Écosse, avec le dauphin François.

Henri II avait (1) voulu célébrer par des fêtes pompeuses la paix de Cateau-Cambrésis. Dans une (2) joute il fut blessé mortellement par un éclat de lance et mourut (1559). Il laissait de Catherine de Médicis, quatre fils, dont trois régnèrent. Pendant un quart de siècle la couronne reposa sur trois têtes d'enfant. François II avait seize ans à la mort de son père ; Charles IX en avait dix quand il devint roi et Henri III vingt-trois. Au milieu de ces princes sans expérience était Catherine de Médicis qui avait le goût des intrigues ténébreuses et à la suite des troubles (3) éclataient sans cesse.

Un élément de troubles grandissait tous les jours, *le calvinisme*. Trente ans auparavant, Luther avait commencé en Allemagne la réforme religieuse ; Calvin, de Noyon, la prêcha en France. François I et Henri II (4) voulurent l'étouffer (massacre des Vaudois des Cabrières et de Mérindol en 1545 ; supplice de luthériens, à Paris, dès 1526, etc.), et (5) parurent (6) réussir ; mais la per-

(2) parried.

(1) wished. (2) tilt. (3) broke out. (4) wished (5) appeared
(6) to succeed.

sécution multiplia les prosélytes. En 1562, on comptait en France 2160 églises réformées. La noblesse se partagea entre le deux cultes. La réforme, qui était une révolte contre l'autorité du pape, était bien près de conduire, en politique, à une révolte contre l'autorité du roi. Ses doctrines austères et indépendantes (7) eurent de nombreux partisans parmi les gentilshommes de province, jaloux et ennemis de la cour; au contraire, la cour, les grands seigneurs restèrent presque tous catholiques. L'opposition religieuse fortifia ainsi l'opposition politique. Les princes de Bourbon, éloignés du gouvernement, (8) se mirent à la tête de la petite noblesse provinciale, devenue calviniste; les Guises, au contraire, s'appuyèrent sur les grandes villes, restées en grande majorité catholiques. Des deux côtés on commit le crime d'appeler l'étranger. Les Guises invoquèrent le secours du roi d'Espagne, Philippe II, le défenseur intéressé de l'orthodoxie; et leurs adversaires, celui des Anglais et des Allemands.

CHARLES IX (1560-1574).

Les rois enfants à qui Henri II avait (2) légué son trône, (3) disparaissent au milieu du choc de ces croyances ennemis et de ces ambitions rivales. François II inaugure son règne par le supplice d'un conseiller au parlement, le protestant Anne Dubourg. Cette exécution provoque la conjuration d'Amboise, formée par le prince de Condé, frère d'Antoine de Bourbon, avec les calvinistes, pour enlever le roi et tuer les Guises (1560).

(7) had. (8) placed themselves.

(2) left. (3) disappeared.

Ceux-ci (4) déjouent le complot; douze cents protestants périssent. Le prince de Condé, arrêté aux états d'Orléans, est lui-même condamné à perdre la vie. La mort du roi au bout de dix-sept mois de règne, le sauve.

Catherine de Médicis gouverna alors comme régente au nom de son autre fils, Charles IX, qui, tout occupé de ses chasses et de ses vers, laissa la reine mère soutenir tour à tour Condé et les Guises, pour tenir entre eux la balance égale. Elle essaya même de rétablir la paix religieuse en ouvrant à Poissy des conférences entre les théologiens des deux partis (5). Les docteurs ne (5) s'entendirent pas mieux que les princes.

La guerre civile commença en 1562, au massacre de Vassy, ordonné par le duc de Guise, et se continua jusqu'en 1572, sauf quelques interruptions (6) ménagées par les paix d'Ambroise (1563), de Lonjumeau (1568) et de Saint-Germain (1570). Les principaux incidents de la lutte furent les batailles de Dreux (1562), de Saint-Denis (1567), de Jarnac et de Montcontour (1569). Elles furent toutes gagnées par les catholiques, mais restèrent toutes aussi sans résultat, parce que la cavalerie huguenote, incapable de tenir tête à une armée régulière, se reformait après sa défaite, et que, de tous les châteaux du centre, de l'est et de l'ouest de la France (7) accouraient dans ses rangs de nouvelles et vaillantes recrues. Leur chef, Coligny, général malheureux, mais plein de ressources, était d'ailleurs l'homme le plus propre à éterniser une guerre. Tout ce sang versé profitait pour-

(4) baffled. (5) agreed. (6) brought about. (7) hastened.

tant à quelqu'un. La reine mère (8) voyait avec joie tomber à chaque bataille un de ceux qui lui disputaient le pouvoir : au siège de Rouen (1562), le roi de Navarre, premier prince du sang ; devant Orléans, le duc François de Guise, assassiné par le protestant Poltrot de Méré (1563) ; à Saint-Denis, le vieux connétable de Montmorency ; à Jarnac, le prince de Condé, (9) tué de sang-froid par un catholique après le combat.

LA SAINT-BARTHÉLEMY (1572.)

Guise et Montmorency tombés, Catherine de Médicis n'avait plus de rivaux pour le moment dans le parti catholique. Afin de se débarrasser aussi des protestants, elle les attira à Paris pour les fêtes du mariage de Henri de Navarre avec une sœur de Charles IX, et le 24 août 1572 commença l'affreux massacre de la Saint-Barthélemy. Des milliers de protestants périrent, soit à Paris, soit dans les grandes villes qui se (10) hâtèrent d'imiter la capitale. L'amiral de Coligny fut (11) égorgé un des premiers, et les assassins le jetèrent mourant sur le pavé. Guise, qui resta dans la cour, frappa du pied le martyr au visage et un serviteur italien du duc de Nevers coupa ensuite sa tête, pour l'envoyer à Rome. Henri de Navarre, qui fut plus tard Henri IV, ne sauva sa tête qu'en abjurant, et resta quatre ans captif à la cour.

Quand le roi était couché dans la nuit de la Saint Barthélemy il (1) essaya de (2) retenir La Rochefoucauld

(8) saw. (9) killed. (10) hurried. (11) throttled.

(1) tried. (2) retain.

qu'il (3)aimait, et de le faire coucher parmi les gentils-hommes de sa chambre. La Rochefoucauld s'excusa et le roi le laissa partir à la mort. Une scène semblable se passait au coucher de Catherine. Mais là il s'agissait de la propre fille de la reine, qui l'obligeait elle-même à sortir! Comme la reine de Navarre (4)prenait congé pour se retirer dans l'appartement de son mari, sa sœur, la duchesse de Lorraine, tout en larmes, l'arrêta, en disant, "Mon Dieu, ma sœur, n'y allez pas!" Catherine appela la duchesse et lui (5)défendit de rien dire à Marguerite.

"Vous l'envoyez sacrifier," s'écria la duchesse; "s'ils (6)découvrent quelque chose, ils se vengeront sur elle."

"Quoi qu'il (7)advienne, il faut qu'elle y aille, de peur de leur faire soupçonner quelque chose," répondit la reine.

Au son de la cloche du Palais qui répondait au bourdon de Saint-Germain-l'Auxerrois, les bandes des zélés s'étaient (1)mises en mouvement dans tous les quartiers. Elles furent (2)guidées au carnage par les gardes du roi, par la noblesse du parti de Guise et d'Anjou. Ce furent les gardes d'Anjou qui (3)égorgèrent le seigneur de La Force et l'un de ses fils. L'autre fils, enfant de douze ans resta toute la journée caché sous les cadavres de son père et de son frère aîné, (4)contrefaisant la mort, jusqu'à ce qu'(5)entendant vers le soir, un homme du peuple détester à demi-voix la barbarie des meurtriers, il se découvrit à cet artisan, qui le sauva.

Le massacre (6)eut un caractère plus hideux encore dans l'intérieur du Louvre. Les serviteurs du roi de

(3) loved. (4) took. (5) forbid. (6) discover. (7) comes to pass
(1) put. (2) guided. (3) throttled. (4) imitating. (5) hearing.
(6) had.

Navarre et du prince de Condé arrêtaient les gentilshommes que le roi lui-même avait invités à coucher dans les appartements de ces deux princes. A mesure qu'ils descendaient dans la cour, ils leur (1)ôtaient leurs épées et les (2)livraient aux Suisses qui les attendaient sous le vestibule. Ils furent mis en pièces sous les yeux du roi, dont ils réclamaient la foi à grands cris. Catherine et Anjou avaient trainé le roi à la fenêtre pour bien (3)constater sa complicité. Le vieux Brion gouverneur du petit marquis de Conti, frère du prince de Condé, fut massacré entre les bras de son élève, qui implorait vainement les bourreaux. Un des gentilshommes, déjà blessé et tout sanglant, se jeta sur le lit de la reine de Navarre et la saisit à bras-le-corps comme pour s'en faire un bouclier. Marguerite (4)obtint sa grâce des assassins qui le (5)poursuivaient.

Le crime, comme il arrive toujours, fut même inutile; les protestants coururent aux armes, et arrachèrent un quatrième traité, dit paix de la Rochelle, qui ne dura que quelques mois. Charles IX légua la guerre civile à son successeur (1574). Ses derniers jours furent remplis de remords et de visions terribles.

Par une ordonnance de Charles IX le commencement de l'année fut fixé au 1^{er} janvier. (1)Auparavant l'année commençait la veille de Pâques. On doit aussi à ce règne le palais des Tuileries, que (2)fit construire Catherine de Médicis en 1564.

Le règne de Henri III, frère et successeur de Charles IX, a été (3)nommé le règne des favoris. Ses mignons

(1) took off. (2) delivered. (3) verify. (4) obtained. (5) followed.

(1) before. (2) made. (3) named.

(4) rendirent le roi indolent, et voluptueux, et le mépris qu'ils inspiraient au peuple (6) rejaillit sur le trône.

Le duc d'Alençon quitta la cour de son frère pour (7) se mettre à la tête des mécontents, où le roi de Navarre et Condé le rejoignirent. Un corps d'Allemands arrivait alors en France, et se réunissait aux confédérés. Le duc de Guise se présenta pour les combattre à Château-Thierry; la rencontre (8) fut rude. Malgré cette victoire, Catherine, voyant trois princes du sang ligués contre Henri III, (9) tenta de (10) conjurer l'orage par de magnifiques promesses.

Ces promesses revoltèrent les catholiques. D'abord Péronne, l'une des places données aux calvinistes, refusa de recevoir les troupes du prince de Condé. Des seigneurs du voisinage, animés du même esprit, formèrent, avec les Péronnais, une association pour le maintien de la religion nationale. Un grand nombre de villes (11) suivirent cet exemple et telle fut l'origine de la "Ligue."

On (1) vit se former alors trois partis; le parti des *Ligueurs*, qui avait pour chef Henri, duc de Guise, et pour appui les Seize; celui des *Huguenots*, conduit par Henri, roi de Navarre, héritier de la couronne de France par la mort du duc d'Alençon; et le parti du roi Henri III, qu'on appela le parti des *Politiques* ou des *Royalistes*.

Henri III, intimidé par les succès de la sainte ligue, (2) se mit lui-même à la tête de cette ligue, dans l'espérance de s'en rendre maître; et (3) s'étant uni avec le

(4) rendered. (5) distrust. (6) rebounded. (7) to place himself. (8) was. (9) attempted. (10) to appease. (11) followed.
(1) saw. (2) placed himself. (3) himself being

duc de Guise contre le roi de Navarre, il révoqua par un édit tous les privilèges accordés aux protestants.

Les protestants, conduits par le roi de Navarre et le prince de Condé, défendirent leurs privilèges. En 1587, Henri de Béarn défit à Coutras, en Guienne, la puissante armée que Henri III y avait (4) envoyée sous le commandement de Joyeuse, son favori. Après sa victoire il (5) offrit la paix, mais elle fut refusée.

Le duc de Guise, de son côté (6) battit à Vimori et à Auneau les Allemands et les Suisses qui (7) allaient renforcer l'armée des protestants; après quoi il s'approcha de la capitale, où il fut reçu comme le sauveur de la nation.

Le duc, en effet, de retour à Paris, (8) fit la *journée des barricades*, désarma le roi et le rendit comme prisonnier (1588). Henri III (9) se vengea par un crime. Sorti de Paris en fugitif, il se rendit à Blois, y appela les États généraux, et le duc (10) ayant (11) osé y venir, il l'y fit (12) tuer en trahison avec son frère le cardinal de Guise. Paris, où dominaient dans le conseil des *Seize* les plus fougueux ligueurs, prononça aussitôt sa déchéance, et Henri III n'eut d'autre ressource que de se jeter dans les bras du roi de Navarre, son cousin. Ils vinrent tous deux assiéger Paris que défendait Mayenne, frère de Guise. Henri III fut, durant ce siège, assassiné à Saint-Cloud par un (13) moine, Jacques Clément. Avec lui finit la branche capétienne des Valois.

(4) sent. (5) offered. (6) fought. (7) went. (8) made. (9) revenged himself. (10) having. (11) dared. (12) killed. (13) monk.

HENRI IV.

L'armée proclama roi Henri de Navarre sous le nom de Henri IV, mais le parti des seigneurs catholiques l'abandonnant, Henri (14) dut conquérir sa couronne par l'épée.

A la journée d'Arques, 2 septembre, 1589, Henri IV, avec une (1) poignée de soldats triompha d'une multitude d'ennemis. Quelques mois après il combattit de nouveau Mayenne à Ivry et après cela il (2) se dirigea sur Paris pour l'assiéger.

Au bout d'un mois de (3) blocus, Paris éprouva toutes les horreurs de la famine. A défaut de pain, on brouta l'herbe des rues, on mangea des bêtes domestiques, même les plus immondes; on imagina de faire une espèce de pâte, d'abord avec de l'ardoise, du son et de la paille pilés ensemble, puis avec les os des animaux dont on avait dévoré la chair, et des cadavres qu'on arrachait au cimetière; on l'appela le *pain de madame de Montpensier*, parce qu'elle en louait beaucoup l'invention; mais on fut obligé d'abandonner cette horrible nourriture qui donna la mort à tous ceux qui l'essayèrent. Enfin une mère renouvela, dit-on, les horreurs du siège de Jérusalem; elle fit rôtir les membres de son enfant mort, et de douleur elle rendit l'âme devant cet affreux repas.

A l'aspect de tant de maux, le cœur paternel de Henri IV était touché. En maintenant le blocus avec rigueur, il pouvait consommer en peu de jours la destruction des rebelles; mais sa bonté l'en détourna. Et comme

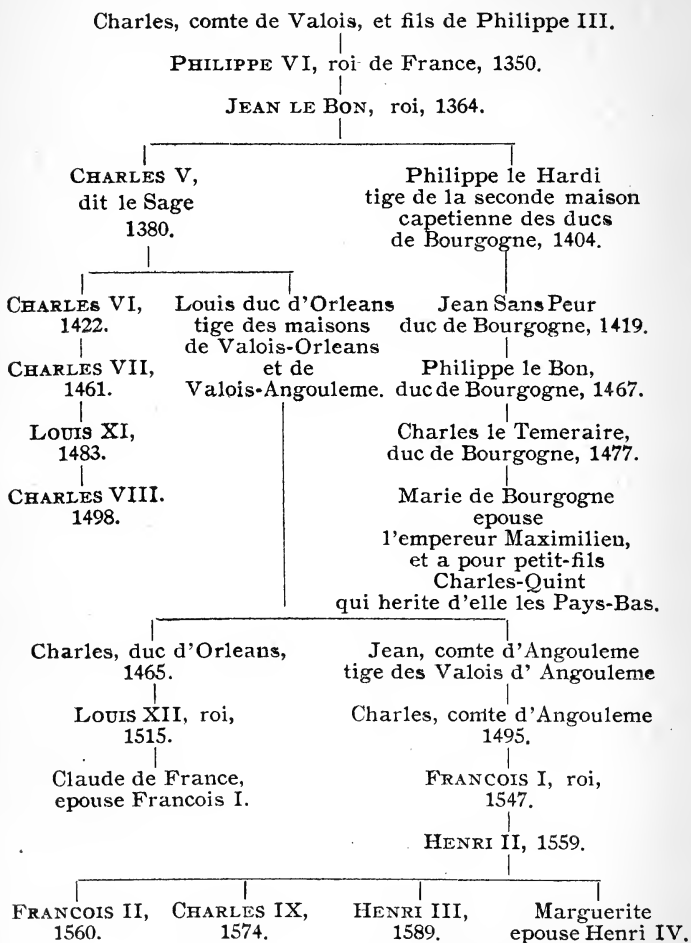
(14) had. (1) handfull. (2) directed himself. (3) blockade.

il voyait des hauteurs de Montmartre arriver une foule d'habitants que les Seize avaient renvoyés comme des bouches inutiles : *Qu'on les laisse passer, dit-il, il y a pour eux des vivres dans mon camp.* Mais cet excès de bonté prolongea le siège, et permit aux ligueurs d'attendre les secours que Mayenne était allé demander au duc de Parme, général espagnol.

Le 25 juillet, 1593, Henri IV se fit catholique et le 21 mars de l'année suivante les portes de Paris lui furent ouvertes.

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DE LA MAISON CAPÉTIENNE DES VALOIS.

(Les dates indiquent l'année de la mort.)



13 rois ayant régné 261 ans.

Les ressources trouvées par son ministre Sully (1) permirent à Henri IV d'entreprendre de grands travaux comme la construction de la galerie du Louvre, du canal de Briare entre la Seine et la Loire, etc. A Paris, l'hôtel de ville, le pont neuf, la place royale, furent achevés. Dans tout le royaume des routes furent percées et plantées d'arbres; les places fortes furent réparées et les arsenaux (3) remplis.

Les protestants, qui (4) craignaient d'être inquiétés, ne dissimulaient point leur mécontentement. Le roi les calma par le fameux édit de Nantes, donné en 1598, et qui leur assura, (5) outre la liberté de conscience qui leur était déjà accordée, l'exercice public de leur religion dans plusieurs villes, la faculté de posséder toute (6) espèce de charges, avec des places de sûreté pour huit ans. Cette dernière concession fut par la suite fatale au repos du royaume, puis qu'elle eut pour effet de créer une espèce de république au milieu de la monarchie.

Henri était aimé du peuple, mais les grands, qui l'avaient vu si pauvre gentilhomme, n'obéissaient qu'à regret. Il fallut qu'à deux reprises il les frappât par l'exécution du maréchal de Biron et la condamnation du comte d'Auvergne, qui avaient conspiré avec l'étranger. Des ultra-catholiques (7) essayèrent contre lui du poignard.

Dix-neuf (8) tentatives furent faites contre lui; la vingtième (9) réussit. Ravaillac le frappa d'un couteau au cœur, pendant que son carrosse était arrêté, au milieu de la rue de la Ferronnerie, par un embarras de voitures (1610).

(1) permitted. (3) to undertake. (2) filled. (4) feared. (5) outside of. (6) kinds. (7) tried. (8) attempts. (9) succeeded.

LOUIS XIII (1610-1643).

La reine, Marie de Médicis sortit de son appartement à la nouvelle de l'assassinat de Henry IV, et, rencontrant le chancelier de Sillery: *Le roi est mort!* lui dit-elle. —*Madame*, répondit le chancelier sans marquer d'émotion, *Votre Majesté m'excusera, les rois ne meurent point en France.*

Marie de Médicis, (1) devenue régente de son fils Louis XIII changea de politique et de ministres. Elle (2) s'unit à l'Espagne, renvoya Sully et accorda sa faveur au Florentin Concini, qu'elle fit maréchal. Les grands (3) reconnurent bien vite la faiblesse de ce gouvernement de femme, (4) prirent les armes et ne les (5) déposèrent qu'en échange de grosses pensions (1614). Aussi, trouvant ce moyen commode de subvenir à leurs prodigalités, ils firent une nouvelle levée de (6) boucliers en 1615, et vendirent encore la paix. Le prince de Condé (7) exigea pour lui seul un million cinq cent mille livres et cinq villes.

Pour remettre l'ordre dans l'État on eut recours, en 1614, aux États généraux. Le tiers état demanda des réformes dont les réclamations de 1789 n'en sont qu'un écho agrandi. En 1617 Louis XIII voulant sortir de tutelle, se débarrassa du (8) joug de Concini en le faisant assassiner, et le reine-mère fut reléguée au château de Blois.

De Luynes succéda à Concini, dont il suivit les traces; les grands l'attaquèrent. Marie de Médicis s'échappa de Blois et se joignit aux Mécontents. La mère et le fils

(1) become. (2) united herself. (3) recognized. (4) took.
(5) laid aside. (6) shields. (7) exacted. (8) yoke.

préparaient à la guerre; mais l'évêque de Luçon, Richelieu, ménagea un accommodement, bientôt suivi d'une rupture et d'une réconciliation nouvelle.

De Luynes était mort, et Richelieu (1) grandissait dans l'ombre. Nommé cardinal (1622), il ne lui manquait plus que d'entrer au conseil. C'était le désir de la reine mère, qui, ne voyant en lui que sa créature, força tous les obstacles pour l'introduire au ministère (avril, 1624). Sur ces (2) entrefaites, Louis XIII avait épousé Anne d'Autriche, fille de Philippe III, roi d'Espagne.

Devenu principal ministre, Richelieu se proposa trois buts :

1. Détruire en France, non la religion réformée, mais le parti politique que les cavinistes constituaient :

2. (3) Dompter les grands ;

3. (4) Abaisser la maison d'Autriche, "et relever le nom de France dans les nations étrangères, au point où il devait être."

La désorganisation du royaume durant les guerres de religion et la minorité de Louis XIII avaient rendu à la noblesse toute son indocilité; Richelieu reprit (5) l'œuvre de Louis XI.

Il fit décapiter les comtes de Boutteville et de Montmorency pour s'être battus en duel, malgré les défenses du roi.

Il fit exécuter en effigie les ducs de Vendôme et de la Valette, l'un pour un complot, l'autre pour une défaite, car il punit souvent un (6) échec comme une trahison; et à la Bastille une commission attendait les généraux malheureux ou incapables.

(1) grew. (2) interval. (3) to control. (4) to lower (5) the work.
(6) a check—a loss.

Il châtia le duc de Lorraine, pour avoir donné asile et protection à Gaston, duc d'Orléans, frère du roi, qui s'était déclaré le mortel ennemi du ministre. La reine mère, qui fut chassée du royaume, mourut à Cologne dans l'exil et dans l'indigence. Le maréchal de Marillac, suspect d'être d'intelligence avec elle, eut la tête (7) tranchée. Le duc de Montmorency, gouverneur de Languedoc, sollicité à la révolte, puis lâchement abandonné par Gaston, qui traitait avec le ministre, fut envoyé à (8) l'échafaud.

Cette politique sans pitié (9) souleva bien des résistances. Pour renverser le ministre, on mit tout en jeu, les intrigues, les complots, même la guerre civile.

Le duc de Buckingham, tout-puissant en Angleterre comme Richelieu l'était en France, était venu, l'an 1625, épouser la princesse Henriette, sœur de Louis XIII, au nom de Charles 1^{er}. Homme vain et téméraire, il s'était infatué d'une passion romanesque pour Anne d'Autriche; il avait même osé la déclarer. Voulant revoir l'objet de son amour, il se fit charger d'une seconde ambassade à Paris, sous prétexte de signer un traité contre l'Espagne; mais l'entrée du royaume lui fut interdite. L'amour du duc de Buckingham a été le sujet d'un roman bien connu de Victor Hugo: "Les Trois Mousquetaires."

Richelieu reprit alors les plans de Henri IV contre la maison d'Autriche. En Allemagne la guerre, dite *guerre de Trente Ans*, était engagée entre l'empereur Ferdinand II et les princes protestants. Richelieu arma en faveur de ces derniers le roi de Suède Gustav-Adolphe. Après

(7) cut off. (8) scaffold. (9) raised.

le mort de ce héros, (1) enseveli à Lutzen dans son triomphe (1632), il soutint les Suédois par des subsides. En 1635, la France déclara la guerre à l'Espagne, et la fit généralement avec succès en Flandre, en Catalogne, en Allemagne et en Italie.

Richelieu mourut en 1642. On lui doit l'Académie française, et la Sorbonne. Corneille était son pensionnaire. Louis XIII mourut à Saint Germain en 1643.

LOUIS XIV (1643-1715.)

Louis XIV, dit le Grand, n'avait que cinq ans à la mort de son père, Louis XIII. Un élève de Richelieu, l'Italien Mazarin, qui avait la confiance de la régente Anne d'Autriche (la reine-mère) (2) devint ministre. Il suivit la politique du grand ministre de Louis XIII.

Les grands qui retrouvaient, comme à la mort de Henri II et de Henri IV, un roi enfant et une reine étrangère, essayèrent une dernière lutte contre la royauté. Mais Richelieu avait si bien (3) brisé cette indisciplinable noblesse, qu'elle eut besoin, pour être en état d'agiter le peuple, de s'appuyer sur le parlement, c'est-à-dire sur le grand instrument dont les rois s'étaient servis pour battre en (4) brèche la féodalité. Le parlement de Paris prétendait représenter la nation dans l'intervalle des états généraux; et, comme toute loi, avant d'être rendue exécutoire, devait être transcrite sur ses registres, il avait (5) tiré de cette circonstance le droit d'adresser des re-

(1) buried. (2) became. (3) broken. (4) breach. (5) drawn.

montrances. Sous les rois forts, il était muet; sous les rois faibles, les remontrances étaient fréquentes, et, si elles portaient sur des mesures de finances, elles pouvaient donner au parlement une popularité qui forçât pour un instant la royauté à compter avec lui. Ce fut ce qui arriva en 1647. Le cardinal de Richelieu avait légué d'immenses embarras financiers à son successeur. Pour (1) combler le vide des caisses publiques, il fallait de nouveaux impôts; le parlement refusa de les enregistrer (1647). Mazarin voulut faire enlever trois conseillers; une émeute de bourgeois obligea la cour de les relâcher, et un arrêt du parlement ordonna à Mazarin de sortir du royaume sous huit jours.

Ainsi commença la guerre de la Fronde. Le prince de Condé assiége 400,000 bourgeois avec 8,000 soldats. Les Parisiens se mettent en campagne, couverts de rubans, de devises et de plumes, se font battre, et reviennent accablés de railleries. Les femmes sont à la tête des factions; l'intrigue rompt et fait les cabales. On chante des vaudevilles, on se bat, on danse, on conspire.

La Fronde tomba d'elle-même sous le ridicule. Les parlementaires retournèrent à leurs fonctions, les bourgeois à leurs affaires. Mazarin, qui n'avait cessé de tout diriger du fond de son exil par son ascendant sur la reine mère, revint en triomphe. Mais le jeune roi (2) garda de ces troubles un souvenir qui ne s'effaça jamais. Il n'était plus depuis longtemps question de la Fronde quand le traité des Pyrénées (1659) rouvrit le France au prince de Condé. Mazarin, qui l'avait signé, mourut peu de temps

(1) cover. (2) kept.

après (9 mars, 1661). De ce jour, Louis XIV voulut gouverner lui-même, et, durant trente années, il (3) travailla régulièrement huit heurs par jour.

Mazarin avait recommandé Colbert à Louis XIV. Cet homme ne sépara jamais la grandeur du roi de la grandeur du pays. Il réorganisa les finances retombées dans le même désordre que Sully les avait trouvées.

Le roi d'Espagne, Philippe IV, étant mort, Louis (4)révendiqua les Pays-Bas et la Franche-Comté au nom de son épouse, Marie Thérèse.

Les motifs ne (5)manquaient pas. La dot de Marie-Thérèse n'avait pas été payée par son père, et par conséquent la renonciation de l'Infante devenait nulle; d'ailleurs il existait dans les Pays-Bas espagnols un droit particulier appelé *droit de dévolution*, par lequel les filles du premier lit héritaient de préférence aux fils du second: Marie-Thérèse se trouvait dans ce cas à l'égard de Charles II, successeur de Philippe IV. Après une rapide conquête, Louis, contrarié dans son ambition par la Hollande et l'Angleterre, rendit la Franche-Comté, mais garda une partie de la Flandre, en vertu du traité d'Aix-la-Chapelle (1668).

Louis XIV, irrité que les Hollandais, (1)naguère ses alliés, eussent mis obstacle à ses projets, se prépara à les en punir. En 1672, il envahit la Hollande avec une armée formidable. En quelques semaines, les Français arrivèrent de victoire en victoire à quarte lieues d'Amsterdam. Mais le stathouder, Guillaume d'Orange, ranima les Hollandais (2)abattus. Bientôt l'Europe alarmée

(3) worked. (4) failed.

(1) lately. (2) beaten.

forma en leur faveur une vaste coalition. Louis XIV fit face à tous ses ennemis; il soumit en personne la Franche-Comté. Condé en Flandre, Turenne et Créqui sur le Rhin et en Alsace, Duquesne sur les mers, rivalisèrent de succès et de gloire. Enfin, la France triomphante fit la loi aux puissances confédérées; le traité de Nimègue (1679) lui assura la possession de la Franche-Comté et d'une partie de la Flandre.

De sages règlements sur toutes les parties de l'administration, ordonnance civile des eaux et forêts, d'instruction criminelle, du commerce, etc., furent une première tentative pour tirer nos lois du chaos. L'ordonnance sur la marine devint presque aussitôt le code de toutes les nations maritimes.

Marie-Thérèse mourut en 1683. "J'ai perdu," dit Louis XIV, "une femme admirable, qui ne m'a jamais donné d'autre chagrin que celui de sa mort." Malgré ces paroles Marie-Thérèse avait presque toujours été négligée par Louis. Ce prince ne la ménagea nullement dans les passions du cœur. Il aima successivement mademoiselle de la Vallière, madame de Montespan, la duchesse de Fontanges, etc. Enfin, madame de Maintenon, veuve du poète burlesque Scarron, fixa ses sentiments. Mais pour légitimer sa liaison, il l'épousa secrètement (1685) en présence de son confesseur et de deux autres (3) témoins; elle avait alors cinquante ans et le roi quarante-sept.

Ce fut l'année même du mariage de Louis XIV avec madame de Maintenon que fut révoqué l'édit de Nantes (22 octobre, 1685). Richelieu avait (4) anéanti les

(3) witnesses (4) annihilated.

protestants comme parti politique; mais il leur laissé leurs voix dans les parlements, leurs synodes, enfin une partie de leur organisation intérieure. Louis XIV se flatta d'abord de les ramener par la persuasion. Il y eut en effet beaucoup de conversions; et il ne fallait plus, disait-on, qu'agir avec un peu de vigueur pour accomplir l'unité de l'Église et de la France. C'était la pensée des plus grands hommes du temps, en particulier de Bossuet. Louis XIV était d'ailleurs animé contre les calvinistes français, à cause des intelligences qu'ils entretenaient avec ceux de Hollande, et l'ordre leur fut donné de quitter la France, s'ils ne voulaient renoncer à leurs erreurs. Plusieurs centaines de mille se retirèrent à l'étranger.

Charles II, dernier héritier de Philippe II, était mourant et n'avait point d'héritier. Les grandes puissances se partageaient d'avance son héritage. Le traité de Londres (mai 1700) n'assurait à la France que la Lorraine, acquisition peu importante, parce que cette province était au premier coup de canon facilement occupée, et le royaume de Naples, possession plus onéreuse qu'utile. Aussi, quand Louis connut le testament de Charles II, qui appelait à lui succéder le duc d'Anjou, second fils du dauphin, il le proclama roi et l'envoya aux Espagnols en lui disant : "Il n'y a plus de Pyrénées."

TROISIÈME COALITION.

Alors, la France avait deux grands intérêts. Le premier, c'est que l'Espagne lui fût aînée; l'avènement d'un Bourbon au trône de Charles-Quint

semblait devoir réaliser cette espérance, c'est-à-dire nous assurer la paix sur notre frontière du sud. Le second, c'est que la frontière du nord (1) s'éloignât de Paris, et que les Pays-Bas fussent ou entre nos mains, ou dans notre alliance. Cet avantage, Louis essaya de le garantir à la France en joignant des troupes françaises aux garnisons espagnoles des Pays-Bas. Mais ni la Hollande ni l'Angleterre ne voulaient voir les Français aux bouches de l'Escaut, et une troisième coalition se forma (1701-1709).

La France y répondit d'abord par des succès. Boufflers vainquit les Hollandais à *Eckeren* (1703); Villars, les Impériaux à *Friedlingen* (1702) et à *Hoechstædt* (1703); Tallard, à *Spire* en Allemagne; Vendôme, à *Cassano* en Italie (1705). Mais Tallard et Marsin perdirent la désastreuse bataille de *Bleinstein* (1704); Villeroi, celle de *Ramillies* (1706); Vendôme, celle d'*Oudenarde* (1708). Villars lui-même fut défait à *Malplaquet* (1709), sur la frontière des Pays-Bas. La France, désolée par un hiver rigoureux et la famine, à bout de ressources et non pas de courage, demanda la paix. On voulut que Louis XIV chassât lui-même d'Espagne son petit-fils. "Puisqu'il faut faire la guerre, dit-il, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfants," et il envoya Villars livrer une dernière bataille, "S'il est vaincu, disait-il, je convoquerai toute la noblesse de mon royaume pour la conduire à l'ennemi, malgré mes soixante-quatorze ans, et périr à sa tête ou sauver l'Etat."

(1) was removed from.

TRAITÉS D'UTRECHT ET DE RASTADT (1713-1714).

Ces nobles sentiments eurent leur récompense. La victoire de Villars à Denain sauva la monarchie (1712), et les traités l'Utrecht et de Rastadt réglèrent pour un siècle la distribution territoriale des Etats européens. A la France restèrent la Flandre et l'Alsace avec Landau; à Philippe V, l'Espagne et ses colonies; à l'Autriche, les Pays-Bas, le Milanais et Naples; au duc de Savoie, Nice et la Sicile; à l'Angleterre, Mahon, Minorque, Gibraltar, la baie d'Hudson, Terre-Neuve et l'Acadie; au nouveau roi de Prusse, la haute Gueldre; enfin la Hollande obtenait le droit de tenir garnison dans sept villes des Pays-Bas qui devaient lui servir de barrière contre la France.

Aux acquisitions de Richelieu et de Mazarin, Louis XIV n'avait donc ajouté en réalité que Strasbourg, Landau, la Franche-Comté, Dunkerque, la Flandre, et aux colonies les Antilles, Cayenne, Bourbon et le Sénégal,

Sous ce règne florissaient les lettres et les arts.

Alors brillèrent dans la poésie Racine, Molière, la Fontaine et Boileau; en philosophie Descartes, Pascal, la Bruyère et Malebranche; et les peintres Poussin, Lesueur, Lebrun, Claude Lorrain; et les sculpteurs Puget, Girardon, Coustou, Coysevox; et les architectes Perrault, les deux Mansard, qui construisirent la colonnade du Louvre, Versailles, les Invalides, Marly, le Val-de-Graâce, l'Observatoire, etc., et cet artiste qui créa un art nouveau, le Nôtre, le dessinateur des jardins de Versailles, de Trianon, des Tuileries, de Chantilly et de Saint-Cloud.

Papin invente la machine à vapeur; L'astronome Picard exécute les premières opérations qui devaient servir à mesurer la terre. Le premier lieutenant de police fut placé en 1667.

Louis XIV mourut le premier septembre 1715, à l'âge de soixante-dix-sept ans, après un règne de soixante-douze ans, bien long et bien glorieux.

LOUIS XV (1715-1789).

C'était un enfant de cinq ans son arrière-petit-fils qui était l'héritier du grand monarque. Le parlement déféra tous les droits de la régence au duc d'Orléans. Ce prince déshonora le pouvoir par ses mœurs licencieuses et l'infamie de son principal agent, Dubois, bientôt cardinal, qui se fit pensionner par l'Angleterre. La politique de Louis XIV fut abandonnée. Le roi d'Espagne ambitionnait pour lui-même la régence de France et essaya de la saisir par la conspiration de Cellamare en 1718. Le duc d'Orléans se défendit contre cette attaque en recherchant l'alliance des Anglais.

Le trésor éprouvait un déficit annuel de soixante-dix-huit millions. On ordonna une (1) refonte des monnaies qui produisit soixante-dix millions, la révision des mauvaises créances qui obligea les financiers dont l'Etat, dans les mauvais jours, avait subi les lois usuraires à restituer deux cent vingt millions sur lesquels les courtisans ou les

(1) recoinage.

roués, comme on appelait les amis du régent, ne laissèrent arriver que quinze millions au trésor. Toutes ces mesures n'étaient que des expédients temporaires et, comme on le voit, peu productifs pour l'Etat.

REVOLUTION FINANCIÈRE DE LAW.

(2) L'Écossais Law prétendit ouvrir une source nouvelle de richesse. Il fonda, en 1716, une banque par (3) actions, qui (4) escompta à bas prix les billets des négociants, facilita par là le commerce et fit elle-même d'excellentes affaires. Aussi ses actions furent-elles vivement recherchées.

Mais à sa banque devenue en 1718 Banque royale, Law ajouta une *Compagnie* à laquelle il fit attribuer le privilège exclusif du commerce de la Louisiane et du Mississippi. Son premier succès fit croire au second; on se promit des merveilles de l'exploitation de la Louisiane, et telles furent les folles espérances placées sur cette entreprise que des actions de cinq cents livres furent achetées dix, vingt, trente et quarante fois leur prix. Ce jeu extravagant devait conduire à une catastrophe. Law, voyant (5) l'engouement public, crut pouvoir faire impunément des émissions si considérables de ces actions (pour un milliard six cents soixante-quinze millions), que la confiance se perdit. Bientôt, les profits espérés n'arrivant pas, tout (6) croula. Pour sauver la *Compagnie*, Law la réunit à la *Banque*. Ce fut la perte de l'une et de l'autre. Les détenteurs de billets voulurent tous à la

(2) the scotchman. (3) shares. (4) discounted. (5) infatuation.
(6) fell to ruin.

fois être remboursés, la banque tomba, et il n'y eut pas dans le royaume une fortune qui ne fut (7)ébranlée ou détruite. Des mendiants devinrent millionnaires, des princes furent ruinés. Ce qui était plus grave, ce fut la démoralisation produite par ces changements soudains et le goût d'un luxe insensé, résultat de ces gains illégitimes.

Law mourut à Venise dans la misère. Nos banques modernes ont réalisé la partie la plus raisonnable de son plan.

LE DUC DE BOURBON.

Le régent mourut en 1723. Le duc de Bourbon, son successeur comme premier ministre, signala son passage aux affaires par une alliance qui plus tard amena une guerre. Il fit épouser au roi la fille de Stanislas Lecinski, roi détrôné de Pologne.

FLEURY.

Le cardinal de Fleury, ancien précepteur du roi, remplaça, en 1726, le duc de Bourbon. Pendant dix-sept ans, il s'appliqua à faire vivre la France en paix, pour réparer le désordre des finances.

GUERRE POUR LA SUCCESSION DE POLOGNE (1733-1735).

Ce règne désastreux eut une guerre peu importante et deux autres plus sérieuses. La première, pour le rétab-

(7) shaken.

lissement de Leczinski sur le trône de Pologne, fut marquée par les victoires de *Parme* et de *Guastalla* (1734) ; la paix de Vienne céda la Lorraine au beau-père de Louis XV, à condition que cette province retournerait à la France après sa mort.

La seconde guerre fut entreprise pour dépouiller Marie-Thérèse d'Autriche ; elle ne profita qu'au roi de Prusse, Frédéric II, malgré la prise de Prague par nos soldats en 1741, et les victoires de *Fontenoy* (1745), de *Raucour* (1746) et de *Lawfeld* (1747), que remporta le maréchal de Saxe. Louis XV, maître des Pays-Bas, grâce à ces succès, ne sut pas les garder. Il ne voulait pas faire, disait-il, la paix en marchand, mais en roi. Il rendit ses conquêtes, et la France ne gagna pas un pouce de terre en sept années de combats. Fleury n'avait pas vu la fin de cette guerre, il était mort en 1743, âgé de quatre-vingt-neuf ans.

En 1756 une querelle entre la France et l'Angleterre, pour les limites du Canada, donna de nouveau le signal d'une guerre universelle. Les Anglais commencent les hostilités par la prise de plus de trois cents vaisseaux marchands français. La France se venge par quelques succès, surtout au Canada, et par la brillante conquête de Minorque et Port-Mahon. En même temps la guerre se rallume en Allemagne. La Russie, l'Autriche, la Saxe et la France se liguent contre le roi de Prusse, Frédéric le Grand. Ce prince, après de nombreux et rapides exploits, est battu à Prague et à Landshut. La défaite des Anglais, ses alliés, à Hastenbeck, leur capitulation sans combat à

l'embouchure de l'Elbe, mettent le comble à sa détresse. Il semblait perdu, lorsque la bataille de Rosbach, où une terreur panique disperse les Français, rétablit ses affaires. A la (8) déroute de Rosbach succèdent les défaites de Minden, de Crevelt et de Wartbourg. Dans le même temps toutes nos colonies en Asie, en Afrique et en Amérique, tombaient successivement au pouvoir des Anglais. La France (1) soupirait encore après la paix, qui, nécessaire à toutes les puissances, fut conclue en 1763, à Hubertsbourg, entre la Saxe, la Prusse et l'Autriche, et à Paris (1762), entre la France et l'Angleterre.

Deux provinces furent cependant, sous ce règne, ajoutées au royaume: la Lorraine, qui nous revint en 1766, après la mort de l'ancien roi de Pologne, Leczinski; à qui l'Autriche l'avait cédée en 1737, et la Corse, qui nous fut, en 1768, abandonnée par Gênes. Napoléon y naquit l'année suivante.

Louis XV eut un ministre très patriote, le duc de Choiseul qui signa contre l'Angleterre le pacte de famille entre les Bourbons de France, d'Espagne et de Naples. Enfin Louis sacrifia son ministre à la haine d'une courtisane, la comtesse du Barry.

Parmi les femmes de la cour de Louis XV, on distingue surtout la marquise de Pompadour qui disait ces paroles mémorables "après nous le déluge!" et la comtesse du Barry, qui produisit beaucoup de scandales.

Le roi brisa aussi les parlements, instruments utiles, même avec leurs résistances (1771). Dès lors il n'y eut plus dans l'Etat place pour la seule opposition, respect-

(8) route. (1) breathed.

ueuse et timide. qui pût légalement se montrer. Riche-lieu et Louis XIV avaient détruit l'importance politique de la noblesse; Louis XV détruisait le grand corps de la magistrature. Qu'allait-il donc rester pour (2)étayer le vieil édifice et couvrir le monarque?

Et comment Louis XV usa-t-il de ce pouvoir, le plus absolu qui fût jamais? Pour laisser, en 1772, s'accomplir le grand crime politique de ce siècle, le (3)déchirement de la Pologne, dont l'Autriche, la Prusse et la Russie se partagèrent les lambeaux sanglants.

Louis XV, formé à la débauche par le duc d'Orléans marcha sur les traces de ce maître. Une fois (1)livré à ses passions, il abandonna les rênes du gouvernement aux mains les plus viles. Les impôts se multiplièrent, et le poids en parut d'autant plus (2)accablant, que pour la plupart ils furent accordés à l'avidité des favorites, qui, se prévalant de la faiblesse du monarque, devinrent les (3)sangsues de la nation. Louis mourut à l'âge de soixante-quatre ans (10 mai 1774).

LA RÉVOLUTION FRANCAISE ET LOUIS XVI (1774-1793).

La révolution française était une révolution sans exemple dans les annales du monde. Etonnante en tout elle était spécialement remarquable par la rapidité de sa marche. Aucun empire ne fut plus fortement constitué que l'empire français; Mais deux nations ennemies habitaient ensemble le sol de la France. L'une de ces

(2) to stay, to support. (3) laceration.

(1) delivered. (2) crushing. (3) leeches.

nations était le peuple, l'autre la noblesse; cette dernière qui ne formait pas la centième partie des Français, se regardait exclusivement comme la nation.

L'état féodal avait engendré deux classes distinctes,

L'état féodal avait engendré deux classes distinctes, dont l'une (4) doit forcément (5) primer l'autre en tout en ce qui se rapporte à la vie sociale et en ce qui (6) tient à l'état matériel. Aussi la classe des seigneurs avait des privilèges qui plaçaient la classe de redevables en infériorité civile. L'antipathie de la France pour le régime seigneurial datait de loin. Ce n'est pas la révolution qui lui donna naissance. Sa trace est marquée dans tout le cours de l'histoire française. D'un côté on voit les grands, osifs et enivrés de l'immensité de leur fortune; de l'autre on aperçoit le peuple à qui la misère ôte la faculté de penser. Ces brutes, qui ne se croient plus des hommes et qui ne le sont plus en effet, avaient souffert d'affreuses misères selon tous les témoignages. Dans un grand nombre de provinces l'usage de la viande était inconnu. Les fermiers (1) mendiaient la plupart de l'année. On voyait incessamment des bandes de mendiants parcourir les campagnes et effrayer les villes. En 1739, le marquis d'Argenson écrivait "j'ai vu la ruine croissante de la richesse et de la population. Au moment où j'écris, en pleine paix, les hommes (2) meurent de pauvreté tout autour de nous, comme des mouches, et (7) broutent l'herbe. Le duc d'Orléans porta au conseil un morceau de pain de fougère. Il le posa sur la table du roi en disant. "Sire, voilà de quoi vos sujets se nourrissent." Les lettres de cachet mettaient la liberté à la discrétion des ministres

(4) must. (5) to lead. (6) held or belonged.

(1) begged. (2) die. (7) graze.

et de leurs amis. La propriété était menacée par la confiscation, par l'arbitrage dont la cour était armée pour la création d'impôts nouveaux, par une justice qui n'était pas impartiale, qui n'avait jamais forcé les grands à payer leurs dettes. L'instruction des pauvres était insuffisante et l'ignorance générale contrastait avec l'éducation raffinée de la noblesse. L'ignorance des plus simples règles de l'hygiène était telle que dans l'hôpital, le plus riche de France, on réunissait les malades de toutes sortes; ceux qui étaient atteints d'affections contagieuses étaient dans les mêmes salles que les autres et souvent dans le même lit. Jamais la moralité n'avait tombée si basse. Le marquis d'Argenson écrivait: "Le mariage, ce droit furieux et dont la mode passera." Le progrès public ne fait pas défaut forcément sous ce régime, il arrive moins vite, violé tout.

La censure existait. La loi prononçait la peine des galères ou de mort contre les auteurs d'écrits hostiles à la religion et à l'Etat, mais le plus souvent l'administration fermait les yeux et ce (1) mélange de sévérité et de tolérance ne faisait qu'irriter la curiosité publique. C'était le temps où l'abbé Galiani définissait l'éloquence, "L'art de tout dire sans aller à la Bastille."

Tout le monde lisait Voltaire. Montesquieu, tout à la fois moins audacieux et plus précis, comparait les législations, et montrait l'Angleterre avec ses libertés politiques comme le modèle à suivre. Un esprit plus aventureux, Rousseau, aussi éloquent qu'il était paradoxal, prenait la société tout entière à partie dans l'*Émile*, dans la *Profession de foi du Vicaire savoyard* dans le *Contrat social*.

(1) mixture.

Quant au peuple, jamais on ne vit une curiosité aussi vive de toutes choses, une audace aussi grande.

Le dix-huitième siècle avait donné au peuple la connaissance des choses et les lumières économiques, en sorte que la question de la féodalité, qui avait été l'affaire des juristes et de quelques hommes d'Etat jusqu'ici, occupait désormais tout le monde. Vis-à-vis des classes rurales ce régime n'eut plus de défense. Chacun regarda dans sa condition, n'y trouva plus que violation des lois normales, tyrannie, injustice, et fut pris d'une haine violente contre la féodalité et les droits seigneuriaux.

Dans cette condition des affaires, Louis XVI petit-fils de Louis XV débuta par des actes de bienfaisance et de popularité. Il était sans vices et sans passions, ou s'il en avait une c'était celle du travail manuel. La nature l'avait fait habile et probe artisan, mais les lois humaines l'avaient fait roi.

Il était un contraste le plus complet de l'immonde veillard qui le précédait. Il voit bien, mais malheureusement par (1) défiance de lui-même, il agit mal et par conséquent était trop indécis pour savoir imposer sa volonté à son entourage.

Au commencement le peuple était satisfait du nouveau roi. On savait qu'il apportait sur le trône des vertus privées, une pureté de (2) mœurs, et l'envie de faire le bien. Et si ses paroles, "je veux qu'on m'appelle Louis le Sévère," avaient jeté une sorte de panique parmi les courtisans il aurait plu au peuple.

(1) mistrust. (2) morals.

Il commença par rappeler les parlements, que le chancelier Maupeou avait détruits ; il supprima le servitude dans ses domaines, abolit les tortures, réduisit l'impôt, et refusa le don de joyeux avènement. Mais la grande question était la réorganisation des finances.

Malgré ses actes populaires Louis XVI était vrai fils des rois. Il croyait religieusement que "Le roi était le pouvoir unique que la législation était à lui seul et qu'il avait le droit de mettre des impôts pour les nécessités de l'Etat."

Louis avait épousé, n'étant encore que Dauphin, Marie-Antoinette, fille de Marie Thérèse d'Autriche. On regardait la jeune reine avec (1) méfiance comme l'instrument par lequel son ambitieuse mère prétendait gouverner la France.

GUERRE D'AMÉRIQUE.

En 1776, les colonies anglaises d'Amérique s'étaient déclarées indépendantes de la métropole. Par un traité d'amitié et de commerce, signé à Paris en 1778, Louis XVI les reconnut comme État souverain. Il s'ensuivit une guerre entre la France et l'Angleterre. Tandis qu'en Amérique La Fayette et Rochambeau combattaient avec Washington, on vit d'Estaing, d'Orvilliers, La Motte-Picquet, La Touche Tréville, Suffren, rendre, sur les mers, au pavillon français, la gloire qu'il avait perdue depuis Louis XIV. La guerre, après avoir embrasé les quatre parties du monde, fut terminée, en 1783, par un traité qui

(1) distrust.

assura aux États-Unis leur indépendance et à la France quelques médiocres restitutions dans les deux Indes.

La guerre d'Amérique avait coûté 1200 millions à la France; il fallait rétablir l'ordre dans les finances. Louis XVI, après avoir convoqué deux fois sans succès l'assemblée des Notables, suivit le conseil de Necker, ministre des finances, et, le 5 mai 1789, il ouvrit les États-Généraux, composés des députés des trois ordres de la nation, le clergé, la noblesse, et le tiers-état ou la bourgeoisie.

L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE—LE TIERS ÉTAT.

C'était le tiers état qui portait tout le poids de l'impôt. Puisque sa bourse était le trésor commun, il était inévitable que plus la monarchie deviendrait dépensière, plus elle se mettrait dans sa dépendance, et qu'un moment arriverait où, lassé de payer, il demanderait des comptes. Ce jour-là s'appelle la Révolution de 1789.

Dans une (1) brouchure célèbre, l'abbé Siéyès répondit aux questions que tout le monde se faisait alors. "Qu'est-ce que le tiers état? La nation. Qu'est-il? Rien. Que doit-il être? Tout." Ainsi, au mot de Louis XVI: "L'État, c'est moi," Siéyès répondait: "L'État, c'est nous." Il n'évaluait, en effet, le nombre des nobles de tout âge et de tout rang qu'à moins de cent dix mille; faible minorité qui se perdait au sein de vingt-six millions d'hommes.

(1) pamphlet.

L'ASSEMBLÉE NATIONALE CONSTITUANTE.

Les états généraux se réunirent le 5 mai à Versailles. La première question qui se présenta fut celle-ci : Voterait-on par tête ou par ordre ? Si l'on votait par ordre, la majorité était assurée au clergé et à la noblesse ; si l'on votait par tête, elle, était acquise aux députés du tiers, plus nombreux que ceux des deux autres ordres réunis. Les députés du tiers, maîtres de la salle commune, appelèrent dans leur sein les (2) dissidents du clergé et de la noblesse, et de 17 juin 1789 ils se déclarèrent, sur la proposition de Siéyès, *Assemblée nationale constituante*.

La cour, effrayée, ferma le (3) lieu des séances ; mais les députés, rassemblés le 20 juin dans la salle du Jeu de Paume, y firent le solennel serment de ne point se séparer avant d'avoir donné une constitution à la France. Dès lors les événements se précipitent.

Le 22 juin, cent quarante-huit membres du clergé viennent siéger avec les députés du tiers. Le 23, le roi casse toutes les décisions du tiers, et défend aux membres des trois ordres de se réunir. Le maître des cérémonies veut faire évacuer la salle commune. La révolution répond par la voix de Mirabeau : "Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes." Et l'Assemblée se déclare inviolable. Le 25, quarante-sept membres de la noblesse se réunissent au tiers. Le 27, le roi invite lui-même les dissidents à achever la fusion des ordres.

(2) dissenting members. (3) place.

PRISE DE LA BASTILLE 14 JUILLET 1789.

Mais la cour rassemble des troupes, appelle des régiments étrangers et renvoie Necker, le ministre populaire. Paris répond à ces provocations par une insurrection. Camille Desmoulins soulève le peuple au Palais-Royal; les gardes-françaises passent de son côté, et les régiments allemands, qui campaient aux Champs-Élysées, se replient sur Versailles. Aussitôt la garde nationale s'organise. Le 14 Juillet, on attaque la Bastille, qui est aisément forcée.

CREATION DE LA GARDE NATIONALE; DRA-

PEAU TRICOLORE.

“C'est donc une révolte! s'écria Louis XVI en apprenant ces nouvelles. Non! sire, répondit le duc de la Rochefoucauld-Liancourt, c'est une révolution.” La veille, son armée avait été impuissante; aujourd'hui on jetait bas sa forteresse. Le roi vint à l'Assemblée et de là à Paris, déclarant qu'il ne faisait qu'un avec la nation; qu'il rappelait Necker, qu'il éloignait les troupes, qu'il sanctionnait l'établissement de la garde nationale. Cette garde prit la cocarde bleue et rouge de Paris, au milieu de laquelle la Fayette plaça la cocarde blanche de la royauté, en disant: “Voici une cocarde qui fera la tour du monde.”

ABOLITION DES DROITS FÉODaux, 4 AOÛT.

A la nouvelle des événements de Paris, l'agitation gagna de proche en proche toute la France. En beaucoup de lieux, les paysans brûlèrent les couvents et les châteaux pour détruire les anciens titres et les chartes féodales. Il devenait urgent de prévenir une jacquerie par de grandes réformes.

Dans la nuit du 4 août le clergé et la noblesse renoncèrent aux droits féodaux et aux justices seigneuriales.

JOURNÉES DES 5 ET 6 OCTOBRE.

Jusqu'au mois d'octobre, l'Assemblée s'occupa de la constitution. La cour parlait de nouveau d'un appel à la force. Ces menaces contre l'Assemblée amenèrent les journées des 5 et 6 octobre. Le peuple de Paris, jeté dans le désespoir par la famine, courut à Versailles et (4) viola la demeure royale.

Cependant les factieux, voulant perdre la reine, (1) répandirent le bruit qu'elle avait juré de faire mourir de faim tous les Français. La populace pressée par la (2) disette, se soulève, et huit mille femmes furieuses marchent sur Versailles, résolues de tout (3) oser contre ceux qu'on leur a dépeints comme les auteurs de la famine. Elles paraissent devant Louis XVI et lui demandent impérieusement du pain. La vue du danger ne le déconcerte point. S'adressant aux furies qui l'entourent, il leur parle avec tant de sens et de bonté qu'elles ouvrent les yeux et tombent à ses (4) genoux; mais quelques heures après, arrive de Paris une armée plus nombreuse

(4) violated.

(1) diffused. (2) want. (3) dare. (4) knees.

que la première. C'était le soir du 5 octobre 1789. Les (5)bruits les plus alarmants circulaient dans Versailles; les jours de la famille royale, ceux de la reine surtout, étaient (6)ouvertement menacés. Elle avait passé la soirée entière dans son cabinet; répondant avec beaucoup de sérénité à tous ceux qui lui parlaient. Plusieurs personnes lui ayant (7)témoigné leur inquiétude sur l'issue de cette nouvelle insurrection, elle leur répondit: *Je sais qu'on vient demander ma tête; j'ai appris de ma mère à ne pas craindre la mort; j'attendrai avec fermeté. D'autres la pressant de fuir: Non, leur répondit-elle, jamais, jamais je n'abandonnerai le roi ni mes enfants; quel que soit le sort qui les attende, je le partagerai.* Mais au point du jour, trente mille assassins, (8)ivres de vin et de débauche, forcent les passages, massacrent les gardes du corps et pénètrent jusqu'à l'appartement de la reine. (9)Éveillée par les cris de ses gardes et par les coups de hache qui font voler sa porte en éclats, Marie-Antoinette s'échappe demi-vêtue par un escalier dérobé. Les assassins, furieux de ne pouvoir immoler leur victime, percent son lit à coups de poignard, et de là se portent vers l'appartement du roi qu'ils forcent de se rendre à Paris.

Cependant, pour accorder quelque chose à l'indignation des gens de bien, l'Assemblée prescrivit des informations sur la journée du 5 octobre, et des commissaires vinrent prier la reine de déclarer ce qu'elle savait du complot tramé contre ses jours. Elle ne leur répondit que par ces mots sublimes: *J'ai tout entendu, tout vu, tout oublié.* L'affaire n'eut point de suite.

(5) rumors. (6) openly. (7) testified. (8) intoxicated.

(9) awakened.

L'ÉMIGRATION.

Louis XVI était venu se fixer dans la capitale avec sa famille. On l'obligea de prendre la cocarde tricolore, emblème de la révolte; mais le comte d'Artois et le prince de Condé sortirent du royaume et donnèrent ainsi le signal de l'*émigration*.

TRAVAUX DE L'ASSEMBLÉE.

Cependant l'Assemblée nationale poursuivait le cours de ses travaux. Au nom de la liberté, elle (10) affranchit de toute (11) entrave les cultes dissidents, la presse et l'industrie; au nom de la justice, elle (12) supprima le droit d'aînesse; au nom de l'égalité, elle abolit la noblesse et les titres, déclara tous les Français admissibles aux emplois publics; quelle que fût leur religion.

LA FÉDÉRATION.

Il y eut pourtant un moment d'universelle confiance et d'immense espoir; ce fut à la fête de la Fédération, offerte par les Parisiens, dans le Champ de Mars, (13) aplani à cet effet, aux cent mille députés de l'armée et des quatre-vingt-trois départements. Depuis novembre 1789 jusqu'en juillet 1790. Le roi jura devant eux fidélité à la constitution.

(10) freed. (11) obstacles. (12) suppressed. (13) smoothed.

FUITE DE LOUIS XVI.

En butte à toute espèce de persécutions, malgré les efforts qu'il faisait pour complaire à l'assemblée, et craignant même pour ses jours, Louis XVI tenta de quitter la France avec toute sa famille; mais il fut arrêté à Varennes et ramené au château des Tuileries, où il fut retenu comme prisonnier, puis suspendu de ses fonctions royales jusqu'à ce qu'il eût accepté la constitution dite de 91, que lui présentait l'Assemblée. Louis l'accepta pour éviter de plus grands maux, et, le 1^{er} octobre, la Constituante fit place à la Législative.

DÉCRETS DE L'ASSEMBLÉE LEGISLATIVE.

Les principaux décrets de l'Assemblée législative furent les décrets lancés contre les princes, les émigrés et les prêtres non (14)assermentés, c'est-à-dire, ceux qui avaient refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé. Le premier séquestrait les biens des princes. Le deuxième prononçait peine de mort contre tout émigré qui ne serait point rentré au 1^{er} janvier 1792. Enfin le troisième privait de tous ses droits tout prêtre qui, dans le délai de huit jours, n'aurait pas prêté le serment civique.

JOURNÉE DU 20 JUIN.

Le roi refusa positivement sa sanction aux décrets que l'Assemblée venait de lancer contre les princes, les émigrés et les prêtres; les *Jacobins*, avec ce qu'il y avait de plus

(14) sworn.

factieux dans la populace des faubourgs, tentèrent de lui arracher la sanction qu'il avait refusée. Cette horde, qui, coiffée du bonnet rouge, s'honorait du nom de *sansculottes*, assiégea le château des Tuileries le 20 juin. En un instant le palais est (1) envahi. Un canon, démonté de son (2) affût, est porté dans la salle des Gardes. La porte de (3) l'œil-de-bœuf était fermée; elle allait être brisée: c'en était fait de la famille royale. Un homme, un seul homme, avec l'ascendant de la vertu, désarma ces tigres altérés de sang; cet homme, ce fut Louis XVI. Il court à la porte et crie aux Suisses qui la gardaient: *Ouvrez, ouvrez, je ne dois rien avoir à craindre des Français*. On obéit, des forcenés s'élancent on crie: *Où est-il? où est-il? que nous* (4) *l'égorgeons*. Des sabres, des piques menacent la poitrine de Louis. Les Suisses de la garde (5) tirent leurs épées. *Non, non*, leur dit tranquillement le roi, *remettez vos épées dans le fourreau, je vous l'ordonne*.

VOUEMENT DE MADAME ELIZABETH.

Cependant quelques personnes entraînent le roi dans le fond de la chambre. Les assistants crient alors: *Où est la reine? nous voulons sa tête!* Madame Élisabeth, qui n'avait pas voulu quitter son frère dans le péril, se tourne vers ces brigands, présente sa poitrine à leurs poignards, et leur dit avec fermeté: *La voici, la reine.*—*Non, non*, s'écrièrent deux ou trois serviteurs, *ce n'est point la reine, c'est madame Élisabeth.*—*Hé! messieurs, de grâce*, leur dit

(1) invaded. (2) gun-carriage. (3) a waiting room in the palace at Versailles. (4) egorger, to cut the throat. (5) drew.

la princesse, *ne les (6) détrompez pas; ne vaut-il pas mieux qu'ils versent mon sang que celui de ma soeur?* La reine n'avait pu suivre son époux; on l'avait entourée, et on l'arrêtait malgré elle; en vain elle criait: *Ma place est auprès du roi, et ma soeur ne doit pas être seule à lui servir de rempart; on lui répondait: Votre place est auprès de vos enfants.*

MANIFESTE DE BRUNSWICK, JOURNÉE DU 10 AOUT.

Le manifeste du duc de Brunswick, qui, en envahissant la France, menaça de mort tous les habitants pris les armes à la main (25 juillet), et la déclaration faite par l'Assemblée que la patrie était en danger, donnèrent une nouvelle impulsion à l'exaltation populaire. Aux cris de haine contre l'étranger se mêlaient des cris de colère contre la cour, secrète alliée de l'ennemi. Au 10 août, les républicains reprirent la tentative manquée au 20 juin.

Des volontaires marseillais et bretons, tout le peuple des faubourgs, plusieurs sections de la garde nationale attaquèrent le château. Les Suisses et les nobles qui le défendaient furent massacrés. Le roi se réfugia au milieu de l'Assemblée législative, qui le déclara suspendu de ses droits, et le fit enfermer au Temple avec toute la famille royale. Quatre mille personnes avaient péri. La reine s'opposa vivement à son départ pour l'Assemblée. *sieur, s'adressant au roi, et lui présentant un pistolet, voila le moment de vous montrer.* Rœderer, procureur-

(6) undeceive.

syndic du département et l'un des chefs orléanistes, prend la parole: *Vous voulez donc, Madame, vous rendre coupable de la mort du roi, de celle de votre fils, de votre fille, de votre secur, de la vôtre même; vous voulez donc enfin voir périr tout ce qui vous est cher?* Frappée de ce terrible tableau, la reine n'objecte rien.

MASSACRES DE SEPTEMBRE.

Avant qu'elle s'assemblât, et quand la Législative avait déjà perdu toute autorité par l'approche de sa fin, un grand crime épouvanta la France. Les prisons de Paris furent forcées du 2 au 5 septembre, et neuf cent soixante-six prisonniers furent égorgés. Danton avait prononcé ces sinistres paroles: "Il faut faire peur aux royalistes; de l'audace, de l'audace, encore de l'audace." Un petit nombre d'égorgeurs, (7)soudoyés par la Commune de Paris, avaient répondu à cet appel. *Courons aux prisons, égorgeons, les prisonniers*, disait on... L'exécrable cri, unique dans l'histoire, *égorgeons les prisonniers*, (8)vole de bouche en bouche; une espèce de rage s'empare de la multitude, et le massacre commence aux Carmes, à Saint-Firmin, à la Force, à l'abbaye Saint-Germain, à Bicêtre. Il dura quatre jours entiers, et coûta la vie, dans Paris seul, à plus de huit mille Français. On vit, dans ces jours d'horreur, les assassins chanter et danser autour de leurs victimes palpitantes, (9)s'abreuver de leur sang, rôtir leur chair dans les places publiques et s'en (10)rassasier.

(7) paid. (8) flew. (9) watered with, drinking. (10) to sate.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE.

Philippe d'Orléans, dévoré de haine contre l'infortunée princesse de Lamballe, l'avait inscrite, dès le 5 octobre 1789, sur ses listes de proscription. Un monstrueux cortège se forma aussitôt pour voir (1) trainer, dans la (2) fange des rues, son cœur sanglant, la tête, belle encore, fut promenée au haut d'une pique par ses hideux assassins, et apportée sous les yeux de la reine, pour laquelle ils savaient qu'un trophée semblable (3) égalerait en horreur les plus atroces tortures dont on fit précéder son martyre, et pour complément de cette horrible scène, ils rapportèrent à Philippe le tête et le cœur de sa victime.

PHILIPPE-ÉGALITÉ.

Quelques jours après ces horribles scènes de vengeance, une autre scène se passa dans la Commune de Paris. Monté dans la tribune des Jacobins, et portant pour diadème le bonnet rouge, d'Orléans (4) renia solennellement ses pères (15 septembre 1792), et, sur sa demande, la Commune arrêta qu'il porterait désormais le nom d'*Égalité*.

ABOLITION DE LA ROYAUTE.

La Convention, 21 septembre 1792—27 octobre 1795.

Dès sa première séance, la Convention abolit la royauté et proclama la république. Le 3 décembre, elle décida

(1) to drag. (2) mire. (3) would equal. (4) abjured.

que Louis XVI serait jugé par elle, contrairement à la constitution, qui déclarait le roi inviolable et ne prononçait d'autre peine contre lui que la (5)dechéance. Un mois auparavant, Dumouriez avait gagné sur les Autrichiens la bataille de Jemmapes.

MORT DE LOUIS XVI.

Dans les grands procès politiques il n'y a point de juges, mais des vainqueurs et des vaincus. Louis, vaincu, était condamné d'avance. Le vénérable Malesherbes demanda et obtint l'honneur de défendre son ancien maître. Un jeune avocat, de Sèze, porta la parole : "Je cherche en vous des juges, dit-il, et je ne vois que des accusateurs," Il disait vrai. La situation était extrême; l'Angleterre menaçait, les Autrichiens allaient faire de plus grands efforts, et une coalition de l'Europe entière était imminente. "Jetons-leur en défi une tête de roi," s'écria Danton. Louis monta sur l'échafaud le 21 janvier 1793. La convention le déclara coupable de conspiration contre la liberté de la nation et d'(6)attentat contre la sûreté de l'Etat. Ses dernières paroles étaient : "Français, je meurs innocent de tous les crimes qu'on m'a imputés; je pardonne à mes ennemis, et je souhaite que ma mort." * * * * La farouche Santerre l'interrompt : "Je vous ai (1)amené ici non pour haranguer mais pour mourir." Alors Louis présenta sa tête au couteau de la guillotine et reçut le coup fatal.

(5) forfeiture. (6) criminal attempt.

(1) conducted.

LOUIS XVII (1793-1795.)

Louis XVII duc de Normandie, fils de Louis XVI, n'était âgé que de huit ans. S'il ne fut pas reconnu par les factieux qui s'étaient arrogé le pouvoir suprême, il le fut par tous les bons Français, par les royalistes insurgés de l'Ouest, par les princes de sa famille, par tous des souverains de l'Europe. A la nouvelle de la mort de Louis XVI, le prince de Condé, qui commandait une armée monarchique au delà du Rhin, s'écria au milieu de cette troupe fidèle, conformément à l'antique usage de la monarchie française : *Le roi est mort, vive le roi!*

GUERRE ÉTRANGÈRE.

Cependant la Convention continua de (2) régir la France, et le *gouvernement révolutionnaire* fut établi. Les puissances étrangères ayant montré des dispositions hostiles, la France déclara la guerre à l'Angleterre, à la Hollande et à l'Espagne. La guerre civile éclata dans la Vendée, à Toulon, à Lyon et dans le midi; et la Convention, de son côté, partagée en plusieurs factions, plongea la France dans la plus profonde anarchie.

LE RÉGIME DE LA TERREUR.

Divisée en deux factions principales, sous le nom de *Girondins* ou modérés, et de *Jacobins* ou terroristes, elle fut elle-même victime de cette anarchie, et succombant

(2) to rule.

sous la faction des Jacobins, dirigée par le fameux Robespierre, elle convertit la France en une immense prison, et la couvrit d'échafauds. Cette époque est connue sous le nom de *régime de la Terreur*.

CHARLOTTE CORDAY.

Marat n'en vit que le début. Une jeune fille, aussi courageuse que belle, l'arrêta dans sa sanglante carrière : c'était Charlotte Corday d'Armans, issue d'une famille noble de Normandie. Dès l'âge de vingt-cinq ans, elle conçut le projet de délivrer la France d'un monstre qui n'avait pas craint de déclarer et d'écrire que, pour assurer la révolution, il fallait abattre deux cent cinquante mille têtes. Elle vint à Paris et fit demander une audience à Marat. Marat était au bain quand Charlotte Corday fut introduite. Elle lui parla des Girondins réfugiés dans sa province. Marat demanda leurs noms. *Bientôt, ajouta-t-il, ils subiront leur châtement.—Le tien est prêt,* repartit-elle, et elle lui plongea un poignard dans le cœur. Marat jeta un cri et expira.

FUREURS DE LA CONVENTION.

Ce fut pour les terroristes une occasion de faire couler le sang à grands flots. La *loi des suspects* envoya à l'échafaud des milliers de magistrats, de savants, d'artistes et de gens dont le seul crime était de posséder des richesses, des talents ou des vertus.

MORT DE MARIE-ANTOINETTE.

Le 4 juillet 1793, on avait séparée cette princesse de son fils; enlevée du Temple pendant la nuit de 2 août suivant, elle avait été conduite à la Conciergerie, pour être jugée par le tribunal révolutionnaire; rien n'était prêt pour la recevoir. Le concierge en fit faire l'observation. *Qu'importe?* répondirent les officiers municipaux qui lui servaient d'escorte; *le (1) cachot le plus infect et une botte de paille, voilà ce qu'il faut à cette femme!* Le concierge fut plus humain; pendant les soixante quatorze jours qu'elle resta dans cette nouvelle prison, elle reçut de lui tous les adoucissements qu'il put lui donner. Le 16 octobre on la mit en jugement. Chauveau Lagarde s'illustra dans le défense de cette reine infortunée; mais que pouvaient l'éloquence, le malheur et le courage devant des juges féroces? *J'étais reine, leur dit-elle, et vous avez fait périr mon mari; j'étais mère, et vous m'avez arraché mes enfants; il ne me reste que mon sang; ne me faites pas souffrir plus longtemps.* Ses juges la condamnèrent à mort, et l'auguste victime entendit l'arrêt fatal sans donner aucun signe de trouble ou d'abattement.

Le fille des Césars fut conduite en charrette sur la place Louis XV, à travers les imprécations d'une vile populace. Le prêtre qui l'accompagnait lui dit alors que c'était le moment de (2)montrer du courage. *Du courage!* reprit-elle avec vivacité, *il y a plusieurs années que j'en fais l'apprentissage; et ce n'est pas au moment que mes (3)manx vont finir qu'on m'en verra (4)manquer.* Elle

(1) dungeon. (2) to show. (3) evils, sorrow. (4) fail.

monta à l'échafaud, se mit à genoux; et levant les yeux au ciel: *Seigneur, s'écria-t-elle, éclairez et touchez mes bourreaux. Adieu pour toujours, mes enfants, je vais rejoindre votre père.*

MORT DE MADAME ÉLISABETH.

La sœur chérie de Louis XVI, madame Élisabeth, n'avait pris part à la révolution que par ses larmes et sa constance à porter le (5)poids des malheurs accumulés sur la famille royale. Le 9 mai 1794, on la fit comparaître au tribunal révolutionnaire. Lorsqu'on lui demanda, selon l'usage, son nom et ses qualités: *Je me nomme,* répondit-elle, *Élisabeth de France, tante de votre roi.* Cette courageuse réponse étonna ses juges et suspendit un instant l'interrogatoire. Elle entendit son arrêt et reçut la mort avec le même calme que Louis et sa belle-sœur, sans proférer un seul mot de plainte contre ses assassins. Elle n'était âgée que de trente ans.

BONAPARTE.

En même temps que le fatal couteau coupait dans Paris tant de têtes innocentes, Bonaparte, en reprenant Toulon aux Anglais, fondait sa réputation militaire.

(5) burdens.

LE 9 THERMIDOR.

La paix ne put encore régner parmi ce qui restait de montagnards. Plusieurs des proconsuls les plus féroces que Robespierre menaçait, et quelques membres des comités dont il voulait briser à son profit la dictature, Fouché, Tallien, Carrier, Billaud-Varennés, Collot-d'Herbois, Vadier, Amar, etc., firent la journée du 9 thermidor, où l'on décréta d'accusation Robespierre, Couthon, Saint-Just, et deux autres représentants, Lebas et Robespierre le jeune, qui demandèrent à partager leur sort.. Cent de leurs amis (1) périrent avec eux. Deux jours plus tôt, cette révolution eût sauvé le tête du jeune et noble André Chénier (27 juillet 1794).

FIN DE LA TERREUR.

Quelques-uns des hommes qui avaient renversé Robespierre étaient ceux-là mêmes qui avaient poussé la Terreur aux dernières limites. Mais telle était la force de l'opinion publique qu'ils furent contraints de paraître n'avoir (2) vaincu que pour la modération. La chute de Robespierre devint ainsi le signal d'une réaction qui, malgré d'affreux excès, laissa cependant (3) respirer la France, La guillotine cessa d'être le grand (4) moyen de gouvernement; et si les partis continuèrent longtemps encore à se proscrire, du moins le peuple ne fut plus appelé à ce hideux spectacle de trente ou quarante têtes tombant par jour sous le couteau. Durant les quatre cent vingt

(1) perished. (2) vanquished. (3) to breathe. (4) means.

jours qu'avait duré la Terreur, deux mille six cent soixante-neuf condamnations avaient été prononcées par le tribunal révolutionnaire et exécutées. Du 10 au 27 juillet, quatorze cents personnes avaient péri à Paris. Mais comment compter les victimes de Couthon et de Collot-d'Herbois à Lyon, de Lebon à Arras, de Carrier à Nantes, de Fréron à Toulouse et à Marseille, de Tallien à Bordeaux!

CAMPAGNE DE 1793-1794.

Du Comité de salut public, Carnot, organisant la victoire, avait envoyé aux armées des plans que les soldats surent accomplir. Dans l'immortelle campagne de 1793, Pichegru battit le duc d'York et l'Autrichien Clairfait; Hoche rejeta au delà du Rhin Brunswick et Wurmser; Jourdan battit le duc de Cobourg à Fleurus; Dugommier et Moncey les Espagnols, qui avaient perdu Fontarabie et Saint-Sébastien. L'hiver n'arrêta pas les succès. Pichegru conquit la Hollande, qu'il constitua en république batave, Hoche pacifia la Vendée. Deux puissances, effrayées de leurs défaites, la Prusse et l'Espagne, demandèrent la paix. L'Angleterre, l'Autriche, et la Sardaigne restaient toujours en ligne. La première, pour relever, dans les provinces de l'Ouest, les forces du parti royaliste, qu'affaiblissait la rivalité de Charette et de Stofflet, débarqua à Quiberon deux divisions d'émigrés. Elles furent détruites par Hoche (21 juillet 1795).

CONSTITUTION DE L'AN III.

Cependant la Convention, sortie victorieuse des (5) émeutes qui suivirent le 9 thermidor.

Une de ces journées fut celle du 1^{er} prairial (26 mai 1794). Le peuple ayant envahi la salle de la Convention, le député Ferraud fut tué. Boissy-d'Anglas présidait. On lui présente au bout d'une pique la tête de Ferraud. Il se découvre, s'incline, et, par son sang-froid et sa dignité, impose à ces furieux.

La Convention abolit la constitution démocratique de 1793, qui n'avait pas encore été mise à exécution, et attribua le pouvoir législatif à deux conseils, celui des Cinq-Cents et celui des Anciens, et le pouvoir exécutif à un *Directoire* formé de cinq membres, qui se renouvelait tous les ans par cinquième. La Convention avait tout réuni. Maintenant on divisait tout. Le pouvoir législatif allait avoir deux têtes, ce qui n'est pas trop pour un bon conseil, mais, le pouvoir exécutif en aura cinq, ce qui est mauvais pour l'action. On espérait ainsi échapper à la dictature et faire une république modérée : on ne fit qu'une république faible et anarchique.

LE 13 VENDÉMIAIRE.

Les assemblées primaires acceptèrent l'acte constitutionnel ; mais des troubles éclatèrent dans Paris. Plusieurs sections de la garde nationale, entraînées par les royalistes, marchèrent en armes sur la Convention.

(5) riots.

Barras, que l'Assemblée avait nommé général en chef, chargea Bonaparte de la défendre. La journée du 13 vendémiaire assura son triomphe et la fortune du jeune officier, dont les habiles dispositions avaient rendu la supériorité du nombre inutile (5 novembre 1795). Le 4 brumaire suivant, la Convention déclare sa mission terminée (26 octobre).

PRINCIPAUX ACTES LÉGISLATIFS DE LA CONVENTION.

Au milieu de ces déchirements et de ces victoires, la Convention avait poursuivi ses réformes politiques et sociales. Pour fortifier l'unité de la France, elle avait décrété une instruction nationale et la création de l'École normale, des écoles centrales (lycées), des écoles de médecine, des écoles primaires, du Conservatoire des arts et (1) métiers, des chaires de langues vivantes, du Bureau des longitudes, du Conservatoire de musique, de l'Institut, du Muséum d'histoire naturelle, enfin établi l'unité des et mesures (système métrique.) Par la vente des biens nationaux, elle avait appelé des millions d'hommes à la propriété; et, par la création du grand-livre de la dette publique, elle avait fondé le Crédit de l'Etat. L'invention du telegraphe aérien permit de porter rapidement jusqu'aux frontières les ordres du gouvernement central, et l'établissement des musées ranima le goût des arts. La Convention voulait encore que l'infirmes, l'enfant abandonné,

(1) trades. (2) weights.

fussent (3)recueillis, secourus par la patrie, et le dernier décret de ces législateurs terribles porta que la peine de mort serait abolie après la pacification générale. La Convention, avant de se dissoudre, ratifia le traité d'échange de Madame Royale, fille de Louis XVI et chercha à apporter quelques adoucissements aux souffrances de Louis XVII; mais ce jeune prince mourut le 8 juin 1795, à l'âge de dix ans, victime des plus odieux traitements, au Temple, où il était enfermé depuis près de trois ans.

La Convention adoptait le calendrier républicain. L'ère nouvelle commençait au 22 septembre 1792, elle cessa le 9 septembre 1805. Le douze mois étaient: vendémiaire, brumaire, frimaire, pour l'automne; nivôse, pluviôse, ventôse, pour l'hiver; germinal, floréal, prairial, pour le printemps; messidor, thermidor, fructidor, pour l'été. Ainsi on disait 14 thermidor an X, au lieu de 2 août 1802, etc.

PAROLES DU PRINCE DE CONDÉ A SON ARMÉE.

Le prince de Condé, lorsqu'il eut appris la mort de Louis XVII, annonça ce triste événement à son armée, le 4 juillet 1795, par une proclamation qu'il termina en ces termes: *Messieurs, le roi Louis XVII est mort; vive Louis XVIII!* Ce dernier était alors à Vérone.

(3) collected.

LE DIRECTOIRE.

29 octobre 1795—18 juin 1799.

Avant de se séparer, la Convention avait eu soin de décréter que les deux tiers des membres du conseil des Anciens et de celui des Cinq-Cents seraient pris parmi les conventionnels. Ceux-ci avaient donc la majorité dans les conseils; ils élurent pour directeurs cinq régicides; la Réveillère-Lepeaux, Carnot, Rewbell, Letourneur et Barras. Les cinq membres du nouveau gouvernement vinrent s'établir au palais du Luxembourg. La situation était difficile, le Trésor était vide, et les assignats tombés dans le plus complet discrédit. Le commerce et l'industrie n'existaient plus; les armées manquaient de vivres, de vêtements, même de munitions. Mais trois années d'une telle guerre avaient formé les soldats et les généraux. Moreau commandait l'armée du Rhin, Jourdan celle de Sambre-et-Meuse; Hoche (4) veillait sur les côtes de l'Océan pour les défendre contre les Anglais et pacifier la Bretagne et la Vendée. Enfin, celui qui devait les éclipser tous, Bonaparte, alors âgé de vingt-sept ans, venait de gagner, au 13 vendémiaire, le commandement de l'armée de l'intérieur, qu'il échangea bientôt après contre celui de l'armée d'Italie.

CAMPAGNES DE BONAPARTE EN ITALIE

(1796-1797).

Quand il vint se placer à sa tête, il la trouva cantonnée dans les Alpes, où elle luttait péniblement contre les

(4) watched.

troupes sardes, tandis que les Autrichiens menaçaient Gênes et marchaient sur le Var. Bonaparte choisit son champ de bataille. Au lieu d'user ses forces au milieu de ces rochers stériles où l'on ne peut frapper de grands coups, il tourne les Alpes, dont il n'aurait pu forcer le passage, se place par cette habile manœuvre entre les Piémontais et les Autrichiens, les coupe, les bat successivement, rejette les premiers dans l'Apennin, les autres sur leur capitale, et pousse l'armée sarde l'épée dans les reins jusqu'à ce qu'elle ait posé les armes. Délivré d'un ennemi, il se retourne sur l'autre. En vain Beaulieu, effrayé des victoires de Montenotte (11 avril), de Millésimo (14), de Dego (15) et de Mondovi (22), se replie en toute hâte; Bonaparte le suit, l'atteint, l'écrase. Au pont de Lodi, les Autrichiens veulent l'arrêter par le feu d'une artillerie formidable: les soldats les (5) culbutent (10 mai). A Beaulieu succède Wurmser, le meilleur général de l'Autriche; à la première armée, une seconde, plus nombreuse et mieux aguerrie: elle disparaît comme l'autre (victoires de Lonato et de Castiglione, 3 et 5 août, de Bassano, 8 septembre). Alvinzi remplace Wurmser; il est écrasé à Arcole (novembre 1796) et à Rivoli (janvier 1797). L'archiduc Charles n'est pas plus heureux. Toutes les armées, tous les généraux de l'Autriche, viennent (6) échouer contre moins de quarante mille hommes conduits par un général de vingt-huit ans.

Sur le drapeau que le Directoire donna à l'armée d'Italie, il fit écrire ces mots: "Elle a fait cent cinquante mille prisonniers, pris cent soixante-dix drapeaux, cinq

(5) overthrew. (6) literally, to run aground.

cent cinquante pièces d'artillerie de siège, six cents pièces de campagne, cinq équipages de pont, neuf vaisseaux, douze frégates, douze corvettes, dix-huit galères, donné la liberté aux peuples du nord de l'Italie, envoyé à Paris les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, du Guerchin, du Titien, de Paul Véronèse, du Corrège, de l'Albane, de Carrache, de Raphaël, etc., triomphé en dix-huit bataille rangées, et livré soixante-sept combats."

RETRAITE DE MOREAU ET TRAITÉ DE CAMPO-FORMIO.

Durant ces merveilleuses campagnes d'Italie, Jourdan s'était laissé battre par l'archiduc Charles à Würtzbourg; et Moreau, découvert, avait dû reculer jusqu'au Rhin: il avait mis quarante jours à faire cent lieues sans se laisser (1) entamer. D'ailleurs l'armée d'Italie avait conquis pour la France cette limite du grand fleuve, qui, pendant plus de mille ans, avait déjà séparé la Gaule et la Germanie. Le traité de Campo-Formio, signé par Bonaparte le 17 octobre 1797, avait rendu à la France le Rhin pour frontière. Au delà des Alpes était une alliée dévouée dans la nouvelle république cisalpine fondée en Lombardie.

(1) to suffer an encroachment.

EXPÉDITION D'ÉGYPTE.

Le général Bonaparte étant venu à Paris pour faire ratifier par le Directoire le traité de Campo-Formio, les félicitations qu'il reçut au Luxembourg, l'ascendant que lui donnaient et ses victoires et la faiblesse du gouvernement, rendirent bientôt sa présence incommode au Directoire, qui, cherchant à l'éloigner, le chargea de l'expédition d'Égypte pour y combattre l'influence anglaise. Bonaparte s'étant embarqué avec une brillante armée, s'empara sur son passage de l'île de Malte; puis, arrivant en Afrique, il prit Alexandrie, triompha des Mamelucks à la bataille des Pyramides, prit les villes du Caire, de Suez, d'Elarieh, de Gaza et de Jaffa, fut vainqueur au mont Thabor, et enfin le 15 juillet 1799, à Aboukir, où, le 1^{er} août de l'année précédente, la flotte française avait été entièrement détruite par l'amiral anglais Nelson.

JOURNÉE DU 18 BRUMAIRE.

Ayant appris que la discorde qui régnait entre les différents corps de l'État, livrait la France à la merci des factions, et que la perte des conquêtes de l'armée d'Italie et de celle du Rhin faisait murmurer hautement contre le Directoire que l'on accusait d'incapacité, Bonaparte confia à Kléber le commandement en chef de l'armée d'Égypte, et s'embarqua secrètement pour retourner en France. A son arrivée à Paris, le 16 octobre 1799, il fit dissoudre le Corps Législatif, après l'avoir fait transférer à Saint-Cloud; et, de concert avec un grand nombre

de députés, il fit casser le Directoire, et obtint qu'une commission consulaire fût nommée pour donner une nouvelle constitution à la France. Cette révolution, qui s'effectua sans occasionner le moindre désordre, est connue sous le nom de *journée du 18 Brumaire* an VIII (9 novembre 1799).

LE GOUVERNEMENT CONSULAIRE.

La nouvelle constitution substitua au Directoire le *Consulat* on commission consulaire, composée de Bonaparte, premier consul, de Cambacérès, deuxième, et de Lebrun, troisième, qui furent logés au palais des Tuileries, et remplaça les deux conseils par un Sénat et un Corps Législatif, composé de deux parties : le Corps Législatif, proprement dit, siégeant au Palais-Bourbon, et le Tribunat, au Palais-Royal.

BATAILLE DE MARENGO.

Le premier consul, pour rendre à la France les conquêtes que le Directoire n'avait pas su conserver, proposa la paix aux conditions stipulées dans le traité de Campo-Formio ; mais l'Angleterre s'y étant opposée, Bonaparte, (2) franchit le mont Saint-Bernard, et, sans laisser aux Autrichiens le temps de se reconnaître, il gagna sur eux, le 4 juin 1800, la fameuse bataille de Marengo, qui remit au pouvoir des Français tout le nord de l'Italie. Le général Desaix périt à Marengo, le même jour où, en Afrique, la mort de Kléber mettait fin à l'expédition d'Égypte.

(2) crossed.

PAIX DE LUNÉVILLE ET D'AMIENS.

Pendant que le premier consul triomphait en Italie, Moreau, après avoir gagné les batailles de Stockak et de Hohenlinden, pénétra au cœur de l'Allemagne jusqu'à vingt lieues de Vienne, et força l'empereur d'Allemagne à demander la paix. Elle fut établie le 9 février 1801, par le traité de Lunéville, dans lequel l'empereur d'Autriche céda à la France la Belgique, les comtés d'Avignon et de Nice, le duché de Savoie et la principauté de Monaco; et par le traité d'Amiens, le 25 mars 1802, qui rendit la tranquillité à toute l'Europe. Par ce traité, l'Angleterre reconnut Bonaparte en qualité de premier consul, et restitua à la France et à ses alliés ce qu'elle avait acquis dans les deux hémisphères.

Bonaparte accorda une amnistie générale aux émigrés, signa avec le pape Pie VII au concordat par lequel il rétablit la religion catholique en France, et la déclara religion de l'État; il réorganisa l'instruction publique et institua des lycées; il créa l'ordre civil et militaire de la Légion d'honneur; il facilita le commerce par les canaux, les routes ou les ponts qu'il fit établir de tous côtés, et donna à la France le Code civil.

LA MACHINE INFERNALE.

Bonaparte, ayant essuyé contre ses jours plusieurs tentatives qui avaient été découvertes, entre autres celle qui est connue sous le nom de conspiration de la *machine in-*

fernale, profita de la disposition des esprits en sa faveur pour se faire nommer *consul à vie* par la presque unanimité des Français, appelés à donner leur suffrage.

COMLOT DE GEORGES CADOUDAL.

Ce fier Breton, qui avait refusé l'amitié du premier consul, forma le projet de l'attaquer en plein jour, au milieu de ses gardes. La police consulaire parvint à se mettre sur la trace du complot et Georges Cadoudal et onze de ses Bretons périrent.

MORT DU DUC D'ENGHIEN.

La découverte du complot formé par Georges Cadoudal avait effrayé l'esprit du premier consul. La présence près des frontières du jeune duc d'Enghien lui fit croire à une vaste conspiration tramée contre ses jours. Le dernier rejeton du grand Condé fut arrêté sur le territoire étranger, amené en France, condamné à la peine de mort par une commission militaire, et (1) fusillé, le 22 mars 1804, dans les fossés de Vincennes.

Les généraux Pichegru et Moreau, impliqués dans la conspiration de Georges Cadoudal, avaient été arrêtés. Le premier fut trouvé mort dans sa prison. Moreau, condamné à l'emprisonnement, eut la liberté de partir pour l'Amérique.

1) shot

DE LA FRANCE SOUS L'EMPIRE (1804-1814.)

Une nouvelle coalition se forme contre Napoléon. Au titre d'*Empereur des Français* il a joint (1805) celui de *Roi d'Italie*, contre le traité de Lunéville. L'Angleterre recommence les hostilités; l'Autriche, à son tour, reprend les armes: mais nulle part les Autrichiens ne tiennent devant Napoleon. Quarante mille d'entre eux capitulent dans Ulm. Vienne tombe au pouvoir du vainqueur. La défaite de l'armée russe à Austerlitz termine la guerre. Par le traité de Presbourg, l'Autriche reconnaît Napoleon pour Roi d'Italie, lui cède le Tyrol et les États de Venise; ceux des électeurs de Wurtemberg et de Bavière, alliés à la France, sont érigés en royaumes. La mer a moins favorisé Napoleon. Nelson, à Trafalgar, anéantit les forces navales de la France et de l'Espagne. Mais sur le continent Napoléon agit en maître absolu. Le roi de Naples fût détrôné; Joseph Bonaparte le remplace. L'empereur donne à la princesse Pauline, sa sœur, le duché de Guastalla, au Maréchal Berthier la principauté de Neuchâtel, et fait de son frère Louis roi de Hollande, de son frère Jérôme roi de Westphalie,. Il change la constitution germanique, et, sous le titre de *Protecteur*, il s'érige en maître de la Confédération du Rhin et des petits princes d'Allemagne. Bientôt il attaque Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse; écrase les Prussiens à la bataille d'Jéna, et les Russes, leurs alliés, aux journées d'Eylau et de Fried-

land, dicte le traité de Tilsitt par lequel il fait reconnaître ses frères Joseph, Jérôme et Louis en qualité de rois, dépouille la Prusse de ses provinces polonaises en faveur de l'électeur de Saxe élevé à la dignité royale, et impose à la Russie l'obligation de fermer tous ses ports à l'Angleterre, contre laquelle il organise le système d'exclusion connu sous le nom de *système continental*.

Le faible Charles IV, roi d'Espagne, est contraint d'abdiquer en faveur de son fils. Le fils à peine roi, et le père détrôné, prennent Napoléon pour arbitre. Celui-ci invite les deux princes à se rendre à Bayonne auprès de lui; il obtient d'eux un acte d'abdication, donne leur sceptre à son frère Joseph, celui de Joseph à Murat, son beau-frère. L'Espagne se soulève contre le roi qu'on lui impose, et une lutte à mort s'engage. L'Autriche croit le moment favorable pour reprendre les armes. Du fond de l'Espagne, Napoléon vole à la rencontre des impériaux (1809); les victoires de Ratisbonne, de Tann, d'Abensberg et d'Eckmühl le conduisent à Vienne en conquérant; celles d'Essling et de Wagram anéantissent les dernières ressources de l'Autriche, terminent la guerre et lui valent la main de l'archiduchesse Marie-Louise (1810). Ce fut quelque temps après ce mariage qu'il fit enlever et conduire à Fontainebleau le pape Pie VII, qui refusait de déclarer la guerre à l'Angleterre.

GUERRE D'ESPAGNE.

Cependant l'Espagne, où les Anglais et les Portugais

secondent les Espagnols, était le théâtre d'une guerre opiniâtre. En 1808, les Français sont vainqueurs aux batailles de Rio-Seco, de Burgos, de Tudela et de la Corogne; mais à Baylen et à Cintra deux de leurs corps d'armée sont réduits à capituler. En 1809, le maréchal Victor fait vingt mille prisonniers à la bataille de Medellin; Suchet triomphe en Aragon; après les sanglantes journées de Talavera, le général anglais Wellington se retire sur le Portugal; mais sur d'autres points, les Français, affaiblis par le départ d'une partie des troupes pour l'Allemagne, cèdent à des forces supérieures. En 1810 et 1811 la paix avec l'Autriche ayant permis de leur envoyer des renforts, ils reprennent l'avantage. Soult franchit la Sierra-Morena, soumet les royaumes de Jaen, de Cordoue et de Séville, prend la forte place de Badajoz après un sanglant combat, et la conserve par une brillante victoire. Suchet se couvre de gloire en Catalogne, par la défaite du général O'Donnell et la prise de Lérida et de Méquinenza; en Aragon, par la réduction de Tarragone; dans le royaume de Valence, par la destruction de plusieurs armées espagnoles et la conquête de la capitale, où l'Anglais Blake capitule avec vingt mille hommes. Mais Masséna est forcé d'évacuer le Portugal; et, l'année suivante, le départ de plusieurs régiments rappelés pour la guerre de Russie, permet aux alliés de reprendre partout l'offensive. Les batailles de Salamanque (1812) et de Vittoria (1813) (2) repoussent vers les Pyrénées les Français accablés par le nombre, et, le 8 octobre 1813, la France est envahie à son tour.

(2) repelled.

GUERRE DE RUSSIE.

Au mois de mai 1812, Napoléon prétextant la violation des traités, déclare la guerre au tzar Alexandre, et envahit l'empire moscovite. De Wilna, par Witepsk et Smolensk, il s'avance jusqu'à Moscou, dont il s'ouvre les portes par la sanglante bataille de la Moskwa. Il entre dans cette grande cité; elle est déserte. Bientôt après, elle n'est que cendres et ruines. L'hiver y (1) surprend Napoléon. Alors commence une tardive et désastreuse retraite. Une (2) disette affreuse, le fer de l'ennemi, et surtout un froid précoce et meurtrier, anéantissent en un mois cette *grande armée* qui faisait trembler l'Europe.

RETRAITE DE LA GRANDE ARMÉE.

Tandis que ses débris se (3) rallient en Allemagne, Napoléon précipite son retour à Paris et demande au sénat de nouveaux subsides et des conscriptions nouvelles. A Lutzen et à Bautzen, les conscrits combattent en vétérans (1813). Mais le nombre de ses ennemis s'accroît. Après la retraite de Moscou, la Prusse s'est alliée aux Russes. L'Autriche suit son exemple, bientôt imité par la Bavière, malgré la journée de Dresde, qui coûte à l'armée austro-russe 60,000 hommes tués ou prisonniers. A Leipsick, les Wurtembergeois et les Saxons abandonnent les Français dans le feu de l'action même, et, par leur subite défection, jettent dans les rangs un désordre que suit une grande déroute. Les Français repassent le Rhin, après avoir illustré leur retraite par la victoire de Hanau.

(1) overtook. (2) scarcity—want. (3) rallied.

DÉCHÉANCE DE NAPOLEON.

Avant cette fatale campagne, Napoléon a refusé la paix à des conditions honorables ; elle lui est encore offerte et il la refuse encore. De toutes parts la France est envahie. C'est en vain qu'il remporte quelques avantages à Brienne, à Champ-Aubert, à Montmirail, à Montereau. Paris capitule le 30 mars 1814, et le sénat prononce la déchéance de Napoléon.

Restauration jusqu'à la mort de Louis XVIII.
(1814-1824.)

DÉPART DE NAPOLEON.

Le sénat voulut imposer au peuple une constitution nouvelle, qui, reçue partout avec mépris, fut repoussée par Louis XVIII, frère de Louis XVI et successeur de Louis XVII. A Fontainebleau, cependant, Napoléon, parlait encore de marcher sur Paris. Cependant, de l'avis unanime de ses généraux, il abdiqua à condition de garder son titre d'empereur, et le maître du monde alla régner sur l'île d'Elbe.

PREMIÈRE RESTAURATION.

Le 12 avril, Monsieur, comte d'Artois, lieutenant-général, fut reçu à la barrière de Bondi par les membres du gouvernement provisoire. Douze jours après, Louis XVIII quitta Douvres et descendit à Calais, avec Madame, duch-

esse d'Angoulême, le prince de Condé et le duc de Bourbon, son fils. Les ducs d'Angoulême et de Berri se tenaient, l'un à Bordeaux, l'autre à Paris. Le roi de France arriva, le 2 mai 1814, au village de Saint-Ouen, près de Paris, et là, par une déclaration célèbre, il promit de maintenir la vente des domaines nationaux, de consolider la dette publique et de conserver la Légion d'honneur instituée par Bonaparte. Le lendemain il partit de Saint-Ouen, et s'avança jusqu'à Notre-Dame, au milieu d'une foule innombrable, et jalouse de faire, au nom de la France, amende honorable à la fille du roi-martyr.

PAIX GÉNÉRALE.

Louis XVIII, à peine rentré dans sa capitale, y traita de la paix avec les souverains alliés : elle fut enfin signée le 30 mai 1814. La France garda l'étendue qu'elle avait en 1792, et même elle s'accrut, tant au nord qu'à l'est, de quelques portions de territoire. On lui rendit ses colonies, la Guadeloupe, la Martinique, l'île Bourbon, etc. C'est alors que Louis XVIII octroya la Charte du 5 juin 1814.

RETOUR DE NAPOLÉON OU LES CENT-JOURS.

Napoléon profitant de l'ascendant qu'il avait conservé sur les troupes et de l'agitation des esprits en France, débarqua de l'île d'Elbe le 1 mars 1815, à Cannes, traversa le midi de la France, en grossissant le nombre de ses par-

tisans, et arriva dans la soirée du 20 mars au château des Tuileries. Louis XVIII en partit dans la nuit du 19 au 20 mars, pour se retirer à Gand, où il demeura pendant les Cent-Jours. Les puissances étrangères, refusant de reconnaître l'autorité de Napoléon, se préparèrent à faire en France une nouvelle invasion. Napoléon veut la prévenir : il vole sur les frontières du Nord, remporte sur les Prussiens un avantage signalé à Fleurus, et se dirige vers Bruxelles ; mais la bataille de Waterloo, livrée le 18 juin, décida du sort de Napoléon et de la France.

SECONDE ABDICATION ET SECONDE RESTAURATION.

Napoléon, contraint d'abdiquer une seconde fois, fut conduit prisonnier dans l'île Saint-Hélène, où il mourut le 5 mai 1821, âgé de cinquante-deux ans ; Louis XVIII fit sa rentrée à Paris le 10 juillet, et l'armée des alliés, par le traité de paix de 1815, exigea l'occupation pendant cinq ans de dix-sept forteresses du Nord, une contribution de 700 millions, l'entretien de l'armée d'occupation, montant à 150,000 hommes, et la liquidation de toutes les dettes contractées par le gouvernement français.

ASSASSINAT DU DUC DE BERRI.

Ce fut au milieu d'une lutte des esprits, déjà menaçante, que le duc de Berri, la *terreur des factieux*, par les descendants qu'il promettait à sa dynastie, fut frappé d'un

coup de poignard, le 13 février 1820, par Louvel, sicaire de la révolution. Le malheureux prince expira quelques heures après, en demandant grâce pour l'homme qui l'avait assassiné, vœu bien digne d'un Bourbon.

NAISSANCE DU DUC DE BORDEAUX.

Le monstre ignorait que l'épouse infortunée du prince, Marie-Caroline, princesse des Deux-Siciles, portait dans son sein un gage précieux de sa tendresse.

Le 29 septembre de la même année, parut au monde celui que la France regarda comme l'enfant de ses espérances, *Henri-Charles-Ferdinand Dieu-donné d'Artois, duc de Bordeaux*. . . Un an auparavant, la France avait salué la naissance d'une fille, Louise d'Artois, Mademoiselle.

MORT DE LOUIS XVIII.

Après avoir étouffé la révolution espagnole par les armes de son neveu, le duc d'Angoulême, qui délivra Ferdinand VII du joug révolutionnaire des Cortès, Louis XVIII venait de faire présenter la loi de septennalité, qu'il regardait comme le seul moyen d'étouffer, dans leur germe, les troubles dont les élections annuelles menaçaient la France, lorsque, sentant sa fin approcher, il fit appeler son auguste famille avec les enfants de France.

Le lendemain, le curé de Saint-Germain faisait à voix basse les dernières prières près du lit de Sa Majesté.

Monsieur le curé, dit l'auguste malade à l'un de ses médecins, prie à voix basse de peur de m'effrayer. Je n'ai pas peur de la mort, il n'y a qu'un mauvais roi qui ne sache pas mourir. Le 16 septembre, Louis XVIII mourut, dans la soixante-neuvième année de son âge, après un règne de vingt-neuf ans trois mois.

CHARLES X.

La mort de Louis XVIII, roi prudent et modéré, parut assurer le triomphe des ultra-royalistes en faisant passer la couronne sur la tête de son frère Charles X (1824) qui, en 1789, avait donné le signal de l'émigration. Le nouveau prince se crut appelé à faire revivre en France l'ancienne monarchie. Dès les premiers jours de son règne, il fit demander aux Chambres par M. de Villèle une indemnité d'un milliard pour les émigrés, le rétablissement des couvents de femmes et celui du droit d'aînesse. Les députés accordèrent tout; il n'y eut de résistance qu'à la Chambre des pairs, qui par cette opposition gagna quelques jours de popularité.

Au mois de mai 1825, le nouveau roi fit renouveler en sa faveur l'antique cérémonie du sacre.

La conduite du ministère avait irrité contre lui la population de toutes les grandes villes. Paris surtout lui était hostile. A une revue de la garde nationale, que le roi passa au mois d'avril 1827, le cri : "A bas les ministres !" retentit dans tous les rangs. Le soir même, la garde nationale fut licenciée. Le ministère Villèle vécut huit

mois encore; mais les élections générales qu'il provoqua imprudemment, envoyèrent à la Chambre une majorité libérale devant laquelle il tomba.

BATAILLE DE NAVARIN.

Tous les partis manifestaient leurs sympathies pour un peuple qui défendait avec héroïsme son indépendance, le peuple grec. Cette nation venait de secouer le joug des Turcs, mais elle allait succomber, lorsque l'Angleterre, la France et la Russie s'unirent pour la sauver (5 juillet 1827). Les trois flottes alliées écrasèrent à Navarin la marine turque (20 septembre 1827). La France envoya de plus en Morée un corps d'armée commandé par le général Maison, qui reprit en peu de temps toutes les villes occupées par les Turcs. La Grèce était délivrée.

MODERATION DE M. DE MARTIGNAC.

Le 4 janvier 1828, un nouveau cabinet avait été formé; il porta le nom du ministre le plus influent, M. de Martignac, et dura dix-huit mois jusqu'au 8 août 1829. Ses intentions furent droites, libérales, et ses actes généralement approuvés. Il abolit la censure qui (1) pesait sur les journaux, chercha à prévenir les fraudes électorales, et plaça sous le régime commun les établissements d'éducation dirigés par des ecclésiastiques. Malheureusement Charles X supportait son ministère sans l'aimer, et, renvoyant M. de Martignac, il le remplaça par MM. de Polignac, de Labourdonnaie et de Bourmont.

(1) weighed.

PRISE D'ALGER.

La conquête d'Alger était une entreprise pour venger un affront fait au consul. Une armée de 37,000 hommes commandée par le comte de Bourmont, s'embarqua à Toulon et descendit le 14 juin sur la côte africaine. Les Algériens furent battus et dispersés dans les montagnes. Le 14 juillet les troupes s'emparaient du fort appelé le Château de l'Empereur, qui domine Alger et dont la (2) chute amena celle de la ville. Le trésor amassé par les deys paya les frais de cette expédition.

LA REVOLUTION DE 1830.

Le 26 du même mois parurent les fameuses ordonnances qui supprimaient la liberté de la presse et créaient un nouveau système d'élections. Paris répondit à cette provocation par les trois journées des 27, 28 et 29 juillet 1830. Malgré la bravoure de la garde royale, Charles X fut vaincu et obligé de quitter le royaume (29 juillet, 16 août 1830). Six mille victimes étaient tombées mortes ou blessées. Dans les premiers jours d'août la Chambre des députés, sans mandat du pays, mais avec son assentiment, éleva au trône le chef de la branche cadette des Bourbons, le duc d'Orléans, qui prit le nom de Louis-Philippe 1^{er}.

(2) fall.

LE ROI LOUIS-PHILIPPE.

Le duc d'Orléans, chef de la branche cadette de la maison de Bourbon, fut proclamé roi le 9 août, après avoir juré l'observation de la Charte révisée. Les changements étaient peu importants. Abolition de l'hérédité de la (3) pairie, fixation du cens d'éligibilité à 500 francs et du cens électoral à 200. Les droits politiques restaient conférés à la fortune plutôt qu'à l'intelligence. Mais, en 1814, Louis XVIII avait donné une Charte octroyée par son bon plaisir; en 1830, Louis-Philippe en acceptait une qui lui était imposée par la Chambre des députés. Dans ce fait était toute la révolution.

1830-1831.

L'ébranlement causé par la chute de la Restauration avait donné une force inattendue au parti républicain. On le flatta quelque temps dans la personne de deux hommes que les républicains respectaient, le général la Fayette, que l'on nomma commandant de toutes les gardes nationales de France, et M. Laffitte, qui fut appelé au ministère.

Au bruit du trône qui s'était écroulé à Paris, le 29 juillet 1830, tous les trônes avaient été ébranlés, tous les pouvoirs impopulaires compromis. En Suisse, les gouverne-

(3) peerage.

ments aristocratiques tombèrent; en Allemagne, de libérales innovations s'introduisirent. L'Italie était frémissante; l'Espagne préparait une révolution; la Belgique se séparait de la Hollande; l'Angleterre elle-même arrachait aux tories le bill de réforme.

La Belgique s'était séparée de la Hollande et s'offrait à la France; on la repoussa pour ne point exciter la jalousie de l'Angleterre. Les réfugiés espagnols voulaient tenter une révolution dans leur pays; on les arrêta sur la frontière pour ne point violer le droit international.

La Pologne, quelques instants délivrée par un héroïque effort, appelait la France. Était-il possible de la sauver par les armes? Comme elle le dit elle-même au moment des grandes douleurs: "Dieu est trop haut et la France est trop loin." Varsovie succomba.

L'Italie, enchaînée par l'Autriche, s'agitait pour briser ses fers. M. Laffitte voulait l'y aider. Le roi refusa de le suivre si loin, et appela Casimir Périer à la présidence du conseil.

1831-1832. MINISTÈRE DE CASIMIR PÉRIER.

On trouvait cette politique trop prudente, Casimir Périer lui donna un moment de grandeur, par l'audace qu'il mit au service de cette modération. Il déclara deux choses: qu'il voulait l'ordre légal, et par conséquent qu'il combattrait à outrance les républicains et les légitimists; qu'il ne jetterait pas la France dans une guerre universelle, et par

conséquent qu'il ferait à la paix du monde tous les sacrifices compatibles avec l'honneur du pays. Ce langage semblait fier ; des actes le soutinrent.

OCCUPATION D'ANCONA.

Don Miguel, en Portugal, avait outrageusement traité deux Français. Une flotte força les passes du Tage, réputées infranchissables, et mouilla à trois cents toises des quais de Lisbonne : une légitime réparation fut accordée. Les Hollandais avaient envahi la Belgique ; cinquante mille Français y pénétrèrent, et le pavillon néerlandais recula. Les Autrichiens étaient entrés dans les Etats pontificaux ; Casimir Périer fit occuper Ancône et l'Autriche retira ses troupes.

INSURRECTION A LYON, COMLOT A PARIS.

A l'intérieur, les légitimistes agitaient les départements de l'Ouest ; des colonnes mobiles y étouffèrent la révolte. Les ouvriers de Lyon, excités par de trop cruelles misères, mais aussi par des meneurs légitimistes et républicains, s'étaient soulevés, en inscrivant sur leur bannière cette devise douloureuse et sinistre : "Vivre en travaillant, ou mourir en combattant." Après une affreuse mêlée dans la ville même, ils furent désarmés, et l'ordre parut rétabli, à la surface. Grenoble à son tour fut ensanglantée. A Paris éclatèrent les complots dits des tours de Notre-Dame et de la rue des Prouvaires.

LA CHOLÉRA (1832).

Ce terrible mal sorti du Delta du Gange, après avoir parcouru tout l'ancien continent, de la Chine à l'Angleterre, entra dans Paris le 26 mars; il en sortit le 30 septembre, laissant derrière lui de vingt à vingt-cinq mille victimes. Dans quelques journées il y avait eu douze cents morts. Douze mille sept cents personnes avaient péri dans le seul mois d'avril.

MINISTÈRE DU 11 OCTOBRE 1832 (MM. DE BROGLIE, GUIZOT ET THIERS). IN- SURRECTION DES 5 ET 6 JUIN A PARIS.

La société était travaillée, dans ses plus intimes profondeurs, par des partisans de Saint-Simon et de Fourier, qui demandaient un autre ordre social. Ceux-ci ne jouaient encore que le rôle d'apôtres pacifiques, mais l'insurrection lyonnaise avait montré dans les prolétaires une armée toute prête pour appliquer les doctrines. La garde nationale défendit énergiquement la royauté, lorsque, à la suite des funérailles du général Lamarque, les républicains livrèrent bataille les 5 et 6 juin, derrière les barricades de Saint-Méry. Cet échec abattit pour quelque temps leur parti. Un mois après (22 juillet 1832), la mort du fils de Napoléon, le duc de Reichstadt, débarrassa d'un concurrent redoutable la dynastie d'Orléans.

ARRESTATION DE LA DUCHESSE DE BERRI.

Un autre prétendant perdait aussi sa cause. La duchesse de Berri, débarquée secrètement sur les côtes de Provence, avec le titre de régente, était, venue allumer dans l'Ouest la guerre civile au nom de son fils Henri V. Quelques gentilshommes, des réfractaires, peu de paysans, répondirent à l'appel. Le pays sillonné de troupes, fut promptement pacifié, et la duchesse, entra dans Nantes, déguisée en paysanne.

SUCCÈS AU DEHORS.

La prise par les soldats de la citadelle d'Anvers, que les Hollandais refusaient de rendre aux Belges, mit un terme à une situation critique d'où, à chaque instant, la guerre pouvait sortir (23 décembre 1832). En Afrique, l'occupation d'Arzew, de Monstaganem et de Bougie affermit l'établissement d'Alger.

En Orient, la diplomatie française intervenait entre le sultan et son victorieux vassal, le pacha d'Egypte à qui le traité de Kutayéh laissa la Syrie.

Au Portugal, don Miguel, prince absolutiste, était renversé du trône au profit de dona Maria qui donnait à son peuple une charte constitutionnelle. En Espagne, Ferdinand VII mourait, en excluant, de la couronne, par l'abolition de la loi salique, son frère don Carlos, que soutenait le parti rétrograde; de sorte que la Péninsule tout entière (1)échappait en même temps au régime absolutiste. Le

(1) escaped.

traité de la quadruple alliance, signé le 22 avril 1834, entre les cours de Paris, de Londres, de Lisbonne et de Madrid, promet aux nouveaux gouvernements espagnol et portugais l'appui efficace des deux grands pays constitutionnels, contre le mauvais vouloir des cours du Nord.

ATTENTATS CONTRE LA VIE DU ROI.

Un premier attentat contre la vie du roi faisait profiter la royauté de l'horreur qu'inspirent toujours de pareils crimes. "Eh bien ! ils ont tiré sur moi, disait le roi.— Sire, répondit Dupin, ils ont tiré sur eux."

Les insurrections d'avril (1834) à Lyon et à Paris, et, l'année suivante, les dramatiques incidents du procès intenté aux républicains devant la Cour des pairs, amenèrent l'emprisonnement ou la fuite de presque tous les chefs et la ruine momentanée de ce parti comme faction militante.

Cependant ils recoururent encore au régicide. A la revue du 28 juillet, Fieschi, repris de justice et faussaire, dirigea contre le roi une machine infernale, dont les coups jetèrent morts autour du monarque le maréchal Mortier, une des glories de l'empire et naguère président du conseil, un général, deux colonels, un vieillard, une femme, une jeune fille et plusieurs gardes nationaux. Le ministère profita de l'indignation universelle pour présenter les fameuses lois de septembre sur les cours d'assises, le jury et la presse. Elles étaient calculées de manière à rendre la justice criminelle plus sévère et plus prompte; elles

interdisaient toute discussion sur le principe du gouvernement et élevaient le cautionnement des journaux de quarante-huit mille francs à cent mille.

POLITIQUE EXTÉRIEURE.

Jusqu'à ce moment, la cause de l'ordre avait été énergiquement soutenue à l'intérieur ; maintenant qu'elle était triomphante, M. Thiers, président du conseil des ministres depuis le 22 février 1836, voulut reprendre au dehors le rôle de Casimir Périer.

Les carlistes espagnols faisaient dans la Péninsule de menaçants progrès ; M. Thiers se décida à intervenir ; l'Angleterre elle-même le demandait.

Le jeune ministre avait préparé une autre expédition : il chargea le maréchal Clausel d'attaquer Constantine, la plus forte place de toute l'Afrique, dans le même temps où il comptait faire entrer le général Bugeaud en Espagne à la tête de douze mille hommes. Ainsi, le gouvernement qui avait comprimé les troubles intérieures, allait ouvrir au dehors une issue à l'activité de la France. Le roi consentit bien à l'expédition de Constantine, mais il se refusa à l'intervention en Espagne. M. Thiers sortit du ministère où M. Molé le remplaça (sept. 1836).

MINISTÈRE MOLÉ (1836-1839).

La première partie du ministère de M. Molé fut marquée par des (2) événements malheureux. Le maréchal

(2) events.

Clausel, laissé sans moyens suffisants, échoua dans l'expédition de Constantine. Le prince Louis, neveu de Napoléon, tenta de (3) soulever la garnison de Strasbourg. Arrêté, il fut conduit hors du royaume; ses complices comparurent devant le jury, qui les renvoya absous parce que le principal coupable était (4) soustrait à sa juridiction. Mais le traité de la Tafna pacifia la province d'Oran, et les soldats plantèrent enfin le drapeau de la France sur les murailles de Constantine (1837).

L'année 1838 continua cette prospérité. Des démêlés avec le Mexique nécessitèrent l'envoi d'une escadre qui obligea le fort de la Vera-Cruz, Saint-Jean-d'Ulloa, de capituler, et la naissance d'un héritier de la couronne que le roi nomma comte de Paris, parut affermir la dynastie.

LA COALITION.

Déjà cependant, au sein du parlement, se préparait contre le ministère une vive campagne.

Le prétexte véritable de ces attaques était ce que l'on appelait l'insuffisance du ministère. M. Guizot, chef des doctrinaires, parti peu nombreux, mais plein de talents et d'ambition; M. Thiers, chef d'un groupe du centre gauche, où le gouvernement personnel était hautement condamné; M. Odilon Barrot, chef des députés opposés à la politique, mais dévoués à la personne du roi, formèrent une *coalition* pour rappeler la devise de 1830: "Le roi règne et ne gouverne pas."

Le ministère vaincu dans les élections tomba. D'inex-

(3) raise. (4) removed.

tricales difficultés, pour la formation d'un nouveau ministère, tinrent pendant plus d'un mois Paris en suspens. L'occasion parut favorable à quelques républicains, qui croyaient bien plus à la vertu des coups de fusil qu'à la propagande des idées. Leurs chefs, Barbès et Blanqui, esprit sombre et conspirateur-né, tentèrent une révolution. Ils ne firent même pas une émeute (12 mai).

MINISTÈRE DU MARÉCHAL SOULT.

Le même jour un cabinet intérimaire se constitua avec le maréchal Soult pour président du conseil.

Sous lui, en Afrique, Adel-el-Kader rompit le traité de la Tafna ; mais son infanterie régulière fut écrasée au combat de la Chiffa. Un succès dont le pays (1) s'émut davantage fut l'héroïque résistance que, durant quatre jours, 120 hommes opposèrent dans le fortin de Mazagran à des milliers d'Arabes.

LA QUESTION D'ORIENT.

La grosse affaire de ce cabinet fut la question d'Orient. Le sultan avait voulu reprendre la Syrie au pacha d'Égypte, et le fils de Méhémet-Ali, Ibrahim Pacha, dirigé par des officiers français, avait vaincu les Ottomans à la journée de Nézib. Cette victoire lui ouvrait la route de Constantinople. S'il marchait sur cette ville, les Russes y entraient, sous prétexte de la défendre ; et une fois entrés dans ses murs, ils n'en seraient peut-être plus

(1) was moved.

sortis. La France arrêta par son intervention Ibrahim victorieux, mais elle accepta pour le règlement du conflit Turco-Égyptien un congrès européen, où quatre voix sur cinq devaient être contre elle.

MINISTÈRE DU 1^{er} MARS.

Cette faute pesa sur le ministère suivant, celui du 1^{er} mars 1840, qui se constitua sous la présidence de M. Thiers.

De graves événements se préparaient en Orient. La France aimait le vainqueur de Nézib ,cet Ibrahim qui, sous la tente, se faisait, sans en être jamais lassé, raconter ses victoires, et ce vieux pacha d'Égypte, fils de ses œuvres, barbare de génie qui tenait en bride l'ambition de l'Angleterre, Méhémet-Ali, nous rendait en sympathie pour nos mœurs et notre puissance ce que la France lui donnait en estime. L'Europe, et surtout l'Angleterre, se résolurent à briser cet accord qui, mettant sous la même main Toulon, Alger, Alexandrie, Beyrouth et les flottes de France, d'Égypte et de Turquie, assurait à la France la prépondérance dans la Méditerranée. Le 15 juillet, l'Angleterre, et la Russie signèrent, sans la participation de la France, le traité de Londres qui devait ôter la Syrie au pacha d'Égypte.

Le roi, effrayé de l'isolement de la France, renvoya son ministère et prit M. Guizot.

MINISTÈRE DU 29 OCTOBRE 1840.

M. Guizot se hâta de tendre la main à l'Angleterre. Le 13 juillet 1841, il signa le traité *des détroits*, qui faisait rentrer la France dans ce qu'on appelait le concert européen, c'est-à-dire qui l'admettait dans cette pentarchie des cinq grandes puissances que les traités de 1815 avaient constituée sous le nom de Sainte-Alliance.

Le 13 juillet 1842, un malheureux accident contrista le pays tout entier, sans distinction de partis. Le duc d'Orléans, prince aimable et justement aimé, tomba de voiture et se tua. Sa mort fit passer ses droits à son fils, le comte de Paris; et un enfant de quatre ans se trouva l'héritier de la plus lourde couronne qu'il y eût à porter. De ce jour, parmi les légitimistes on se remit à espérer; et les libéraux, les républicains attendirent tout, pour le triomphe de leurs idées, de l'inévitable faiblesse d'une régence.

AFFAIRE DE TAITI.

Le sentiment national avait été profondément blessé par les événements de 1840. M. Guizot chercha une compensation; il fit occuper dans l'océan Pacifique les îles Marquises, rochers stériles. Un des officiers planta le drapeau de la France sur la grande île océanienne de la Nouvelle-Calédonie. A Taïti, un missionnaire anglais, Pritchard, excita les indigènes contre les Français. Chassé de l'île il fit retentir de ses clameurs le parlement anglais,

et le cabinet commit encore la faute de demander aux Chambres une indemnité pour l'homme qui avait fait couler le sang des soldats. Le désaveu du contre-amiral Dupetit-Thouars, qui avait essayé de donner de plus sérieuses proportions à l'établissement dans l'Océanie, accrut l'irritation publique.

DÉFAITE D'ABD-EL-KADER.

Quelques succès en Algérie firent un moment diversion.

Abd-el-Kader avait répandu l'effroi jusqu'aux portes d'Alger. Le général Bugeaud le rejeta dans le désert.

BOMBARDEMENT DE TANGER.

Réfugié au Maroc, l'émir entraîna l'empereur dans sa cause. L'Angleterre n'était pas étrangère à cette résolution. Le territoire français fut violé à plusieurs reprises, et une armée, qui semblait formidable, se rassembla aux bords de la Moulouiah. La France répondit à ces provocations par le bombardement de Tanger et de Mogador que le prince de Joinville dirigea sous les yeux de la flotte anglaise irritée, et par la victoire d'Isly, que le général Bugeaud gagna avec 8500 hommes et 1400 chevaux sur 25,000 cavaliers réputés invincibles. L'empereur signa la paix. Une des suites de ce traité fut la prise d'Abd-el-Kader que se rendit au général Lamoricière.

MARIAGE DU DUC DE MONTPENSIER.

Le mariage du duc de Montpensier avec la sœur de la reine d'Espagne acheva aliéner l'Angleterre. Alors le ministère se rapprocha de l'Autriche, et, pour la gagner, il lui sacrifia la Suisse en y favorisant le Sonderbund (les séparatistes) ; et ne réclama pas contre l'occupation par les Autrichiens de la forteresse pontificale de Ferrare.

Ainsi la France devenait l'alliée d'un empire qui alors ne se soutenait qu'à la condition d'opprimer l'un par l'autre les divers peuples qu'il tenait asservis.

POLITIQUE INTÉRIEURE.

Pendant plusieurs années le pays jouit d'une prospérité remarquable. L'instruction populaire se développait ; le Code pénal avait été adouci, et la loterie supprimée ; la loi sur l'expropriation pour cause d'utilité publique permettait que des travaux entrepris dans l'intérêt général ne fussent pas entravés par des intérêts particuliers. L'industrie prenait l'essor par l'introduction des machines et le commerce s'étendait. On arrêtait l'exécution d'un vaste réseau de chemins de fer.

Ces entreprises, donnèrent naissance à un (2) agiotage effréné. Un ministre du roi fut condamné par la Cour des pairs pour avoir vendu sa signature.

Les élections de 1846 donnèrent au ministère la majorité. Mais le nombre des fonctionnaires envoyés à la Chambre était considérable. Il devenait évident que, dans

(2) stock jobbing.

le pays légal, c'est-à-dire au sein de la classe si peu nombreuse des électeurs (220,000), le sens politique se perdait. Le président du conseil avait dit au moment des élections : "Toutes les politiques vous promettent le progrès ; la politique conservatrice seule vous le donnera." L'opposition, dirigée par MM. Thiers et Odilon Barrot, mit le ministère en demeure d'accomplir ses promesses. Elle demanda le remaniement de certains impôts, la réforme électorale, la réforme parlementaire. Le ministère refusa tout. A ce défi, l'opposition répondit par soixante banquets réunis dans les villes les plus importantes. On y exposa les griefs du pays : au dehors, l'abaissement de la France, qui n'avait plus en Europe son influence nécessaire ; au dedans, le refus des réformes les plus légitimes, et les moyens équivoques de gouvernement, la corruption.

RÉSISTANCE DU MINISTÈRE.

L'opposition était populaire, Paris tout entier lui appartenait. Presque toute la presse était opposante. Au sein même de la majorité, la désaffection se montrait. Plusieurs membres influents passèrent à l'opposition. Le prince de Joinville marquait une désapprobation sensible, et s'exilait à Alger, auprès de son frère le duc d'Aumale. Le ministre dirigeant engagea la lutte en faisant prononcer par le roi, à l'ouverture de la session de 1848, un discours qui déclarait cent députés ennemis du trône.

D'irritants débats tinrent, pendant six semaines, l'opinion publique en (3)emoi. Les événements extérieurs, la victoire de la Suisse libérale, les mouvements de l'Italie, qui s'efforçait d'échapper à l'étreinte de l'Autriche, réagirent sur la France. L'opposition tenta une dernière manifestation, le banquet du douzième arrondissement. Les républicains, depuis longtemps découragés, renaissaient à l'espoir; ils laissaient faire, mais se tenaient prêts. "Si le ministère, disait le 20 février un de leurs chefs, autorise le banquet, il tombera; s'il le défend, c'est une révolution."

RÉVOLUTION DES 23 ET 24 FEVRIER 1848.

Le ministère empêcha la réunion, mais d'immenses rassemblements se formèrent; ça et là quelques conflits éclatèrent. La garde nationale demeura inactive et l'armée ne la trouvant pas à côté d'elle, crut que c'était 1830 qui recommençait; elle ne tira point et laissa passer la réforme. La révolution suivait.

Le soir du 23 février, l'opposition avait gagné sa cause: un ministère libéral était nommé. Mais ceux qui avaient si bien commencé le mouvement n'avaient rien préparé pour l'arrêter juste au point où la majorité du pays attendait. Hommes d'attaque plus que de résistance, de critique plus que d'action, ils virent en quelques heures la direction de l'émeute leur échapper pour passer à un parti faible en nombre, mais qui avait en ce moment sur l'opposition le grand avantage de compter à son service

(3) anxiety.

des hommes pleins d'audace, conspirateurs émérites ou vétérans de barricades.

Les hommes de combat du parti se jetèrent dans la foule qui encombrait les boulevards, déjà tout illuminés et joyeux. Une bande d'émeutiers insultant et menaçant le poste qui gardait l'hôtel des Affaires étrangères, un coup de feu partit, puis une décharge générale, qui jeta à terre cinquante victimes. A la vue des cadavres portés dans la ville aux cris : "On assassine nos frères, vengeance !" le peuple des faubourgs courut aux armes. Dans la nuit, Paris se hérissa de barricades, tandis que la résistance restait incertaine, paralysée. Le lendemain, l'émeute était maîtresse de presque toutes les (1) mairies, de cinq (2) casernes, et s'avancait vers les Tuileries. A midi, le roi abdiqua pendant qu'on se battait encore au Palais-Royal, et partit, protégé par quelques régiments, sans être poursuivi ni inquiété.

Les insurgés firent proclamer par la Chambre un gouvernement provisoire composé de MM. Dupont (de l'Eure), Arago, Lamartine, Crémieux, Ledru-Rollin et Garnier-Pagès.

La République de 1848.

LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

Le 24, au soir, le gouvernement provisoire proclamait la République. Le 26, une foule nombreuse, réunie sur la place de l'Hôtel-de-Ville, exigeait, présage sinistre, que le drapeau rouge, devint le symbole du nouveau pouvoir.

(1) town Halls, etc. (2) barracks.

Lamartine repoussa avec énergie "ce drapeau, qui n'avait fait que le tour du Champ de Mars, traîné dans le sang, tandis que le drapeau tricolore avait fait le tour du monde en portant partout le nom et la gloire de la patrie!" Ce fut une victoire de l'éloquence.

La République parut acceptée. On planta sur les places publiques des arbres de liberté que le clergé vint bénir. Pour renouveler l'administration préfectorale, M. Ledru-Rollin envoya dans tous les départements des commissaires chargés d'administrer la chose publique dans le sens du nouveau gouvernement. Lamartine écrivit un manifeste pour rassurer l'Europe; il y déclara que la nouvelle République française n'entendait menacer aucun gouvernement, mais qu'elle était prête à empêcher qu'on n'apportât obstacle aux réclamations légitimes des peuples. Arago fit décréter l'émancipation des noirs des colonies français.

DIFFICULTÉS DE LA SITUATION.

Le travail s'arrêtant partout, les revenus de l'Etat avaient baissé. En outre, le gouvernement nouveau avait cru devoir abolir l'impôt du sel et quelques autres taxes impopulaires; aussi M. Garnier-Pagès, ministre des finances, fut obligé, pour faire face aux dépenses, de frapper sur les quatre contributions directes un impôt extraordinaire de 45 centimes, ce qui inaugurait bien mal un gouvernement populaire.

Beaucoup de manufactures s'étaient fermées et des mil-

liers d'ouvriers se trouvaient sans ouvrage et sans pain, exposés à devenir les dupes des doctrines communistes qui, après avoir miné sourdement la société, avaient tout à coup fait explosion. Le gouvernement provisoire commit l'imprudencé de déclarer qu'il garantissait *l'existence de l'ouvrier par le travail*, c'est-à-dire qu'il donnerait du travail, quand même il n'y aurait ni œuvre à faire, ni argent pour la payer. Enfin, pour occuper les ouvriers, il établit des ateliers nationaux où se rencontraient l'oisiveté dangereuse et l'honnêteté découragée. En même temps, des clubs nombreux et des journaux sans (3) frein agitaient les esprits.

MANIFESTATIONS DES 16 ET 17 MARS.

Cet antagonisme des intérêts et des idées amena une lutte nouvelle. Le 16 mars, les compagnies d'élite de l'ancienne garde nationale firent en corps une manifestation à l'Hôtel de ville pour déployer les forces dont pouvait disposer la bourgeoisie. En revanche, le lendemain, les corporations ouvrières faisaient une contre-manifestation en faveur du prolétariat. Pour ne pas laisser la capitale sans défense aux mains des factions contraires, le gouvernement fit rentrer dans Paris quelques bataillons de l'armée qui en était sortie humiliée au 23 février, et forma des plus jeunes et des plus ardents ouvriers un corps dévoué à la République, sous le nom de garde mobile.

(3) check.

OUVERTURE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Après une nouvelle manifestation socialiste que (4) refoula la garde nationale (16 avril), et une fête de la fraternité (21 avril), qui ne réconcilia personne, les collèges électoraux se réunirent le dimanche 23 avril. Les élections se firent pour la première fois par le suffrage universel et avec le plus grand calme. Le nom de Lamartine, élu dans dix départements, caractérisa ce moment de la révolution. Le 4 mai, l'Assemblée constituante se réunit, proclama solennellement la République, et malgré le souvenir de la faiblesse du Directoire, confia imprudemment le pouvoir à une Commission exécutive composée de 5 membres, MM. Arago, Garnier-Pagès, Marie, de Lamartine et Ledru-Rollin.

Il semblait qu'il n'y eût plus qu'à faire la Constitution. Malheureusement la révolution était tous les jours différemment interprétée. Plusieurs même songeaient déjà à retourner à la monarchie et certains rêvaient la ruine de toute autorité publique.

JOURNÉE DU 15 MAI.

On commença par une attaque contre l'Assemblée nationale qui fut envahie par dix mille insurgés et délivrée par la garde nationale.

La dissolution des ateliers nationaux, qui formaient comme une armée de cent mille prolétaires au sein de Paris, décide un soulèvement terrible. Le 22, des barricades s'élèvent tout à coup avec une étonnante rapidité

(4) repelled.

dans les faubourgs, et bientôt occupent la moitié de Paris. La Commission exécutive n'avait guère à sa disposition qu'une vingtaine de mille hommes de la ligne et la garde mobile; elle ne pouvait compter que sur une partie de la garde nationale. Le général Cavaignac, ministre de la guerre depuis le 18 mai, concentre ces forces entre l'Assemblée nationale et l'Hôtel de Ville et occupe toutes les grandes communications. Le combat commence et dure quatre jours. Le 24, cette affreuse bataille où des légions de la garde nationale combattaient contre d'autres légions, où la garde mobile, composée d'enfants du peuple, luttait contre des ouvriers, n'était point encore décidée, et de part et d'autre on avait fait des pertes cruelles. L'Assemblée, en permanence, juge nécessaire d'augmenter la force du gouvernement en concentrant toute l'autorité dans les mains d'un seul homme. La Commission exécutive donne sa démission; l'Assemblée nomme le général Cavaignac chef de pouvoir exécutif, et met Paris en état de siège. Le 25, le général Bréa est assassiné, au moment où il parlait avec les insurgés de la barrière Fontainebleau; le général Damesme est tué à l'attaque du Panthéon; le général Négrier à l'assaut de la barricade de la Bastille; deux représentants périssent. Cependant l'insurrection recule. L'archevêque de Paris, Mgr Affre, dans l'espoir d'abrégier la lutte, se dirige vers la Bastille pour porter des paroles de paix dans le faubourg Saint-Antoine; on fait trêve un instant et il est introduit dans le faubourg; mais le combat recommence, et une balle, partie d'une fenêtre, atteint mortellement l'archevêque.

L'insurrection était refoulée dans le faubourg Saint-Antoine. Le général Lamoricière somme les insurgés de mettre bas les armes, sous peine de bombardement. Ils se rendent; la bataille avait duré quatre jours et coûté des deux parts 5,000 morts, parmi lesquels sept généraux et deux représentants. La victoire restait à l'Assemblée nationale et au général Cavaignac; 12,000 prisonniers faits pendant l'insurrection ou arrêtés après le combat furent transportés en Afrique.

La République sortit affaiblie de cette lutte affreuse. L'Assemblée se hâta de jeter les bases d'un nouveau gouvernement; unité du pouvoir législatif et sa délégation à une Assemblée (1) élue pour trois ans; unité du pouvoir exécutif et sa délégation à un président, élu pour quatre années.

Il y avait deux candidats à la présidence de la République; le général Cavaignac, chef depuis le 24 juin du pouvoir exécutif, et le prince Louis-Napoléon Bonaparte, neveu de l'Empereur, qui, deux fois de suite, avait été élu représentant par trois, puis par cinq départements. Le général Cavaignac eut 1,448,107 voix contre 5,434,226 données au prince (10 décembre).

PRESIDENCE DE LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE.

Charles-Louis-Napoléon Bonaparte, né aux Tuileries le 20 août 1808, troisième fils d'Hortense Beauharnais et de Louis Bonaparte, roi de Hollande, avait pris part, en Italie, dès 1831, au mouvement insurrectionnel des

(1) elected.

Romagnes contre le Saint-Siège. A deux reprises, en 1836 et en 1840, il avait essayé sans succès, à Strasbourg et à Boulogne, de réveiller les sympathies pour le nom de Napoléon et la gloire de l'Empire. Après la dernière tentative, il fut condamné par la cour des pairs et enfermé au château de Ham d'où il s'échappa en 1846. La révolution de Février ranima ses espérances. Une active propagande lui concilia de nombreux suffrages; les fautes des républicains, la puissance magique de son nom firent le reste.

L'élection du prince à la présidence fut une protestation contre le gouvernement que Paris avait, le 24 février, imposé à la France.

Le Président et l'Assemblée s'entendirent cependant tant qu'il s'agit de rétablir l'ordre et de comprimer les partis extrêmes. Ainsi le 29 janvier, le 13 juin 1849, l'armée de Paris, sous leur direction, triompha de l'émeute sans verser de sang et une expédition française alla rendre Rome au pape.

L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE (1849-1851).

La nouvelle Assemblée (28 mai 1849) comptait moins de républicains ou de socialistes et un plus grand nombre de membres réunis par la dénomination générale de "amis de l'ordre."

Par la loi du 31 mai 1850, l'Assemblée avait rayé trois millions d'électeurs. Le Prince Président demanda l'abrogation de cette loi. L'Assemblée crut reprendre l'av-

antage en essayant de mettre la main sur l'armée, et quelques-uns songeaient déjà à enfermer le Président à Vincennes. Au lieu d'attendre les attaques, ce qui eût mis le droit de son côté, le Prince les prévint et la France compta une journée révolutionnaire de plus.

LA PRÉSIDENTE POUR DIX ANS.

Le 2 décembre, au matin, les chefs des différents partis de l'Assemblée sont arrêtés chez eux, le palais de l'Assemblée est occupé par la force armée, quelques représentants qui s'étaient rassemblés dans une mairie sont saisis ou dispersés. En même temps un décret du Président déclare l'Assemblée dissoute, le suffrage universel rétabli, et propose au peuple les bases d'une nouvelle Constitution avec un chef responsable élu pour dix ans. "Je suis sorti de la légalité, disait le Président, pour rentrer dans le droit." Le 3 et le 4, la résistance fut essayée au centre de Paris et sur les boulevards, mais sans unité, par deux partis différents et sans l'appui de la population. L'armée, conduite avec résolution, resta, après une courte lutte, maîtresse des rues. La mise en état de siège des départements où des troubles avaient éclaté, et la transportation à Cayenne des malfaiteurs en rupture de ban, et en Algérie de membres des sociétés secrètes, assurèrent la répression. Le peuple, par 7,437,216 votes affirmatifs contre 640,737 négatifs, accepta la Constitution qu'avait proposée le Président et lui conféra le pouvoir pour dix ans; la France effrayée se donnait à Louis-Napoléon.

La constitution nouvelle fut publiée le 14 janvier 1852. Ses principes étaient empruntés aux institutions du Consulat et de l'Empire. Le chef de l'État était responsable et gouvernait avec des ministres qui dépendaient de lui seul. Deux assemblées étaient constituées : le Corps législatif, issu du suffrage universel, avait le vote des lois et de l'impôt ; un Sénat composé des illustrations du pays, veillait à la conservation et au développement de la constitution. Des conseillers d'État nommés comme les sénateurs par le Prince, préparaient les lois, les soutenaient devant le Corps législatif et examinaient les amendements.

L'ordre renaissant, le travail reprit son activité. Aussi le Président fut-il bien accueilli dans un voyage à travers les provinces de l'Est et du Midi. Parti de Strasbourg aux cris de *Vive le Président!* il arriva à Bordeaux aux cris de *Vive l'Empereur!* que le 16 octobre Paris lui-même répéta. Le rétablissement de l'Empire suivit de près.

LE SECOND EMPIRE (1852-1870).

Un sénatus-consulte, délibéré dans la première assemblée de l'État, proposa au peuple le rétablissement de la dignité impériale dans la personne de Louis-Napoléon Bonaparte, avec hérédité dans sa descendance directe, légitime ou adoptive ; et cette proposition était adoptée les 21 et 22 novembre, par 8,157,752 votes affirmatifs contre 254,501 négatifs. L'Empire fut solennellement proclamé le 2 décembre 1852. Un Prince Impérial né le 16 mars 1856, parut un gage de durée pour la dynastie de Napoléon III.

INSTITUTIONS DE BIENFAISANCE.

L'ouvrier qui vit de salaire est menacé souvent d'arriver à la vieillesse sans avoir de ressources pour ses derniers jours. La (1)caisse d'épargne, sous la Restauration, avait mis déjà la prévoyance et l'économie à la portée des petites bourses. La caisse des retraites pour la vieillesse, fondée en 1849, réorganisée en 1851, prit un essor rapide. Dans la seule année 1863, il y eut 200,000 versements.

Le décret-loi du 27 mars 1852 organisa sur des bases nouvelles et généralisa l'admirable institution des sociétés de secours mutuels.

La loi sur l'assainissement des logements insalubres et les encouragements donnés par l'action personnelle de l'Empereur à la construction de maisons disposées pour les ménages ouvriers permirent l'établissement, dans un certain nombre de villes, de demeures plus saines sans augmentation sur les anciens prix.

La convalescence est souvent dangereuse pour l'ouvrier. Trois établissements furent fondés à Vincennes, au Vésinet, à Longchêne, près de Lyon, pour les ouvriers et ouvrières convalescents qui sortent des hôpitaux; en un projet de loi présenté en 1867 au Corps législatif organisa en faveur des ouvriers mutilés et de leurs veuves la caisse des Invalides du travail qui assure des pensions (1) viagères et des secours, en combinant la prévoyance et l'assistance. Enfin, l'orphelinat du Prince Impérial recueillit, à Paris, beaucoup d'enfants laissés sans soutien naturel.

(1) savings bank.

(1) for life.

Le gouvernement donna aux travaux publics une activité qui, en dix ans, renouvela presque les plus grandes villes, mais aussi surexcita la spéculation qui amena des désastres. Paris fut comme rebâti sur un plan nouveau et grandiose par le préfet de la Seine, M. Haussmann; Lyon, Marseille suivirent cet exemple, qui décida les municipalités des plus petites villes à faire entrer dans leurs vieux quartiers l'air, la lumière et la santé. A Paris, le Louvre, dont les travaux étaient depuis si longtemps suspendus, fut achevé; des boulevards furent percés, des quartiers assainis.

L'agriculture française était surtout (2) entravée par l'ignorance et par le manque de voies de communication: une loi fut votée pour l'achèvement des chemins (3) vicinaux; l'enseignement élémentaire de l'agriculture et de l'horticulture fut (4) prescrit dans les écoles pour répandre jusqu'au fond des campagnes les plus utiles conquêtes de la science et de l'expérience.

Pour stimuler l'activité industrielle, l'Empereur avait repris, en 1855, l'idée, réalisée pour la première fois par les Anglais, d'une exposition universelle où les industries des différents peuples sont comparées, et où les vainqueurs, dans ces luttes pacifiques, reçoivent des récompenses qui excitent l'émulation des vaincus. L'Exposition universelle de 1867 manifestait de nouveau la puissance industrielle et artistique de la France.

(2) impeded. (3) parochial. (4) ordered.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

En quinze ans le nombre d'enfants qui reçoivent l'enseignement primaire s'accrut d'un million ; les maisons d'écoles furent multipliées et la condition des maîtres améliorée.

En quelques années 13,000 bibliothèques scolaires furent établies.

Les sciences et les travaux les plus élevés de l'esprit recevaient aussi (1) encouragements par la fondation de prix considérables dans les cinq sections de l'Institut, par l'impulsion donnée aux sociétés savantes et par les nombreuses missions scientifiques envoyées en Grèce, en Égypte, en Asie Mineure, aux sources du Nil, etc., enfin par la création de l'Ecole pratique des hautes études.

GUERRE DE CRIMÉE—TRAITÉ DE PARIS (1854-1856).

Depuis les traités de 1815, la Russie exerçait sur l'Europe une prépondérance menaçante. Le czar Nicolas n'avait jamais pardonné à la royauté de Juillet d'être sortie d'une émeute ; en Allemagne, il avait appuyé les souverains dans leur résistance aux (1) vœux des peuples. Il avait tout fait pour dénationaliser la Pologne. Un instant étonné par la Révolution de 1848, le czar avait bientôt repris son ambition. Après avoir sauvé l'Autriche en écrasant les Hongrois révoltés contre elle, il avait pensé que la présence d'un Napoléon sur le trône de France garantissait à la Russie l'alliance des Anglais, et il avait

(1) suffrage.

cru le moment venu de saisir l'éternel objet de la convoitise moscovite : Constantinople. En toute occasion, il affectait un protectorat hautain sur les sujets chrétiens de l'empire turc : il finit par essayer de s'entendre sous main avec l'Angleterre pour le partage des (2) dépouilles de l'*homme malade* (le Sultan). En 1853, il fit occuper les Principautés danubiennes et arma à Sébastopol une flotte qui semblait formidable. L'Empereur Napoléon donna le premier signal de la résistance en envoyant la flotte française de la Méditerranée à Salamine pour la tenir à portée de Constantinople et de la mer Noire.

Il (3) entraîna l'Angleterre, dans son alliance, et s'assura la neutralité de l'Autriche et de la Prusse. La destruction par les Russes d'une flottille turque à Sinope commença les hostilités. La flotte anglo-française entra dans la mer Noire, tandis qu'une armée expédiée des ports de la Grande-Bretagne et de la France se rassembla sous les murs de Constantinople. Le 14 septembre 1854, l'armée des alliés, forte de 70,000 hommes, débarqua sur les côtes de la Crimée, et la victoire de l'Alma permit de commencer le siège de Sébastopol, forteresse formidable, qu'il fallait anéantir pour mettre Constantinople à l'abri d'un coup de main.

Ce siège, un des plus terribles qu'on ait vu dans les annales de l'histoire moderne, dura près d'un an. Les généraux Canrobert et Pélissier y commandèrent successivement les troupes français. Ils eurent deux victoires, celles d'Inkermann et de Traktir, contre un climat terrible et un ennemi qui se renouvelait sans cesse. Enfin,

(2) dispoiled. (3) drew.

le 8 septembre 1855, la furie française et la solidité anglaise eurent leur récompense: la tour Malakoff fut emportée et la ville prise. L'empereur Nicolas était mort quelques mois auparavant.

La flotte anglo-française, dans la Baltique, avait détruit Bomarsund, le boulevard avancé de la Russie contre la Suède, et dans la mer Noire les canonnières cuirassées françaises, servant pour la première fois, avaient obligé la forteresse de Kinbourn à se rendre, ce qui ouvrait à la France la Russie méridionale; une escadre alliée avait même pris Pétropoulosk, sur l'océan Pacifique. Enfin, la diplomatie française avait fait entrer dans la ligue contre la Russie le roi de Suède et le roi de Sardaigne; elle allait entraîner peut-être l'empereur d'Autriche. Le czar Alexandre II, successeur de Nicolas, demanda la paix; elle fut conclue à Paris. Cette paix (30 mars 1856) neutralisait la mer Noire, interdisait par conséquent à la Russie d'y avoir une flotte de guerre, lui enlevait quelques portions de la Bessarabie, et rendait libre jusqu'à ses embouchures la navigation du Danube; enfin elle proclamait dans le sens de la liberté les droits des neutres pendant les guerres maritimes.

GUERRE D'ITALIE, PAIX DE VILLAFRANCA ET TRAITÉ DE ZURICH (1858-1859).

Comme la Russie pesait sur la Turquie, l'Autriche pesait sur l'Italie. Elle avait joué pendant la guerre de Crimée un rôle équivoque, tandis que le royaume de Sardaigne,

seul État indépendant et constitutionnel en Italie, n'avait pas craint de joindre sa jeune armée aux troupes anglo-françaises. Cette circonstance avait fait de la France la protectrice du Piémont, et par conséquent de l'Italie, dont ce petit royaume était comme la dernière citadelle. Aussi, lorsque l'empereur d'Autriche, François-Joseph, en dépit des efforts de la diplomatie européenne, passa le Tessin, comme l'empereur Nicolas avait passé le Pruth, la France se trouva encore en face de ce nouvel agresseur et aux côtés de l'opprimé.

La guerre dura à peine deux mois.

Après la brillante affaire de Montebello, qui (1) déjoua une surprise tentée par les Autrichiens, l'armée franco-piémontaise se concentra autour d'Alexandrie; puis, par un mouvement habile, tourna la droite des Autrichiens, qui avaient déjà franchi le Tessin, et les obligea à repasser cette rivière. Pris entre le corps d'armée du général Mac-Mahon et la garde à Magenta, les Autrichiens perdirent 7,000 tués ou blessés et 8,000 prisonniers (4 juin). Deux jours après les régiments français entraient à Milan.

L'ennemi, abandonna aux Français sa première ligne de défense, où'il avait cependant accumulé de longue main de puissants moyens d'action et de résistance. Il se retira sur l'Adda, après avoir vainement tenu un moment au lieu de Marignan, et sur le Mincio, en arrière des plaines de Castiglione, entre les deux forteresses de Peschiera et de Mantoue, puis il s'adossa comme à un point d'appui inexpugnable, à la grande place de Vérone. L'empereur d'Au-

(1) baffled.

triche, avec un nouveau général et des renforts considérables, était venu y attendre l'armée française. Les Autrichiens étaient 160,000 échelonnés sur les hauteurs. Napoléon III avait à peine 140,000 hommes sous la main et était obligé de combattre sur une ligne de cinq lieues (2) d'étendue. Tandis que l'aile droite lutte contre l'ennemi dans la plaine pour n'être point tournée, et que le roi Victor-Emmanuel avec ses Piémontais résiste bravement à gauche, le centre français prononce une vigoureuse attaque, et, après une lutte héroïque, emporte successivement le mont Fenile, le mont des Cypres, et enfin le village de Solférino. La ligne ennemie est brisée; ses réserves sont atteintes, avant d'avoir pu s'engager. Les Autrichiens laissaient 25,000 hommes hors de combat. L'empereur Napoléon prenait, le soir, son quartier général dans la chambre même qu'avait occupée le matin François-Joseph (24 juin).

L'Empereur crut avoir assez fait pour l'Italie en rejetant derrière le Mincio l'Autriche établie naguère au bord du Tessin, et il signa avec François-Joseph, à Villafranca, une paix dont les conditions principales furent confirmées à la fin de l'année par le traité de Zurich. Par cette paix, l'Autriche abandonnait la Lombardie, dont la France agrandissait le Piémont pour se faire un allié fidèle au delà des Alpes. Le Mincio devenait la limite de l'Autriche dans la Péninsule, dont les divers États devaient former une grande confédération sous la présidence du pape. Mais tous les intéressés rejetèrent ce plan, et le mouvement révolutionnaire continua. L'Em-

(2) extent.

pereur se borna à (3) empêcher l'Autriche d'intervenir. Alors on vit successivement (4) s'écrouler ces gouvernements de Parme, de Modène, des Légations romaines, de Toscane et de Naples, qui, depuis 1814, n'avaient été que des lieutenances de l'Autriche, et l'Italie n'allait plus former qu'un seul royaume, moins Venise et Rome, lorsque l'Empereur crut devoir prendre une précaution nécessaire pour sa sécurité: il réclama le prix de l'assistance qu'il avait donnée, et se fit céder, par le traité de Turin, 24 mars 1860, la Savoie et le comté de Nice, qui augmentèrent la France de trois départements, et portèrent la frontière méridionale de la France sur la crête des Alpes. Pour la première fois depuis 1815, la France franchissait, non par force et par surprise, mais à la suite d'un grand service rendu à une nation amie, par de pacifiques accords et après le vote solennel des populations, les limites tracées autour d'elle à l'époque de ses revers.

EXPÉDITIONS ET GUERRES EN SYRIE, EN CHINE, EN COCHINCHINE AU MEXIQUE.

En 1860, le massacre des Maronites chrétiens par les Druses de Syrie démontrait de nouveau l'impuissance de l'empire ottoman à protéger ses sujets, et excitait les plaintes intéressées de la Russie. La France, qui s'émut la première, eut l'honneur d'être chargée par les grandes puissances d'envoyer et d'entretenir un corps de troupes en Syrie, pour aider le gouvernement turc à punir les coupables. L'année suivante, une conférence diploma-

(3) prevent. (4) to fall.

tique, réunie à Constantinople régla le gouvernement du Liban de manière à éviter le retour de ces déplorables catastrophes.

La même année, à l'autre extrémité de l'Asie, la France et l'Angleterre avaient été obligées de diriger une expédition contre la Chine, qui avait violé les conditions d'un traité précédemment fait avec elle. En moins de six mois, les flottes alliées transportèrent 15,000 hommes et tout un immense matériel de guerre à 6,000 lieues des côtes françaises, sur les rivages du Pei-Ho. L'empereur de Chine envoya 70,000 hommes au-devant de ceux qu'il appelait les barbares. Cette armée et les forts accumulés sur la route de Péking ne tinrent pas devant la petite troupe européenne que commandait le général Cousin-Montauban. Les bouches du fleuve furent forcées, les forts qui les défendaient enlevés par une vive et brillante attaque, après quoi les alliés marchèrent sur Péking. La cour chinoise essaya de (1) tromper les Français par de fausses négociations, dont quelques-uns de ses envoyés furent victimes, et de surprendre les troupes, qui gagnèrent la bataille de Palikao. La ville de Péking, découverte, allait être bombardée; déjà le palais d'été avait été pris et livré au pillage. Le prince Kong, frère de l'empereur, se décida à traiter sérieusement (25 octobre 1860). Les armées alliées entrèrent dans Péking pour recevoir les ratifications du traité, en vertu duquel le gouvernement chinois s'engagea à admettre des ambassadeurs anglais et français dans la capitale, paya une indemnité de 120 millions, ouvrit le port de Tsien-Tsin,

(1) deceive.

garantit d'avantageuses conditions commerciales aux vainqueurs, et restitua à la France les églises et cimetières appartenant aux chrétiens. Le Céleste-Empire était ouvert.

Le gouvernement français profita de sa force dans ces parages pour achever contre l'empire d'Annam en Cochinchine, une expédition commencée deux années auparavant, de concert avec les Espagnols. Il était impossible d'obtenir de ce gouvernement la sécurité pour les missionnaires et les relations commerciales. La France avait résolu de former un établissement aux embouchures du grand fleuve Cambodge, et s'était emparée de Saïgon, pour en faire la capitale. Mais on y vivait au milieu de continuelles inquiétudes. Le vice-amiral Charner, revenu de Chine avec des troupes, défit les Annamites dans les plaines de Ki-Hoa et s'empara de Mytho. L'amiral Bonnard prit à son tour Bien-Hoa et imposa à l'empereur Tu-Duc une paix signée en 1863, qui stipula le respect des missionnaires, un traité de commerce avantageux, et la possession de trois provinces autour des bouches du Cambodge, dans un pays admirablement fertile, entre les Indes et la Chine, à portée des Philippines et des Moluques.

Ainsi la France portait son activité sur tous les rivages de l'Océan. Elle fut dans le même temps appelée à un autre bout du monde. Depuis longtemps la France, l'Angleterre et l'Espagne avaient des injures à venger et des réclamations à exercer contre le gouvernement anarchique du Mexique. Au commencement de l'année 1862, les trois

puissances s'entendirent pour agir en commun, comme la France avait agie en Chine, avec les Anglais, en Cochinchin avec les Espagnols. L'expédition était déjà en cours d'exécution, lorsque les cabinets de Londres et de Madrid, à la suite de malentendus, renoncèrent à l'entreprise. La France, restée seule, persista à venger les communes injures. Il fallut envoyer, au lieu de 6000 hommes partis d'abord, jusqu'à 35,000 soldats. Puébla fit une héroïque résistance; mais les clefs de Mexico y étaient, l'armée les y prit (18 mai 1863). Quelques jours après (10 juin) elle entra à Mexico, et la population proclamait empereur, sur les indications de la France, un prince autrichien, l'archiduc Maximilien. Après le départ des troupes en 1867, le malheureux prince fut pris et fusillé par les républicains.

Le jours de la dictature ne peut être que temporaire. Napoléon III le savait et au moment où il prenait possession du trône il avait promis que la liberté couronnerait l'édifice politique. Il renonça à son pouvoir personnel, et par le sénatus-consulte du 20 avril 1870 proposa au peuple français la transformation de l'Empire autoritaire en Empire libéral. Le 8 mai, 7,300,000 citoyens répondirent *oui* à cette question contre 1,500,000 qui répondirent

GUERRE CONTRE LA PRUSSE (JUILLET 1870 FÉVRIER 1871).

La Prusse, qui depuis Frédéric le Grand rêvait de reconstituer l'empire germanique, en prépara les moyens

avec une infatigable persévérance. Elle arma tout son peuple, et par une organisation qui ne laissait inactive aucune parcelle des forces nationales, par une prévoyance qui utilisait toutes les ressources de l'industrie et de la science, elle constitua, au centre de l'Europe, la plus formidable machine de guerre que le monde eût encore vue : 1,500,000 hommes exercés et armés ; tout le peuple soldat.

La France ne voyait rien ou ne voulait rien voir de ces immenses préparatifs qui s'achevaient sur son territoire même.

A 500,000 soldats amenés en quinze jours sur la frontière française, et concentrés dans un petit espace, de Trêves à Landau, la France opposait 240,000 hommes (1)épars sur une ligne de 75 lieues. Ils furent (2)accablés à Wissembourg, à Reichshoffen, à Forbach, par un ennemi trois ou quatre fois supérieur en nombre, se battant de loin, sous bois, et couvert par une innombrable artillerie, dont la portée était plus grande que celle des canons français (4 et 6 août). L'Empereur capitula à Sedan (2 septembre), le maréchal Bazaine à Metz (26 octobre). Strasbourg, où rien n'avait été disposé pour un siège, succomba après un bombardement qui incendia la bibliothèque, le musée et menaça de ruiner la cathédrale. A Paris, le 4 septembre, une émeute avait, en face de l'ennemi, renversé le gouvernement, c'est-à-dire détruit le seule force qui subsistât pour rendre la résistance plus efficace. Quinze jours après, la capitale investie livrait sa première bataille, celle de Châtillon. En retenant sous ses murs, durant

(1) scattered. [2] crushed.

plus de quatre mois (18 sept. 27 janvier), les principales forces prussiennes, elle donna à la France le temps de faire un dernier effort. Toute l'armée régulière, sauf quatre régiments d'Afrique, était prisonnière en Allemagne; il fallait donc improviser les soldats, les officiers, les canons, les fusils, l'intendance. Les armées de province furent écrasées, et lorsque, après 131 jours de siège, après un mois de bombardement, la famine força Paris à laisser tomber les ponts-levis de ses forts, il ne resta plus qu'à subir la loi du vainqueur.

Pour la première fois depuis quatre siècles, la France (3) recula. Par le traité du 1 mars 1871, on lui arrachant deux des provinces les plus françaises: l'Alsace et une partie de la Lorraine.

Strasbourg s'était volontairement donné à Louis XIV en 1681 et Metz à Henri II en 1552.

L'Assemblée nationale réunie à Bordeaux, puis à Versailles, s'était refusée à décréter une constitution nouvelle on à faire un appel au peuple, avant la libération du territoire. Conservant le Gouvernement de fait qu'elle avait trouvé établi, elle avait, le 18 février 1871, désigné un chef du pouvoir exécutif, M. Thiers, qui plus tard (31 août) reçut le nom de Président de la République.

L'armée française reconstituée à Versailles dut faire un second siège de Paris (2 avril—21 mai), forcer les ramparts, et soutenir dans les rues un combat meurtrier de sept jours (21—28 mai). A mesure qu'ils reculaient, les *communards* incendiaient, à l'aide du pétrole, les monuments et les maisons particulières. Les Tuileries,

(3) retreated—gave ground.

l'Hôtel de Ville, les palais de la Légion-d'Honneur et du conseil d'État, la Bibliothèque du Louvre et ses 80,000 volumes, le ministère des Finances, où ils croyaient anéantir tous les titres de la richesse nationale. Vingt autres édifices, 200 maisons s'abîmèrent dans les flammes. Le musée du Louvre avec ses chefs-d'œuvre qui sont un des plus précieux trésors du genre humain, le palais de l'Institut avec sa magnifique bibliothèque, n'échappèrent au pétrole que par l'arrivée des troupes.

Dès les temps de M. Thiers jusqu'à nos jours la France a resté république. On a vu un changement continuel des ministres ; et les présidents, jusqu'ici n'ont jamais fini leurs termes de service.

En 1873 M. Thiers résigna et l'assemblée nationale donna le pouvoir exécutif à M. McMahon pour sept ans. Le même an vit la mort de Napoléon III, et l'évacuation du territoire français par les Allemands.

En 1875 l'assemblée adopta une Constitution avec une législature qui constitua un Sénat et une Chambre de députés.

M. Thiers mourut en 1877. En 1879 M. McMahon résigna et M. Jules Grévy lui succéda (le 30 janvier). M. Gambetta était élu président de la Chambre des députés. Le 1^{er} juin le prince Louis Napoléon fut tué dans une reconnaissance.

En 1880 le ministre Freycinet décida d'abolir tous les établissements des Jésuites. M. Freycinet résigna et M. Jules Ferry devint ministre. La même année la France prit les îles de la Société.

Le 12 mai 1881 la France établissait un protectorat sur la Tunisie. Un soulèvement se déclara en juin. Le 16 juillet l'armée française prit Sfax, et le 26 octobre occupa Kairwan. M. Ferry résigna et M. Gambetta lui succéda. Ce dernier mourut en 1882 (31 décembre). Encore une fois M. Freycinet devint ministre (janvier), mais il résigna en juillet et M. Duclerc prit sa place.

En janvier 1883 M. Duclerc était remplacé par M. Fallières. En février, pour la deuxième fois M. Ferry devint ministre. On établissait un protectorat sur l'Anam (Cochin-Chine). La guerre était déclarée entre la France et la Chine (1884). Courbet a démoli l'arsenal à Foo-chow. La guerre à Madagascar continua.

L'année suivante la France a subi quelques revers en Tonkin près des frontières de la Chine mais le 9 juin la paix avec la Chine était faite et mit fin à la guerre. M. Brisson succéda à Jules Ferry (1885). La paix était signée entre la France et Madagascar; ce dernier pays accepta le protectorat de la France. M. Brisson résigna.

En 1885 M. Grévy était réélu.

En 1886 les princes des races d'Orléans et de Bonaparte étaient exilés de la France.

Le 2 décembre 1887 M. Grévy résigna et M. Sadi-Carnot prit sa place. Le 24 juin 1894 M. Carnot fut assassiné, et Casimir Périer devint président (le 27 juin). Il résigna en 1895 et M. Félix Faure lui succéda (le 17 janvier). Le 16 février 1899, âgé de 56 ans, M. Félix Faure mourut dans son palais d'Elysée. Il avait en beaucoup d'anxiété à propos de l'affaire Fashoda. La

France avait été prévenue qu'on ne souffrira pas l'intervention avec l'occupation Anglo-Egyptienne dans la vallée du Nil. Comme résultat de l'expédition de Major Marchand le drapeau français était abaissé sur les ruines des fortifications de Fashoda. La France se sentit humiliée, et M. Faure perdit ses espérances et la France se soumit à l'Angleterre.

Pendant l'administration de M. Faure eurent le procès de M. le Capitaine Dreyfus; et le 4 mai 1897, le grand désastre du Bazar de la Charité à Paris, Rue Jean Goujon, dans lequel la duchesse d'Alençon a perdu la vie.

M. EMILE LOUBET.

M. Emile Loubet succéda à M. Faure. En 1838 le Comte de Paris, héritier de la race royale d'Orléans était né. La même année est né aussi M. Loubet qui fut président de la République en France à sa place. Dans le premier message qu'il envoya au Sénat, M. Loubet employa ces mots: "Les droits que je possède sous la constitution, Je ne me permettrai jamais de les diminuer sous mes mains."*

Maintenant les prétendus au trône de la France sont: le duc d'Orléans, petit fils de Louis Philippe, et le prince Victor Napoléon, fils du prince Napoléon Bonaparte (cousin de Napoléon III) et de la princesse Clothilde, fille de Victor Emmanuel.

*En 1892 M. Loubet était la tête du ministère.

UN PARVENU¹.

Le² général P. parvint³, du⁴ rang⁵ de simple soldat⁶, à celui⁷ de commandant en⁸ chef. Un matin⁹ qu'¹⁰il passait¹¹ en revue les troupes de la garnison¹², il aperçut¹³ un soldat dont¹⁴ l'habit¹⁵ était¹⁶ fort¹⁷ sale¹⁸. Le colonel s'avança¹⁹ vers²⁰ lui, et lui dit avec²¹ hauteur²²: "Comment²³ osez²⁴-vous²⁵ vous tenir²⁶ aussi²⁷ malproprement²⁸ que²⁹ vous êtes³⁰? m'³¹avez-vous jamais³² vu³³ dans un état³⁴ comme³⁵ celui-là³⁶ quand³⁷ j'étais³⁸ simple cavalier³⁹?—"Non, mon⁴⁰ commandant," reprit⁴¹ le coupable en tremblant⁴³, "mais⁴⁴ alors⁴⁵ votre⁴⁶ mère⁴⁷ était blanchisseuse⁴⁸."

(1) to succeed. (2) the Fr. def. art. is used before titles preceding a proper name; the General, i. e. General. (3) to come through. (4) from the. (5) rank. (6) soldier. (7) that. (8) in. (9) morning. (10) as (rel. adv.) (11) to pass, passer, passant, passé. (12) garrison. (13) to perceive. (14) whose. (15) clothing. (16) Ind. Impf. of être. (17) strongly, i. e. very. (18) dirty. (19) to advance one's self. (20) toward. (21) with. (22) haughtiness. (23) how. (24) to dare. (25) in questions, the pro. comes after the verb. (26) to keep one's self, se tenir. (27) so. (28) untidily. (29) as. (30) Ind. Pr. 2d pers. pl. of être. (31) me. (32) ever. (33) to see, voir, voyant, vu. (34) condition. (35) like (adv.) (36) that there. (37) when. (38) Ind. Imp. of être. (39) cavalryman. (40) my. (41) to reply. (42) culprit. (43) trembling, to tremble. (44) but. (45) then. (46) your. (47) mother. (48) washerwoman.

La¹ Passion² Dominante³.

Le mathématicien Maupertuis était⁵ à l'⁶extrémité⁷, sa famille⁸ l'⁹entourait¹⁰ et lui disait¹¹ les¹² choses¹³ les plus¹⁴ touchantes¹⁵, mais¹⁶ il ne donnait¹⁷ plus¹⁸ aucune¹⁹ marque²⁰ de connaissance²¹. Bossut²² entra²³ et dit: "Attendez²⁴, je vais²⁵ le faire²⁶ parler²⁷. Le carré²⁸ de douze²⁹?"—"Cent quarante-quatre³⁰," répondit³¹ Maupertuis, Ce³² furent³³ ses³⁴ dernières³⁵ paroles³⁶.

(1) The. (2) passion. (3) dominant, i. e. ruling. (5) Part. Pr. of être. (6) the. (7) extremity, i. e. the point of death. (8) family. (9) le, him. (10) to surround. (11) Ind. Impf. of dire, to say. (12) pl. of le, the. (13) things. (14) adv., the most. (15) touching. (16) but. (17) to give. (18) not more, i. e. not longer; pas in such cases is omitted. (19) fem. of aucun, any. (20) mark, i. e. sign. (21) consciousness. (22) mathematician. (23) to enter. (24) to wait. (25) to go. (26) to make. (27) to speak. (28) square (adj.). (29) twelve. (30) hundred-forty-four. (31) to answer. (32) this, idiom for ces, these. (33) Ind. Per. Def. 3d per. pl. of être. (34) pl. of son, his. (35) fem. of dernier, last. (36) words.

Mieux¹ Que² Ça³.

L'empereur Joseph II⁴ n'aimait⁵ ni le faste⁷ ni le luxe⁸ de l'appareil⁹. Un jour qu'¹⁰il était allé¹¹ dans une¹² calèche¹³ à¹⁴ deux¹⁵ places faire¹⁶ une promenade¹⁷ aux¹⁸ environs¹⁹ de Vienne, il fut surpris²⁰ par²¹ la pluie²². Un piéton²³, qui regagnait²⁴ aussi²⁵ la capitale, fait²⁶ signe au²⁷ conducteur²⁸ d'arrêter²⁹, ce qu'il fait³⁰ aussitôt³¹.

"Monsieur," lui dit le militaire³² (car³³ c'³⁴était³⁵ un sergent³⁶), "y³⁷ aurait³⁸-il de l'³⁰indiscrétion à⁴⁰ vous demander⁴¹ une place à côté⁴² de vous? cela⁴³ ménagerait⁴⁴

(1) better. (2) than. (3) familiar for cela, that. (4) Emperor of Germany 1765-90. (5) to love. (6) ni-ni, neither, nor. (7) pomp. (8) luxury. (9) apparel. (10) as (rel. adv.). (11) to go. (12) fem. of un (a). (13) calash (hood), a low-wheeled carriage with a hood. (14) with, lit, to; (15) two. (16) to make. (17) a going back and forth on foot or by conveyance. (18) à les. (19) neighborhood. (20) to overtake, surprise. (21) by. (22) rain. (23) pedestrian, (pied, foot.) (24) to regain. (25) also. (26) Ind. Pr. of faire, to make. (27) à le. (28) driver. (29) to stop. (30) ce fait, that which he does. (31) immediately, lit. as soon. (32) soldier. (33) for (conj.). (34) it (the subject of être), is ce, and in some cases il. (35) Ind. Impf. of être. (36) sergeant. (37) there, would there be. (38) cond. Pr. of avoir. (39) de le, partitive, any. (40) idiom, in. (41) to ask. (42) ce la (that there) that. (44) to save (economize).

mon unifrome que⁴⁵ je mets⁴⁶ aujourd'hui⁴⁷ pour⁴⁸ la première⁴⁹ fois."

"Ménageons⁵⁰ votre⁵¹ uniforme, mon brave⁵²," lui dit Joseph, "et mettez⁵³-vous là. D'où⁵⁴ venez⁵⁵-vous?"

'Ah!' dit le sergent, "je viens⁵⁶ de chez un garde-chasse⁵⁸ de mes⁵⁹ amis⁶⁰, où⁶¹ j'ai fait⁶² un fier⁶³ déjeuner⁶⁴."

"Qu'⁶⁵avez-vous donc⁶⁶ mangé⁶⁷ de si⁶⁸ bon⁶⁹?"
"Devinez⁷⁰."

"Que⁷¹ sais⁷²-je, moi⁷³? une soupe⁷⁴ à la bière⁷⁵?"

'Ah! bien⁷⁶ oui, une soupe; mieux que ça."

"De la⁷⁷ choucroute⁷⁸?"

"Mieux que ça."

"Une langue⁷⁹ de veau⁸⁰?"

"Mieux que ça, vous dit-on⁸¹."

which. (46) to put on (put). (47) to-day. (48) for. (49) first; masc. premier. (50) let us save. (51) your (adj. pro.). (52) brave (adj.) idiom for good fellow. (53) Imp. 2d pers. pl. of mettre. (54) whence. (55) Ind. Pr. 2d pers. pl. of venir, to come. (56) Ind. Pr. of venir. (57) at the house of (prep). (58) gamekeeper. (59) pl. of mon, my. (60) pl. of ami, friend. (61) where. (62) Ind. Per. Indef. of faire, to make. (63) splendid. (64) breakfast (jeûner, to fast). (65) what. (66) then. (67) to eat. (68) so. (69) good. (70) to guess. (71) what. (72) to know. (73) I, here nom. case, emphasizing je. (74) soup. (75) beer. (76) adv. qualifying oui; you may well say. (77) some. (78) sauerkraut. (79) tongue. (80) veal. (81) one tells you.

"Oh! ma foi⁸², je ne puis⁸³ plus⁸⁴ deviner," dit Joseph.

"Un faisan⁸⁵, mon digne⁸⁶ homme, un faisan tiré⁸⁷ sur⁸⁸ les plaisirs⁸⁹ de Sa⁹⁰ Majesté," dit le camarade⁹¹ en⁹² lui frappant⁹³ sur la cuisse⁹⁴.

Comme on approchait⁹⁵ de⁹⁶ la ville⁹⁷, et que⁹⁸ la pluie⁹⁹ tombait¹⁰⁰ toujours¹⁰¹, Joseph demanda¹⁰² à son compagnon où il voulait¹⁰³ qu'on le descendît¹⁰⁴.

"Monsieur, je craindrais¹⁰⁵ d'¹⁰⁶abuser de...."

"Non, non," dit Joseph; "votre¹⁰⁷ rue¹⁰⁸?"

Le sergent, indiquant¹⁰⁹ sa demeure¹¹⁰, demanda à¹⁰⁶ connaître¹¹¹ celui¹¹² dont¹¹³ il recevait¹¹⁴ tant¹¹⁵ d'honnêtetés¹¹⁶.

"A¹¹⁷ votre tour¹¹⁸, did Joseph, "devinez."

(82) my faith. (83) to be able. (84) ne-plus, no more (pas omitted). (85) pheasant. (86) worthy. (87) shot. (88) on. (89) pleasure grounds. (90) his, fem. to agree with Majesté. (91) comrade. (92) in, idiom. (93) to strike. (94) thigh. (95) to approach. (96) many Fr. verbs take the preps. de (of), à (to), before the object; approached of. (97) city. (98) as (adv.). (99) rain. (100) to fall. (101) always. (102) Ind. Per. Def. of demander, to ask. (103) Ind. Impf. of vouloir, to wish. (104) to descend. (105) to fear. (106) very many Fr. verbs require de (of) or à (to) before a following Inf.; to fear of abusing. (107) your. (108) street. (109) to indicate. (110) residence. (111) to know. (112) ce lui (that him), i. e. him. (113) rel. pro. de qui, of whom. (114) to receive. (115) so much. (116) pl. of honnêteté (honesty); civilities. (117) at, i. e. in. (118) turn. (119) the gen-

"Monsieur¹¹⁹ est ¹²⁰ militaire⁸², sans¹²¹ doute¹²²?"

"Comme dit monsieur¹²³."

"Lieutenant?"

"Ah! bien oui, lieutenant; mieux que ça."

"Capitaine?"

"Mieux que ça."

"Colonel, peut-être¹²⁴?"

"Mieux que ça, vous dit-on."

"Comment¹²⁵ diable¹²⁶!" dit l'autre¹²⁷ en¹²⁸ se rencog-
nant¹²⁹ aussitôt¹³⁰ dans la calèche, "seriez¹³¹-vous feld-
maréchal¹³²?"

"Mieux que ça."

"Ah! mon dieu¹³³, c'est l'empereur!"

tleman. (120) Ind. Pr. 3d pers. sing. of être. (121)
without. (122) doubt. (123) as the gentleman says.
(124) perhaps. (125) how. (126) devil. (127) le
autre, the other. (128) in, idiom. (129) to press one's
self into a corner. (130) immediately. (131) Cond. Pr.
of être, can you be. (132) field-marshal. (133) a com-
mon exclamation in French.

La Veille¹ de la bataille d'Jena².

Au commencement de la nuit du 13(3) au 14 octobre 1806, il(4) avait fait(5) une gelée(6) blanche(7) accompagnée d'un brouillard(8) assez(9) épais(10). Cette disposition(11) de l'atmosphère engagea(12) Napoléon à former ses troupes en grosses(13) masses qui se touchaient presque(14), afin(15) d'être plus facilement déployées(16) le lendemain. Le vaste plateau qu'elles occupaient n'étant(17) pas à plus(18) de(19) deux cents toises(20) de la position des Prussiens, l'empereur voulut donner un dernier coup d'œil(21) aux(22) avant-postes(23) les plus voisins(24) de sa tente(25), et s'avança seul dans l'obscurité. Les sentinelles ne distinguant(26) rien à dix pas(27) autour(28) d'elles, et la

(1) veiller, to go without sleep; veille, a watch. (2) Battle of Jena. (3) French dates are given in cardinal numbers. (4) the Eng. there (there is, there have been, etc.), is rendered by il. (5) Ind. Plup. of faire, to make. (6) frost. (7) white. (8) fog. (9) enough. (10) thick. (11) state. (12) to engage; to induce. (13) great. (14) almost. (15) à, to, fin, end; in order to. (16) to unfold (deploy). (17) Part. Pr. of être, to be. (18) at more. (19) than. (20) 6.39 English feet, the metrical system is slowly superseding the old system of Fr. measures and weights. (21) stroke of the eye, glance. (22) à les. (23) outposts. (24) neighboring. (25) tent. (26) the Part. Pr. is not inflected. (27) paces. (28) au, at the, tour, circuit; around.

première entendant quelqu'un marcher dans l'ombre(29) et s'approcher des lignes(30), cria deux fois: "Qui vive(31)?" en s'apprêtant(32) à faire feu(33) à la troisième interrogation. Napoléon, vivement(34) pré-occupé, ne fit(35) pas de(36) réponse. Une balle qui siffla(37) à(38) son oreille(39) le tira de sa rêverie.— S'apercevant du danger qu'il vient(40) de courir(41) et de celui dont il est incessamment menacé(42), l'empereur se jette à plat(43) ventre(44). Cette précaution était sage(45), car à peine(46) s'était-il tenu(47) quelques secondes dans cette posture que(48) d'autres balles sifflèrent(49) au-dessus(50) de sa tête.—Le premier feu essuyé(51), il se relève, appelle(52) à lui, se dirige(53) vers le poste le plus rapproché(54) et se fait reconnaître(55). Il y était encore(56) lorsque le soldat qui avait fait feu le premier sur lui arrive, après avoir été relevé(57) de faction(58). C'était un jeune volti-

(29) darkness (shade.) (30) lines. (31) to live. (32) to get one's self ready. (33) fire; to make fire, English idiom, to fire. (34) intensely. (35) Ind. Per. Def. of faire, to make. (36) any. (37) to whistle. (38) at. (39) ear. (40) venir and aller, with other verbs, form respect, a past and future tense; has incurred. (41) to run. (42) to menace. (43) flat. (44) belly. (45) wise. (46) at pain. (47) Ind. Plup. of se tenir, to hold one's self. (48) that (conj.); Eng. idiom, when. (49) Ind. Per. Def. 3d pers. pl. of siffler, to whistle. (50) over. (51) to wipe away. (52) to call to. (53) to direct one's self. (54) to approach. (55) to recognize. (56) still (again). (57) Pass. Inf. Per. of relever, to relieve. (58) guard-duty.

geur(59) du 12^e(60) de ligne(61) Napoléon lui ordonne d'approcher, et le prenant par une oreille qu'il pince(62) fortement: "Ton(63) nom?" lui demanda-t-il.—"François Morissot," répondit le soldat stupéfait(64), car il vient de reconnaître l'empereur.—"Comment(65)! drôle(66), tu me prends pour un Prussien?" Puis, s'adressant aux soldats qui l'entourent, il ajoute(67) en souriant(68): "M. Morissot, à ce qu'(69)il me paraît, ne jette pas sa poudre aux moineaux(70), il ne tire(71) qu'aux empereurs." Le voltigeur était si troublé de l'idée qu'il eût pu(72) tuer(73) le petit caporal(74), que ce fut à grand'(75) peine qu'il parvint(76) à balbutier(77) ces paroles. "Dame(78)! mon empereur ..faites(79) excuse!.. c'était la consigne(80)... Si vous ne répondez pas, ce n'est pas de ma faute.. Il fallait au moins(81) dire que vous ne vouliez(82) pas répondre."—Napoléon

(59) the Fr. light-infantry soldier.

(60) douzième. (61) line. (62) to pinch.

(63) thy. (64) thunderstruck. (65) how. (66) droll; as noun, a funny fellow; also rascal. (67) to add. (68) to smile. (69) according to that which, idiom. for as. (70) sparrows; a proverb. (71) draws, fires. (72) Subj. Plup. of pouvoir, to be able. (73) to kill. (74) corporal; Bonaparte's nickname with the army. (75) euphony does not require the elision of the fem. e before a consonant, but grand'peine, grand'chose, grand'mère, etc., are thus written. (76) to succeed, parvenir. (77) to stammer. (78) Lady! By our Lady. (79) Imp. 2d pers. pl. of faire, to make; make excuse. (80) countersign. (81) moins, less, à le moins, at least. (82) Ind. Impf.

le rassura(83) et lui dit en quittant le poste: "Morissot, c'est moi(84) qui ai eu(85) tort; aussi(86) ne te fais-je pas de(87) reproches. Du reste(88), c'était assez(89) bien ajusté(90) pour un coup(91) tiré à tâtons(92); mais écoute(93); dans quelques heures il fera(94) jour; tire plus juste(95) et je te prouverai(96) que je n'ai point de rancune(97)."

VERSAILLES¹.

Versailles n'est ainsi(2) appelé que parce qu'avant que Louis XIV. en(3) fit une ville magnifique, et le lieu(4) de sa résidence, les chemins pour y arriver étaient si mauvais(5) que la plupart(6) des voitures y versaient(7).

2d pers. pl. of vouloir, to be willing. (83) to reassure. (84) I (disj. pers. pron.) (85) Ind. Per. Indef. of avoir, to have; have had wrong. (86) therefore. (87) any (88) of the rest. (89) enough. (90) to aim (adjust.) (91) stroke, i. e. shot. (92) at random. (93) Imp. of écouter, to listen. (94) Ind. Fut. of faire, to make. (95) exactly. (96) Ind. Fut. of prouver, to prove. (97) grudge.

(1) the palace, near Paris, where Louis XIV established his court. (2) thus. (3) of it. (4) place. (5) bad. (6) plus, part, greater part. (7) verser, to overturn.

MOLIERE¹

Molière mourut d'une irritation de poitrine(2) dont il avait longtemps senti(3) les premières atteintes.(4) Un jour, Boileau alla le voir, et le trouva fort incommodé de sa toux;(5) il faisait des efforts de poitrine violents qui annonçaient une fin prochaine:(6) "Mon pauvre monsieur Molière, vous voilà(7) dans un état pitoyable,"(8) lui dit Despréaux;(9) "vous devriez vous contenter de composer, et laisser l'action théâtrale(10) à quelqu'un de vos camarades.".... "Ah! monsieur," répondit Molière, "que me dites-vous là? Il y a un honneur(11) pour moi à ne point les quitter." Le jour de la quatrième représentation du *Malade imaginaire*,(12) Molière, se sentant plus indisposé que de coutume,(13) fit appeler sa femme et lui dit, en présence de Baron:(14) "Je ne puis plus tenir contre les douleurs et les déplaisirs(15) qui ne me donnent pas un instant de relâche.(16) Mais," ajouta-t-il en réfléchissant(17), "qu'(18)un homme souffre avant de mourir!" Sa femme et Baron le conjurèrent alors, les larmes aux yeux, de ne point jouer ce jour là: "Comment voulez-vous que je fasse?" leur dit-il; "il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur journée

(1) writer and actor of comedies. (2) chest. (3) sentir, to feel. (4) attacks. (5) cough. (6) near. (7) behold you. (8) pitiable. (9) Nicolas Despréaux Boileau. (10) acting. (11) a point of honor. (12) one of his best plays. (13) of custom. (14) a comedian. (15) troubles. (16) respite. (17) réfléchir, to reflect. (18) that.

(19) pour vivre; que feront-ils si l'on ne joue pas?" Molière joua donc le même jour. Après la représentation, il monta dans la loge(20) de Baron: "J'ai un froid qui me tue(21)," lui dit-il. Transporté dans sa maison, il se mit au lit. Un instant après, il lui prit(22) un accès de toux si violent qu'un vaisseau artériel se brisa(23) dans sa poitrine. Le sang, qui sortait en abondance de sa bouche(24), l'étouffa(25) au bout(26) de quelques minutes. C'était le vendredi(27 17 février 1675, à dix heures du soir. Molière avait alors cinquante-un ans.

Le Nom de Paris¹

Le nom de la ville de Paris est formé de deux mots celtiques(2) : *par*, qui signifie un vaisseau, et *ys*, qui signifie hommes, comme qui dirait(3), "hommes de vaisseau," parceque les Parisiens, qui occupaient les deux bords de la Seine, profitaient de cette position pour faire un grand commerce par eau(4). Ce commerce, qui a continué jusqu'à la troisième(5) race de nos rois, a donné lieu(6) à la ville de Paris de prendre pour armes(7) un vaisseau.

(19) day. (20) lodging. (21) tuer, to kill. (22) il prit, there seized (impers.). (23) se briser, to break itself. (24) mouth. (25) étouffer, to choke. (26) end. (27) Friday.

(1) The name of Paris. (2) Celtic. (3) as who should say. (4) by water. (5) third. (6) place, i. e. occasion. (7) i. e. coat-of-arms.

CITOYEN.¹

La révolution française avait changé ou détruit une foule(2) de choses et de dénominations, dont quelques-unes n'ont pas été rétablies(3). Un homme se présente à l'une des barrières(4) de Paris, en 1793. On lui demande sa carte(5); il répond qu'il l'a oubliée(6); on l'interpelle(7) alors de décliner(8) son nom. "Je suis monsieur le marquis de Saint-Cyr."—"Citoyen, il n'y a(9) plus de(10) monsieur."—"Eh bien, le marquis de Saint-Cyr."—"Tu dois(11) savoir, citoyen, qu'il n'y a plus ni noblesse(12), ni titres, ni marquisats."—"En ce cas,(13) de Saint-Cyr."—"On ne porte(14) plus le *de*."—"Alors, Saint-Cyr, tout court."(15)—"Nous n'avons plus de saints."—"Enfin,(16) Cyr, puisque(17) vous le voulez."—"Il n'y a plus de sire."

Citizen, the only title allowed by the levellers of the Fr. Revolution. (2)crowd. (3)rétablir, to re-establish; (4)barriers. (5)card. (6)oublier, to forget. (7)interpeller, to summon. (8)to state. (9)il y a, there is; ne-plus, no longer. (10)of. (11)ought to(devoir, to owe). (12)nobility. (13)in that case. (14)one carries. (15)all short. (16)in one word. (17)since.

Madame de Talleyrand¹

Madame de Talleyrand avait aussi ses mots(2) mais moins heureux(3) que ceux de son trop célèbre mari, qu'elle mettait souvent(4) à la torture. Un jour en se levant de table, après déjeuner: "Vous aurez à dîner," lui dit-il, "à côté de vous, un homme très-remarquable. Au nom du ciel(5), tâchez(6) de causer avec lui raisonnablement(7). Il a écrit ses voyages: passez à(8) ma bibliothèque(9), feuillotez(10) les(11), et amenez(12) la conversation sur ce sujet(13). Allez(14), n'oubliez(15) pas de demander l'ouvrage de M. Denon." La princesse obéit, mais tout(16) en songeant(17) à l'orage(18) de sarcasmes qu'il s'agissait(19) d'éviter(20). En présence du bibliothécaire(21) elle ne peut(22) se rappeler(23) le nom de son futur conviv(24), et à tout hasard elle prend le biais(25). "Don-

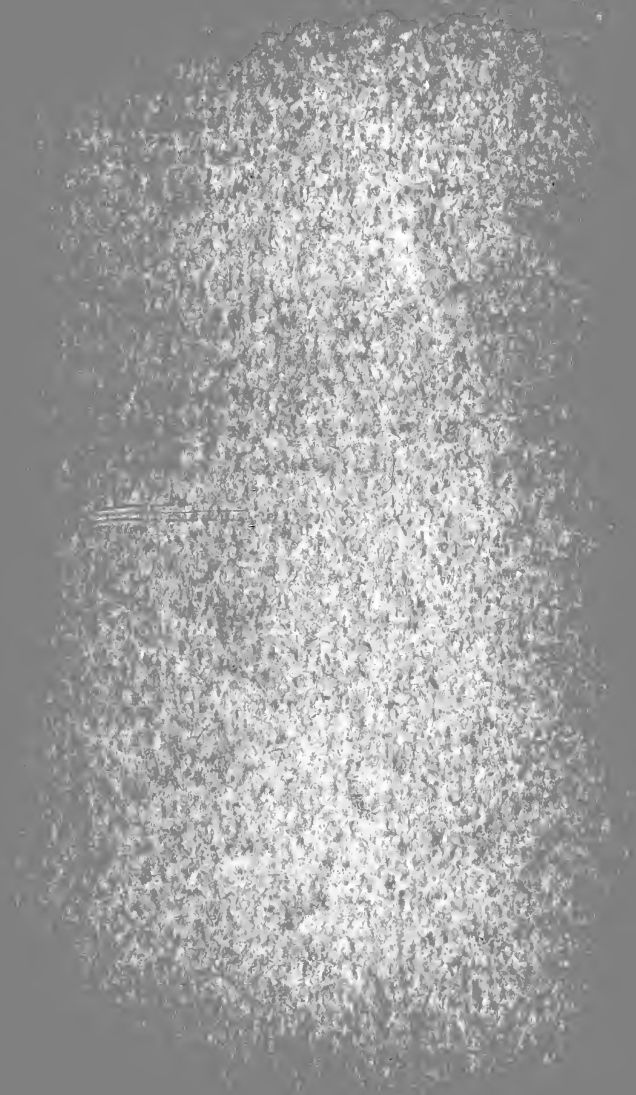
(1)wife of Bonaparte's prime minister. (2)words, i.e. witticisms. (3)happy. (4)often. (5)sky, heaven; in the name of heaven. (6)tâcher, to try. (7)reasonably. (8)pass to. (9)library. (10)to turn over the leaves of a book, to peruse, feuilleter. (11)them. (12)Imp. of amener, to lead. (13)subject. (14)Imp. of aller, to go; je vais, j'irai—aux. être. (15)Imp. of oublier to forget. (16)all. (17)dreaming, i.e. thinking. (18)storm. (19)s'agir, to act itself, i.e. to be a question; Ind. Impf.; it was a question of. (20)to avoid. (21)librarian. (22)pouvoir, oser, cesser, take ne without pas. (23)recall, herself. (24)guest. (25)bias, obliquity; prendre une affaire de biais, to take a roundabout way.

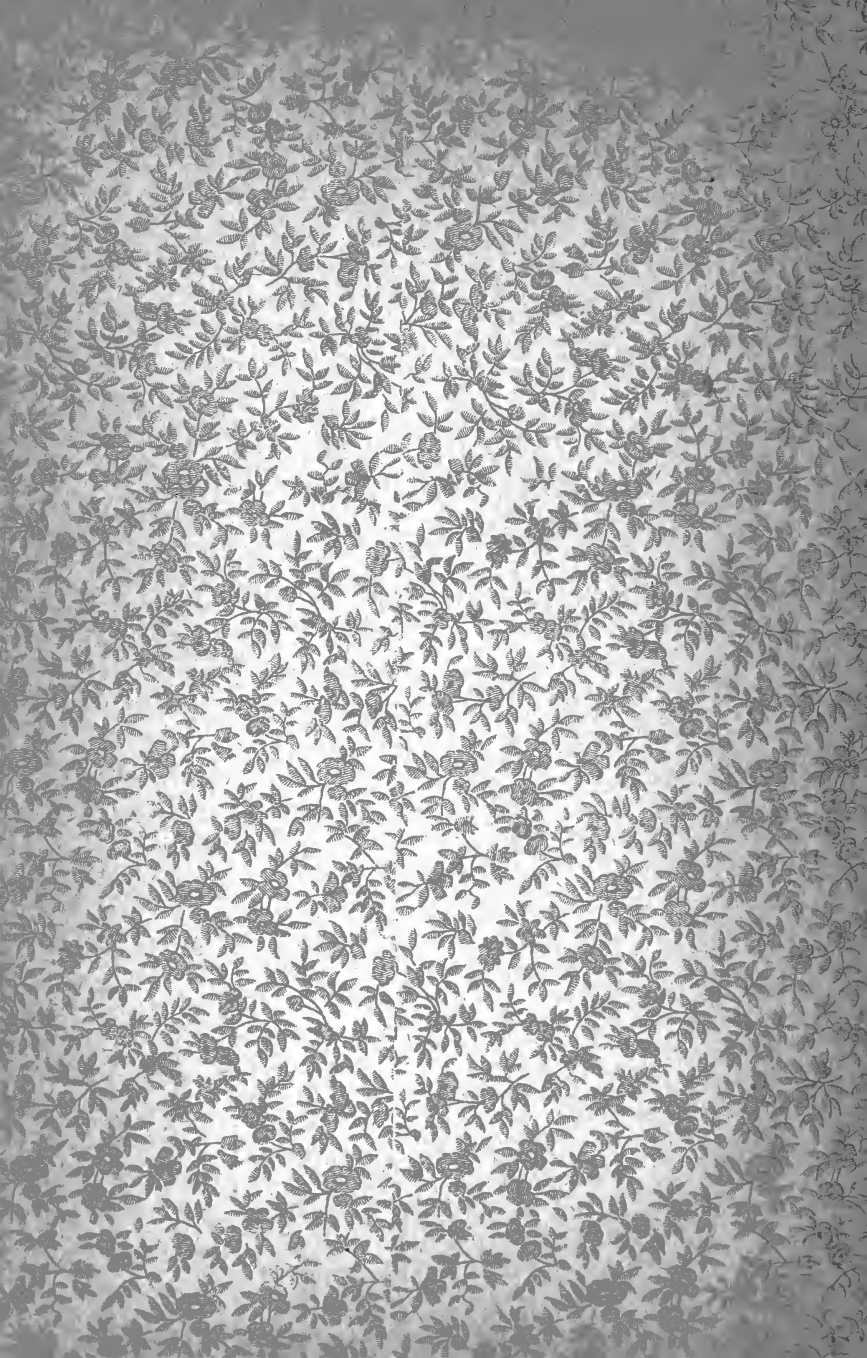
nez-moi, je vous prie, les aventures surprenantes(26) de ce voyageur...dont le nom finit en *on* ou en *ou*.”.... “J’y suis(27),” pense(28) le bibliothécaire; et souriant comme un homme qui devine une énigme, il apporte avec empressement(29) une magnifique édition de Robinson(30) avec planches(31), gravures, etc. Madame de Talleyrand dévore le livre sans compter les heures; elle ne se sent(32) pas d’aise(33); elle admire le parasol, le chapeau, les vêtements(34) de peau(35) de chèvre(36) du héros de Foë. “Quoi(37)!” s’écrie-t-elle, “je vais me trouver avec cet étrange personnage! que je suis heureuse de connaître d’avance(38) sa meilleure(39) histoire! Cette fois le prince sera content.” Lorsqu’elle descend au salon(40) les convives déjà sont réunis(41). M. Denon lui donne la main, on passe dans la salle à manger (42), on se place(43) et d’un coup d’œil(44) elle avertit(45) le prince qu’il peut compter sur elle. En effet, à peine(46) le moment d’inévitable silence qui commence un repas (47)s’est-il écoulé (48)que (49)Madame de Talleyrand, se tournant vers son voisin de droite(50),

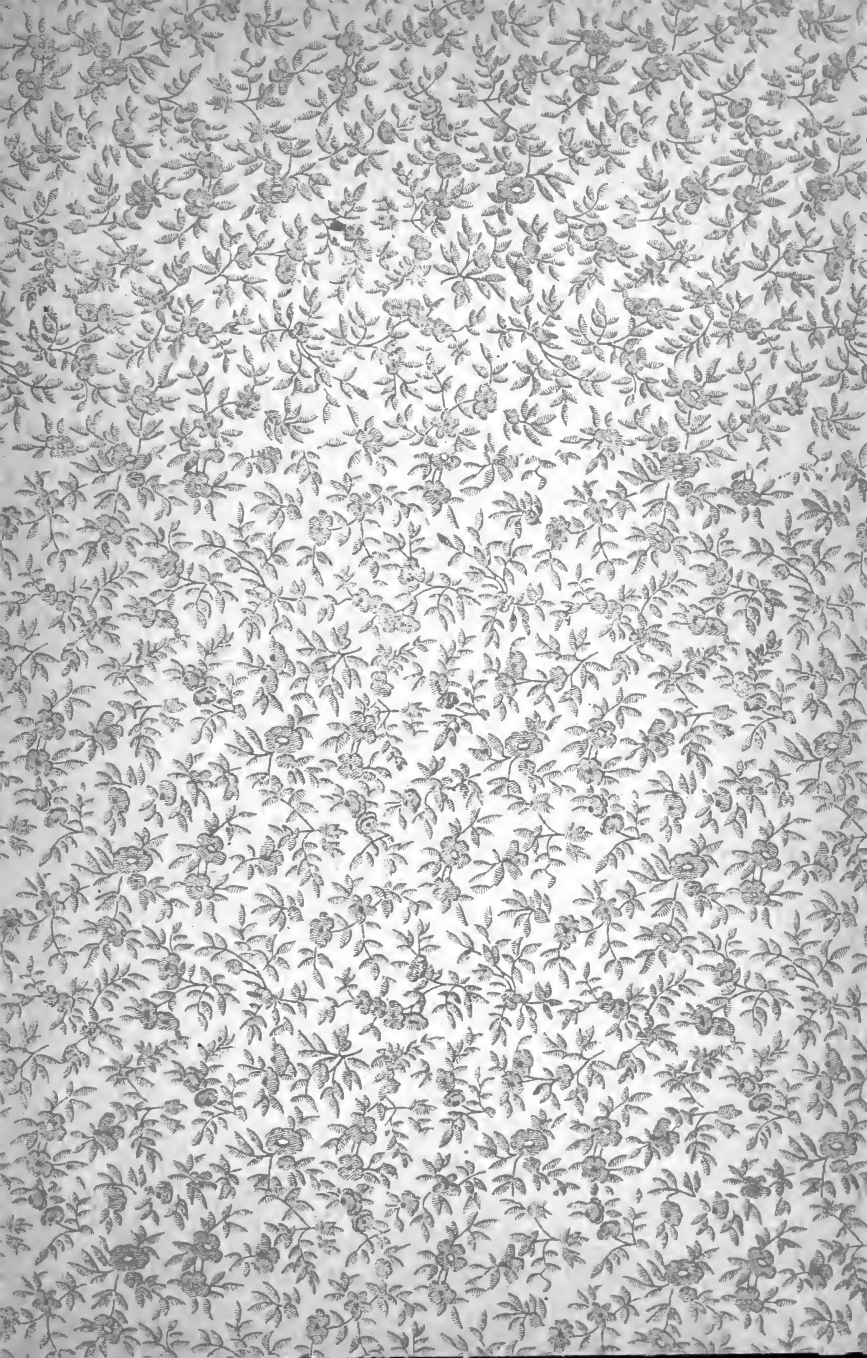
(26)surprising. (27)I’m there, i.e. I comprehend. (28) thinks. (29)pressure, of manner. (30)i.e. Robinson Crusoe. (31)plates. (32)idiomatic: she cannot contain her joy. (33)ease, comfort. (34)garments. (35) skin. (36)goat. (37)what! (38)in advance, beforehand. (39)best. (40)drawing room. (41)to assemble, réunir. (42)hall for eating. (43)place themselves. (44)stroke of the eye, i.e. glance. (45)to notify. (46)hardly. (47)repast. (48)avertir, Indef. of s’écouler, to flow itself away. (49)that, i.e. when. (50) of the right, i.e. at her right hand. (51) Ind. Per. Indef.

lui dit: "Mon Dieu, monsieur, quelle joie vous avez dû(51) éprouver(52) dans votre île(53) quand vous avez trouvé Vendredi(54)." M. Denon est d'abord un peu étourdi(55); mais il se remet(56), et bientôt il réussit à se faire expliquer(57) cette méprise(58) et ses causes, et la précaution vaine du prince, qui de l'autre côté de la table se mord(59) les lèvres(60), devinant en partie ce qui se passe, n'ignorant pas que l'aventure sera répandue(61) dans tout Paris.

of devoir, idiom. Eng. ought to have; i.e. must have. (52)to experience. (53)island. (54)Friday. (55) to bewilder, étourdir (56)to put one's self back, se remettre, recovers himself. (57)to cause to explain itself. (58)mistake. (59)to bite one's self, se mordre. (60) lips. (61)Pass, Fut. of répandre, to spread.







LIBRARY OF CONGRESS



0 003 109 827 0

